



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

M. P. Chambellan Henri

LES PERLES
DE
S. FRANÇOIS DE SALES
OU LES
PLUS BELLES PENSÉES DU BIENHEUREUX
Sur l'amour de Dieu
AVEC
UN CHOIX DE PRIÈRES
PAR LE R. P. HUGUET

DEUXIÈME ÉDITION AMÉLIORÉE

LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRÈRES
NOUVELLE MAISON

RUFFET ET Cie, SUCCESSEURS
PARIS | BRUXELLES
Saint-Sulpice | Place Ste-Gudule, 4

1869

Tous droits réservés

16. 1682
1683

1684
1685
1686
1687
1688
1689
1690

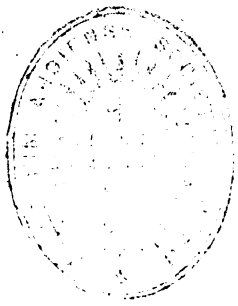
L

SANT F

1691
1692
1693
1694
1695
1696
1697
1698
1699
1700

1892

LES PERLES
DE
SAINT FRANÇOIS DE SALES



BIBLIOTHECA S. J.
Maison Saint-Augustin
ENGHIEU

BIBLIOTHEQUE S. J.
Les Fontaines
60 - CHANTILLY

ie à l'auteur
igres :

èremement du
; bien voulu
res de saint
rmant et dé-
ume l'âme.

si émaillé du Saint, « comme l'avette qui va voletant çà et là sur les fleurs, non à l'aventure, mais à dessein, non pour se récréer seulement, mais pour chercher le miel, lequel ayant trouvé elle suce et s'en charge; puis, le portant dans sa ruche, elle l'accommode très-artistement. » Ce miel que vous avez si bien composé des célestes douceurs et des suaves parfums de l'amour de saint François de Sales, fera les délices des âmes d'élite et excitera dans les autres une sainte jalousie.

« J'ai lu ce petit volume avec bonheur, et je vous félicite d'avoir eu une si bonne pensée et de l'avoir si bien réalisée.

« Agréez, etc.

« † JEAN, évêque de Langres.

« Le 6 décembre 1865. »

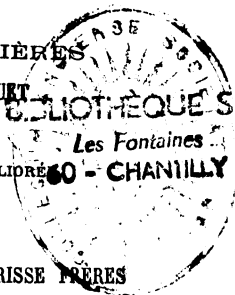
LES PERLES
DE
S. FRANÇOIS DE SALES

OU LES
PLUS BELLES PENSÉES DU BIENHEUREUX

Sur l'amour de Dieu

AVEC
UN CHOIX DE PRIÈRES
PAR LE R. P. HUGUET

DEUXIÈME ÉDITION AMÉLIORÉE



LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRÈRES
NOUVELLE MAISON
RÉGIS RUFFET ET Cie, Successeurs

PARIS | BRUXELLES
38, rue Saint-Sulpice | Place Ste-Gudule, 4

TOUS DROITS RÉSERVÉS

PRÉFACE

I

Parmi les saints que l'Église offre à notre imitation, il en est peu qui nous donnent une plus juste idée de la douceur et de la bénignité du Sauveur des hommes que le bienheureux Évêque de Genève.

Comme le divin Maître, il craignait de rompre le roseau à demi cassé et d'éteindre la mèche qui fumait encore. Il avait une affection particulière pour les petits enfants : *Sinite parvulos venire ad me*. Avec quelle charité et quel zèle il se livrait auprès

d'eux, même étant évêque, et malgré ses occupations les plus graves et les plus multipliées, à l'humble ministère de catéchiste! Certaines gens s'en étonnaient : « Pourquoi, murmuraient-ils entre eux, un évêque descendre à de si petites occupations? » Mais le saint prélat avait une réponse toute prête à ces murmures pharisaïques : « Jésus-Christ n'a-t-il pas dit : *Laissez venir à moi les petits enfants?* » Et il continuait de catéchiser les petits de son troupeau sans se soucier des appréciations du monde.

Les enfants comprenaient sa charité et savaient y répondre. « Sa bonté, nous raconte un de ses historiens, lui gagna tellement le cœur des enfants, que, quand il passait par les rues, ils accouraient à lui de tous côtés, et, se rangeant en haie à droite et à gauche, ils se serraient contre sa personne de manière à lui laisser à peine le passage libre. Ils voulaient

tous recevoir sa bénédiction, baiser sa main et sa robe, et ils le suivaient même quelquefois en se traînant sur les genoux jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu cette faveur. Joyeux de cet innocent entourage, il les caressait tous, mettant sa main sur la tête de l'un, sur la joue de l'autre, et les premiers qui avaient reçu ces témoignages de sa bonté couraient se ranger un peu plus loin pour les recevoir une seconde fois ; de sorte qu'à mesure qu'il avançait, la petite troupe grossissait toujours. Ceux de sa suite s'en impatientaient, mais il défendait qu'on les écartât. « Laissez-les venir, disait-il d'un air affable ; c'est mon petit peuple. » Et quand les enfants l'avaient perdu de vue, ils allaient raconter avec allégresse le bonheur de sa rencontre et les petites caresses qu'ils avaient reçues de lui.

Un jour qu'une foule d'enfants l'avait suivi jusqu'à l'entrée du monas-

tère, la Sœur qui se trouvait avec lui, lui ayant exprimé la crainte que le vent qui entrait par la porte du parloir à demi ouverte ne l'incommodât, il se leva pour fermer cette porte; mais y ayant aperçu les enfants rassemblés, il revint à sa place sans en rien faire : « Il y a là, dit-il, tout plein de petits enfants qui me regardent de si bon cœur, que je n'ai pas eu le courage de leur fermer la porte au nez. »

L'homme de Dieu recevait avec le même accueil les petits enfants que les nourrices lui présentaient; il leur montrait sa croix d'or, la leur faisait baiser, et souvent sa bénédiction les délivrait des maux ordinaires à cet âge.

II

Il est peu de saints aussi aimables et aussi aimés que le bienheureux évêque de Genève; il est peu de maîtres de la vie spirituelle dont les écrits soient aussi goûtés et aussi répandus que les siens. Les plus grands génies en ont fait l'éloge et ne se sont pas lassés de les recommander et de les étudier eux-mêmes (1).

Fénelon, qui eut avec lui tant de ressemblance, l'appelle « le bon saint,

(1) Les plus illustres évêques de nos jours ont loué et admiré les écrits de saint François de Sales. « Tout ce qui peut contribuer, dit Mgr Parisi, à mieux faire connaître au monde le plus aimable des saints, ne peut qu'être utile à la cause de notre religion. » « Saint François de Sales est un grand écrivain; à mon sens, il surpasse de beaucoup

le bon saint que nous aimons tant. » (*Lettres spirituelles*, 28 janvier 1701.)
Ailleurs il dit : « Vous ne sauriez lire rien de plus utile que les livres de saint François de Sales. Tout y est consolant et aimable, quoiqu'il ne dise aucun mot que pour faire mourir. Tout y est expérience, pratique simple, sentiment et lumière de grâce. C'est être déjà avancé que de s'être accoutumé à cette nourriture. » (*Règles de conduite pour une âme nouvellement revenue à Dieu.*) Revenant encore à son génie : « Son style naïf montre une simplicité aimable, qui est au-dessus de toutes les grâces de l'esprit profane. Vous voyez un homme qui, avec une

tous ceux de son temps. La sainteté est utile à tout, et c'est elle qui a fait la plus originale et la plus noble partie de son génie. On sent bien que la langue n'est pas encore formée, mais on s'aperçoit aussi que, sous la plume du saint évêque, déjà elle se transfigure. » (*Lettre de Mgr Dupanloup à M. F. Godefroy.*)

grande pénétration et une parfaite délicatesse pour juger le fond des choses et pour connaître le cœur humain, ne songeait qu'à parler en bonhomme, pour consoler, pour éclairer, pour perfectionner son prochain. Personne ne connaissait mieux que lui la plus haute perfection : mais il se rapetissait pour les petits et ne dédaignait jamais rien. » (*Lettre à la comtesse de Montberon*, 29 janvier 1700.) Renchérisant sur tous ses éloges, l'archevêque de Cambrai dit enfin : « Je suis ravi que vous aimiez tant ce bon saint. Si les protestants le lisaient, il leur ôterait peu à peu leurs préventions contre l'Église romaine. Sans raisonner, il instruit plus que tous les savants qui raisonnent. On goûte en lui la bénignité du Sauveur, la douceur et la modestie de Jésus-Christ. Il fait sentir que l'Église qui porte de tels saints n'est pas stérile, et qu'elle est encore, selon la promesse, pleine de

l'esprit des premiers siècles. » (*Lettres sur l'Église*, lettre VI.)

Le grave et sévère Bossuet ne goûtait et n'estimait pas moins l'aimable François de Sales. Il l'appelait « l'honneur de l'épiscopat et la lumière de notre siècle. » (*Lettre écrite par Bossuet aux religieuses de la Visitation de Sainte-Marie de Meaux en leur adressant ses Méditations sur l'Évangile*, 6 juillet 1695.) Ailleurs il exalte « cette incomparable candeur et simplicité qui fait un de ses plus beaux caractères. » (*Instruction sur les états d'oraison*, liv. VIII.) Et dans le panégyrique du saint, il relève avec éloquence son principal titre de gloire : « Avant l'illustre François de Sales, l'esprit de dévotion n'était presque plus connu parmi les gens du siècle. On reléguait dans les cloîtres la vie intérieure et spirituelle, et on la croyait trop sauvage pour paraître dans la cour et dans le grand monde.

François de Sales a été choisi pour l'aller chercher dans sa retraite, et pour désabuser les esprits de cette croyance pernicieuse. Il a ramené la dévotion au milieu monde ; mais ne croyez pas qu'il l'ait déguisée pour la rendre plus agréable aux yeux des mondains : il l'amène dans son habit naturel, avec sa croix, avec ses épines, avec son détachement et ses souffrances. En l'état que la produit ce digne prélat, et dans lequel elle nous paraît dans son *Introduction à la vie dévote*, le religieux le plus austère peut la reconnaître, et le courtisan le plus dégoûté, s'il ne lui donne pas son affection, ne peut lui refuser son estime (1). »

(1) Voici un beau témoignage rendu à saint François de Sales par un académicien de nos jours :

« A quelque page que l'on ouvre l'*Introduction à la vie dévote*, il s'en exhale comme un parfum des champs qui répand la sérénité

Un esprit d'une trempe mâle comme Bossuet, le jésuite Bourdaloue, n'a pas rendu moins d'hommages à l'évêque de Genève. Nous avons cité ailleurs de bien belles paroles de lui sur notre saint; ajoutons celles-ci : « Je puis dire, sans blesser le respect que je dois à tous les autres écrivains, qu'après les saintes Écritures il n'y a point d'ouvrages qui aient plus entretenu la piété parmi les fidèles que ceux de ce saint évêque. Oui, chrétiens, les Pères ont écrit pour la défense de notre religion, les théologiens pour

dans l'âme. On croit cheminer avec le saint évêque le long des torrents ou sur le penchant des montagnes de son pays, et respirer en l'écoutant l'odeur des buissons. C'est le vieillard de Virgile devenu chrétien, qui ne connaît des choses de ce monde que le bourdonnement de ses abeilles, la fraîcheur de ses roses, le chant de ses oiseaux, et qui n'emprunte qu'à son ménage rustique les comparaisons dont il égaye ses sentences.»

(M. DE SACY.)

l'explication de nos mystères, les historiens pour conserver la tradition de l'Église ; ils ont tous excellé dans leur genre, et nous leur sommes à tous redevables ; mais pour former les mœurs des fidèles et pour établir dans les âmes une solide piété, nul n'a eu le même don que l'évêque de Genève. » (*Panégyrique de saint François de Sales, 2^e partie.*) (1)

(1) Après avoir lu saint François de Sales, on s'étonne, dit M. de Pontmartin, que la religion, même auprès des gens du monde, puisse éveiller d'autres sentiments que l'attrait le plus doux, l'amour le plus vif, l'épanouissement de toutes les plus heureuses facultés de l'âme.

« Saint François de Sales, ouvrant le dix-septième siècle, nous offre dans un style fleuri, imaginé, naïf encore avec bien des commencements de correction et d'élégance, le dernier modèle de cette littérature des Amyot, des Montaigne, riche et ornée en sa fraîche couronne et sa robe printanière, et qui va faire place, non sans un peu de regret peut-être, à la noble et austère langue de Descartes et de Pascal. »

III

Saint François de Sales excelle surtout à enseigner de la manière la plus piquante ; il dit toujours les vérités sous la forme la plus gracieuse. Nous nous contenterons de citer deux passages extraits depuis peu de temps de ses œuvres inédites :

Une religieuse lui ayant, dans la candeur de son âme et la simplicité de son langage, adressé cette question : Monseigneur, si vous étiez religieuse parmi nous, comment feriez-vous pour être bien parfait ?

« Ma fille, lui répondit-il avec un doux sourire, vous demandez ce que je ferais ? Je ne ferais pas si bien que vous, sans doute, car je ne vaux rien ; mais il me semble qu'avec la grâce

de Dieu, je me tiendrais si attentif à la pratique des moindres observances, que je gagnerais par là le cœur de Dieu. Je garderais parfaitement le silence; mais cependant je parlerais, même au temps du silence, quand la charité le demanderait. Je parlerais bien doucement et y ferais une attention particulière, parce que les constitutions l'ordonnent. Je fermerais et ouvrirai les portes très-doucement, parce que notre Mère le veut et que nous voulons bien faire tout ce qu'elle veut qu'on fasse. Je tiendrais les yeux baissés et marcherais fort modestement, car Dieu et les anges nous regardent toujours et aiment extrêmement ceux qui font bien. Si l'on m'employait à quelque chose, je l'aimerais bien et tâcherais de faire tout à propos. Si l'on ne m'employait à rien, je ne me mêlerais de rien que de bien obéir et de bien aimer Notre Seigneur. Oh ! il me semble que je l'aimerais

bien de tout mon cœur, ce bon Dieu, et que j'appliquerais tout mon esprit à cela, ainsi qu'à bien observer les règles. Il faut tout faire le mieux que nous pouvons, car nous ne nous sommes faites religieuses que pour cela ; mais il ne faut pas nous étonner de nos fautes, car nous ne pouvons rien sans l'aide de Dieu. Je serais bien joyeux et ne m'empresserais jamais ; cela, Dieu merci, je le fais déjà, car jamais je ne m'empresse ; mais je le ferais encore mieux. Je me tiendrais bien bas et bien petit ; je saisiserais les humiliations qui se rencontreraient, et si je n'en rencontrais pas, je m'humilieraais de ce que je ne suis pas humilié. Je tâcherais, le mieux possible, de me tenir en la présence de Dieu et de faire toutes mes actions par amour ; car qu'avons-nous autre chose à faire en ce monde ? Je travaillerais à me quitter moi-même, et laisserais faire de moi tout ce qu'on voudrait : Dieu

nous en fasse la grâce et soit à jamais béni ! »

Dans une autre occasion, une religieuse ayant demandé au saint évêque s'il est bon de demander les charges basses et pénibles, parce qu'en s'en acquittant il y a plus à faire pour Dieu que d'être tranquillement dans sa cellule :

« Ma fille; répliqua le saint évêque, j'ai déjà dit que ce n'est point par la grandeur de nos actions que nous plaisons à Dieu. Ainsi, une Sœur qui sera dans sa cellule, ne faisant qu'un petit ouvrage avec beaucoup d'amour de Dieu, fera une œuvre plus parfaite qu'une autre qui fera une action très-pénible, mais avec moins d'amour; car c'est l'amour qui donne la perfection à nos œuvres. Je vous dirai bien plus : une personne qui souffre le martyre pour Dieu avec une *once* d'amour, méritera sans doute beaucoup, et fera une œuvre très-agréable à Dieu; car

on ne saurait donner davantage que se vie. Mais une autre qui ne souffrira qu'une piqure d'épingle avec deux onces d'amour, aura plus de mérite, et fera une œuvre plus agréable au Seigneur, parce que c'est la charité et l'amour qui donnent le prix à tout.

« Vous savez, ou vous devez savoir, que la contemplation est meilleure que la vie contemplative. Par exemple, si une Sœur étant à la cuisine tenait une casserole sur le feu avec plus d'amour et de charité qu'une autre qui est en oraison, le feu matériel ne lui ôterait pas sa récompense ; au contraire, il l'aiderait à la mériter, et son œuvre serait plus agréable à Dieu que l'oraison de l'autre. En effet, il arrive assez souvent que l'on est aussi uni à Dieu dans l'action que dans la contemplation. En un mot, je reviens toujours au même point : où il y a plus d'amour de Dieu, c'est le meilleur. »

IV

C'était toujours l'amour de Dieu que saint François de Sales prêchait dans ses discours et dans ses écrits, surtout dans son admirable *Traité de l'Amour de Dieu* (1).

Mais qui le croirait? de tous les ouvrages de saint François de Sales, c'est le moins connu. Peu de personnes l'ont lu en entier; un grand nombre sont arrêtées par les questions

(1) Il aimait à répéter ces belles paroles : « Si l'amour de Jésus-Christ a été excessif, quelle honte pour nous de vouloir contenir le nôtre dans la médiocrité! Si la mer et l'enfer ne disent jamais : C'est assez, que doit dire le saint amour, dont les flammes sont dites au Cantique plus ardentes que celles de l'enfer? »

métaphysiques dont ce livre est rempli. C'est pour remédier à cet inconvénient que nous avons extrait du *Traité de l'Amour de Dieu* et de quelques autres opuscules de l'évêque de Genève les plus belles pensées, les maximes les plus pratiques, afin d'en faire un petit volume qui, par son onction et sa brièveté, son format commode et son prix peu élevé, fût à la portée de tout le monde (1).

L'auguste Pie IX a pris saint François de Sales pour son modèle et son docteur. Il disait naguère à monseigneur Mermillod : « Je ne connais rien de beau, rien de fort et d'atten-

(1) Les succès dont Dieu a couronné les autres volumes que nous avons déjà publiés sous les titres de *Pensées consolantes de saint François de Sales*, — *Mois de Marie immaculée, de saint François de Sales*, parvenus en peu de temps à la huitième édition, sont une preuve que ce genre d'opuscules répond à un besoin.

drissant comme une pensée de saint François de Sales ; c'est ma méditation et ma lecture spirituelle de chaque jour. »

Nous devons prévenir nos lecteurs que nous donnons toujours dans cet ouvrage le texte de saint François de Sales sans aucune espèce de paraphrase ; mais nous ne donnons pas toujours ce texte continu, et il faudrait souvent parcourir plusieurs chapitres de ses Œuvres pour rencontrer toute la matière d'une page de cet opuscule. Nous avons été forcé d'agir ainsi, parce que, le sujet d'un paragraphe étant donné, il a bien fallu éloigner, dans le passage destiné à le remplir, tout ce qui ne convenait point à ce titre. Mais toutes ces suppressions ont été tellement ménagées, qu'il n'en résulte dans l'ensemble que plus d'ordre et de clarté.

A part quelques expressions surannées et des tournures de phrases qui

devenaient inintelligibles, nous n'avons rien changé au style de notre bienheureux, dont la naïveté et l'aimable simplicité auront toujours des charmes pour les personnes qui joignent un goût sain à une solide piété.

Puissent nos labeurs et nos études nous mériter la puissante protection d'un saint qu'on aime, qu'on révère, qu'on admire d'autant plus qu'on étudie avec plus d'attention sa vie et ses écrits !

J M. J.

LES PERLES
DE
SAINT FRANÇOIS DE SALES



LIVRE PREMIER

I

**Amour de Saint François de Sales
pour Dieu.**

A l'exemple du divin Sauveur, saint François de Sales, avant d'enseigner aux autres dans ses immortels écrits l'amour de Dieu, commença par mettre lui-même en pratique un si sublime enseignement : *Cœpit facere et docere.*

Quoique tous les saints aient aimé Jésus-Christ, et qu'on puisse même assurer qu'ils n'ont été tels qu'autant qu'ils se sont attachés à cette source inépuisable de sainteté, il est vrai néanmoins que l'amour du Sauveur a été le caractère particulier du bienheureux évêque de Genève, comme on peut le voir dans sa Vie. Nous nous contenterons d'en citer quelques traits.

Saint François de Sales disait : « Il faut certes ou mourir ou aimer Dieu. Je voudrais ou qu'on m'arrachât le cœur, ou que, s'il me demeure, ce ne soit plus que pour ce saint amour. »

« L'on demande, ajoutait-il, des secrets pour s'avancer dans la perfection ; quant à moi, je n'en sais point d'autre que celui-ci : aimer Dieu de tout son cœur, et son prochain comme soi-même. »

« Il faut, disait-il encore, lier nos affections, inclinations, passions et aversions avec la chaîne d'or du saint et pur amour. »

Il répétait souvent : « A qui Dieu est tout, le monde n'est rien. »

L'amour de Dieu, dit sainte Chantal, dominait en souverain sur toutes ses passions et affections. Les manquements qu'il faisait étaient rares, et n'arrivaient que par surprise et par pure fragilité. Il observait les commandements de Dieu et les conseils évangéliques autant que la condition de la fragilité humaine pouvait le permettre.

Toutes les actions de sa vie ont été des effets et des preuves de son amour pour Dieu. Ce divin amour lui a fait entreprendre d'immenses travaux pour la conversion des hérétiques au grand péril de sa vie, et pour le salut de tant d'âmes qu'il a conduites dans la voie de la perfection. De là tant de milliers de prédications qu'il a faites en divers lieux, tant de soins qu'il a pris pour la réformation de plusieurs monastères et pour l'établissement d'un ordre nouveau. Il se faisait continuellement tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ. Tout cela rend un ample témoignage au parfait et très-pur amour qui était la source de tant de saintes œuvres,

Il m'écrivit un jour : « Je n'ai su penser ce matin qu'à cette éternité de biens qui nous attend, mais en laquelle tout me semble peu ou rien, si ce n'est l'amour invariable et toujours actuel de notre grand Dieu qui y règne toujours. Vraiment il me semble que le paradis serait au milieu de toutes les peines de l'enfer, si l'amour de Dieu pouvait y être, et que si l'enfer était un feu d'amour de Dieu, ses tourments seraient désirables. Je vois tous les contentements célestes être un vrai rien au prix de ce puissant amour. Ah ! il faut désormais tout de bon transporter nos cœurs auprès de ce Roi immortel et vivre uniquement pour lui. Si vous saviez comment il traite mon cœur, vous en remercieriez sa bonté, et le supplieriez de me donner l'esprit de conseil et de force pour bien exécuter les inspirations de sagesse et d'intelligence. »

Une autre fois il m'écrivait : « Je finis cette année avec un désir non-seulement grand, mais pressant de m'avancer dans le

divin amour que je ne cesse d'aimer. Vive Dieu, vive Dieu sur mon cœur ! Voyez-vous, mon cœur est fait pour cela. »

Il disait dans une autre lettre : « Quels sentiments élevés, ardents et pressants je ressens toujours pour ce divin amour ! C'est la vérité que cet amour céleste et divin prédomine tellement sur mon cœur, que, nonobstant ses misères, il est tout consacré à la divine majesté et ne regarde que sa gloire, et qu'en un mot nous sommes tout à Dieu, sans autre prétention que de l'honneur d'être à lui. Si j'avais un seul petit fil d'affection qui ne fût pas à lui et de lui, ô Dieu ! je l'arracherais tout aussitôt. Oui, si j'avais un seul brin de mon cœur qui ne fût pas marqué du crucifix, je ne voudrais pas le garder un seul instant. »

Un autre jour il disait : « Oh ! que je voudrais volontiers mourir pour l'amour de mon Sauveur ! Il faut certes ou mourir ou aimer Dieu. Je voudrais ou que l'on m'arrachât le cœur, ou, s'il me demeure,

que ce ne soit que pour l'amour divin. Ah ! que ne sommes-nous bien pleins de cet amour ! Vous ne sauriez vous imaginer le sentiment que j'ai présentement de ce désir. O Dieu ! pourquoi vivrons-nous l'année prochaine, si ce n'est pour mieux aimer cette souveraine bonté ? Ah ! ou qu'elle nous ôte de ce monde, ou qu'elle ôte ce monde de nous ; ou qu'elle nous fasse mourir, ou qu'elle nous fasse plus aimer sa mort que notre propre vie ! »

Il ne faisait rien pour éviter l'enfer, ni pour gagner le paradis ; mais il faisait purement et simplement toutes ses actions pour le pur amour de Dieu. Il craignait Dieu, parce qu'il l'aimait, et il aimait Dieu, parce que Dieu mérite cet amour et est infiniment aimable en lui-même. Aussi disait-il que son cœur avait pour souveraine loi la plus grande gloire de l'amour de Dieu.

Parlant une fois à une personne qu'il aimait comme lui-même, il lui dit : « Si Dieu me commandait de vous sacrifier, comme

il ordonna à Abraham d'immoler son fils Isaac, je le ferais. » Et, en disant ces paroles, il témoignait par les traits de son visage qu'il aurait fait son sacrifice avec un grand courage et un plein abandon à la volonté de Dieu.

Il a souvent désiré de mourir martyr pour l'amour de Dieu, et il dit une fois que, si Dieu le favorisait de cette grâce, il ne voudrait point être comme quelques martyrs à qui Dieu a ôté le sentiment de leurs souffrances, mais qu'il voudrait ressentir les siennes.

D'autres fois il disait : « Oh ! que c'est une bonne chose que de ne vivre qu'en Dieu, ne travailler qu'en Dieu et ne se réjouir qu'en Dieu ! Je veux, moyennant la grâce de Notre Seigneur, n'être rien à personne, et que personne ne me soit rien, sinon en lui et pour lui seul. »

« Que nous serions heureux, disait-il, si nous ne recherchions plus rien, pour la consolation de nos cœurs, que celui qui

nous va cherchant partout pour les avoir et les remplir de bénédictions! Ah! qu'il est désirable que nous aimions Dieu solidement et constamment! »

J'ai eu l'honneur, dit le chanoine Gard, de manger souvent à sa table et d'avoir des entretiens avec lui; et je proteste n'avoir jamais ouï sortir de sa bouche une seule parole qui ne fût de Dieu, et qui n'excitât au saint amour avec une consolation et une suavité extraordinaires.

Il n'y a pas longtemps, dit le P. Talon, que j'ai appris d'une personne qui l'a particulièrement fréquenté que souvent ce saint homme, lors principalement qu'il fut sacré évêque, et durant ses visites, se réveillait durant la nuit, et qu'encore presque endormi, il s'écriait : « Eh! mon Dieu, quand serez-vous connu? et quand est-ce que l'on vous aimera comme vous le mériterez? »

On lui demanda un jour par quel moyen il avait pu gagner cette admirable égalité et cette présence d'esprit qui paraissait si

constamment en toutes ses actions; il répondit que, quand on travaille pour Dieu et que l'on met sa confiance en lui sans séparer jamais son cœur et ses affections d'un objet si égal et si constant, on ne peut jamais changer. « Et voilà, dit-il, le miroir de mon âme et le pôle immobile sur lequel roulent mes désirs et tous mes mouvements. Après cela, que le ciel s'arme, que la terre et que les éléments se mutinent, et que toutes les créatures me fassent la guerre, je me confie en Dieu. Ce m'est assez que je sois avec lui et qu'il soit en moi, pour être en paix. »

Telles étaient la foi, la piété et le vif sentiment des choses de Dieu chez saint François de Sales, que les larmes coulèrent presque continuellement pendant qu'il écrivait son *Traité de l'Amour de Dieu*. Souvent il était obligé de s'arrêter pour leur laisser un libre cours. Quelquefois son visage devenait étincelant. Un jour, en particulier, le 25 mars, pendant qu'il traitait de l'amour infini qui a porté le Fils de

Dieu à se faire homme, un globe de feu apparut sur sa tête et l'enveloppa de splendeur. Mais telles étaient en même temps sa prudence et son humilité, qu'il n'écrivait pas une page, même après les plus grandes méditations, sans les faire lire à des évêques, à des théologiens, à des religieux, ne se fiant ni à son jugement, ni à son travail, ni même aux preuves évidentes que Dieu lui donnait de son assistance.

Ainsi fut achevé ce célèbre *Traité de l'Amour de Dieu*, dans lequel saint François de Sales se montre tour à tour philosophe, orateur, poète, théologien, unissant à l'imagination la plus riche, au style le plus brillant dans sa simplicité même, au plan le plus précis et le plus fécond, une solidité de doctrine et une exactitude d'expression qu'on eut occasion d'admirer, lorsque cinquante ans après s'élevèrent les ardentes et difficiles discussions du quiétisme. Mais si, dans cet ouvrage, le philosophe, le poète, le théologien sont de premier ordre, que dire du saint? Un cœur

embrasé d'amour divin a pu seul comprendre à ce degré et sentir et exprimer aussi parfaitement toutes les délicatesses du saint amour dans les âmes. Quand l'*Introduction à la vie dévote* eut paru, les amis du saint évêque souhaitèrent qu'il n'écrivît plus rien, afin de ne pas déchoir du haut rang où ce livre l'avait placé. Après l'apparition du *Traité de l'Amour de Dieu*, tout le monde désira qu'il ne cessât plus d'écrire, et non-seulement la France, l'Italie, l'Espagne, les nations catholiques, mais l'Angleterre elle-même et son roi hérétique, Jacques I^{er}, ne purent contenir le cri de leur admiration.

II

Sa conformité à la volonté de Dieu

Il disait que rien ne pouvait lui arriver qui lui ôtât la très-ferme résolution d'acquiescer pleinement à tout ce que Dieu voudrait faire de lui et de tout ce qui lui appartenait.

Il dit dans une de ses lettres à l'occasion de la mort de sa mère : « Au milieu de mon cœur de chair qui a tant eu de douleur de cette mort, j'aperçois fort sensiblement une certaine suave tranquillité et un certain doux repos de mon esprit en la Providence divine, qui répand dans mon cœur un grand contentement parmi ses déplaisirs. »

Une fois il s'était préparé pour prêcher un carême; il tomba malade d'une fièvre continue. Il dit : « Si Dieu ne veut pas que je le serve en prêchant, mais en souffrant, que sa volonté soit faite. »

Je crois me rappeler, dit sainte Chantal, qu'on disait une fois qu'on voulait l'emprisonner; il répondit : « Si l'on me mettait en prison, cela me serait bien indifférent. J'aurais plus de loisir de prier Dieu et d'écrire quelque chose pour sa gloire. » L'on parla aussi de lui ôter son évêché. « Eh bien ! dit-il, je serai plus libre pour servir Dieu et les âmes. »

Il était même résigné à mourir sur l'échafaud, si c'eût été le bon plaisir de Dieu. Il me dit une fois que si Dieu permettait qu'il fût accusé à tort des plus grands crimes et condamné à quelques violents supplices, il les souffrirait paisiblement, tranquillement et avec une entière résignation, moyennant la grâce de Dieu, et qu'il n'en serait point fâché, pourvu qu'il fût innocent devant Dieu.

Il ajoutait cependant qu'il serait fâché d'être accusé d'hérésie, à cause du scandale et du préjudice qui en pourrait résulter pour les âmes.

Il disait qu'il avait déposé tout le soin superflu de lui-même entre les mains de Dieu, et qu'il laissait vouloir Notre-Seigneur pour lui.

Il aimait souverainement cette parole de saint Paul : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* Il l'appelait une parole admirable. Il écrivait un jour sur ce sujet : « Je disais ce matin à Dieu les paroles qui sortirent de la bouche de saint Paul après sa conversion ; mais je n'ose plus les dire maintenant, parce que je ne sais que trop ce que Dieu veut que je fasse. Il veut que je me mortifie en toutes les puissances de mon âme, et que je sois un vaisseau d'élite pour porter son saint nom parmi les peuples. Mais, hélas ! ce que je sais qu'il veut que je fasse, je ne le sais pas faire. Que lui qui le sait faire le fasse donc en moi et par moi, mais qu'il le fasse tout pour lui,

à quoi je n'ai trouvé que je puisse contribuer autre chose que ce petit filet de bonne volonté que je sens au fin fond de mon misérable cœur. Cette bonne volonté vit en moi, mais je suis mort en elle, et n'en ressens qu'un lent et faible mouvement par lequel je soupire presque imperceptiblement le mot sacré de notre fidélité : Vive Jésus ! vive Jésus ! »

Son cœur était pleinement indifférent pour la maladie ou pour la santé, pour la vie ou pour la mort, pour le mépris ou pour les louanges, pour la pauvreté ou pour les richesses, pour la conversation ou la privation des personnes qui lui étaient chères, pour l'emploi de son temps et de sa vie ; en un mot, il aimait souverainement en toutes choses le bon plaisir de Dieu. Il m'a dit lui-même que, dans les tribulations ou afflictions, il sentait une douceur cent fois plus douce qu'à l'ordinaire par son acquiescement à la volonté de Dieu et par l'union de son esprit à celui de Notre-Seigneur.

Il m'écrivait un jour : « C'est un grand contentement à mon âme vraiment consacrée à Dieu de marcher les yeux fermés, selon que la souveraine Providence me conduit de temps en temps ; car les raisons et les jugements de Dieu sont impénétrables, mais toujours doux et toujours aimables à ceux qui se confient en lui. Que voulons-nous, sinon ce que Dieu veut ? Laissons-lui conduire notre âme, qui est sa barque ; il la fera arriver à bon port. Oh ! qu'heureuses sont les âmes qui ne vivent que de cette volonté divine ! »

Une autre fois il m'écrivit en ces termes, à l'occasion d'un obstacle qui l'empêchait de faire une chose qu'il avait projetée et qu'il désirait fort : « Notre chère maîtresse la sainte volonté de Dieu l'a ainsi disposé, et vous savez quelle fidélité mon cœur lui a invariablement vouée. C'est pourquoi sans réserve je la laisse régenter sur mes affections dans les occasions où je vois ce qu'elle demande de moi. »

Dans une sensible affliction, il m'écrivit :

« Il faut s'arrêter tout court et sans réplique au décret de la volonté céleste qui dispose des siens selon sa plus grande gloire. Il n'est pas en notre pouvoir de garder les consolations que Dieu nous donne, sinon celle de l'aimer sur toutes choses, qui est aussi la bénédiction souverainement désirable. O Dieu ! que c'est une bonne chose de ne vivre qu'en Dieu, ne travailler qu'en Dieu et ne se réjouir qu'en Dieu ! »

Etant un jour pressé par les médecins de prévenir, par quelques remèdes, l'apoplexie dont il était menacé : « Je prends, dit-il, en ma charge de bien vivre, et pour ma mort j'en laisse le soin à Dieu. » De façon que, déposant tout le superflu de soi-même entre les mains de Dieu, il était parfaitement indifférent à la santé comme à la maladie, à l'adversité comme à la prospérité, à la disette comme à l'abondance, à la gloire comme à l'ignominie. Son cœur vraiment amoureux aimait le bon plaisir de Dieu, non-seulement parmi les consolations, mais aussi dans les afflic-

tions ; même il l'aimait plus en croix, dans les peines et dans les travaux, parce que c'est la principale vertu de l'amour de faire souffrir l'amant pour la chose aimée. « Si ce n'est, disait-il, que mon Sauveur que j'aime, pourquoi n'aimerais-je pas autant la montagne du Calvaire que celle du Thabor, puisqu'il est aussi véritablement en l'une qu'en l'autre ? et pourquoi ne dirais-je pas aussi cordialement en l'une comme en l'autre : *Il est bon d'être ici ?* J'aime le Sauveur en Égypte, sans aimer les oignons en Égypte. Pourquoi ne l'aimerais-je pas au festin de Simon le lépreux, sans aimer le festin ? Et si je l'aime entre les blasphèmes qu'on répand sur lui, sans aimer les blasphèmes, pourquoi ne l'aimerais-je pas parfumé du baume précieux de sainte Madeleine, sans aimer ni le parfum ni la senteur ? » On le voyait dans les festins recevoir la bonne chère qu'on lui présentait, et, sans faire le difficile, manger de ce qui lui était offert, et avec une contenance gaie, témoignant le plaisir qu'il rece-

vait en l'allégresse de la compagnie. Mais le même visage qu'il avait porté au banquet des riches, il le gardait et portait à la tables des pauvres ; et comme il n'avait point fait le difficile pour user des nourritures plus exquises et des mets plus délicats, aussi il acceptait de bon cœur les pauvres et mauvais apprêts, pour lesquels il ne fit jamais la moindre plainte, non pas même en sa maison et avec ses domestiques. Quand il était hors de chez lui, si la commodité s'offrait d'être bien, il la recevait ; s'il était mal, il en était content et ne se fâchait de rien. Mais, quand c'était à son choix, il prenait toujours pour lui ce qui était de pire, de plus incommode, de plus bas et de plus humble.

Dans ses voyages et en faisant ses visites par les villages et hameaux de son diocèse, tout logis lui était bon, toute nourriture de son goût, toute compagnie et conversation à son gré, et jamais il n'était plus satisfait que quand il lui arrivait d'être fort mal.

III

Amour et imitation de Jésus-Christ

—

Un peu avant son décès, dit sainte Chantal, il m'écrivit : « Maintenant, je ne puis rien dire de mon âme, sinon qu'elle se sent de plus en plus le désir très-ardent de ne faire cas que de l'amour de Notre-Seigneur crucifié. »

Il avait un amour très-tendre pour la passion de notre Sauveur, et son cœur était tout saisi et détrempe en la douleur de cette douleur. Il disait souvent : « O amour, que tu es douloureux ! ô douleur, que tu es amoureuse ! »

Je l'ai vu pouvoir à peine parler et con-

tenir ses larmes. » Qu'à jamais, disait-il, le jour de la passion de Notre-Seigneur soit le jour de notre cœur ! »

Il disait une autre fois : « Combien je fus touché sur le sujet de la mort et sépulture du Sauveur ! O Dieu ! si ce Sauveur a tant fait pour nous, que ne ferions-nous pas pour lui ? S'il a exhalé sa vie pour nous, pourquoi ne consacrerions-nous pas la nôtre à son saint et pur amour ? »

Il répétait aux personnes dévotes : « Mourons à nous-mêmes et à tout ce qui dépend de nous-mêmes ; je suis convaincu que nous ne pouvons plus vivre qu'en Dieu ; mon cœur, mon courage fait une nouvelle saillie pour cela. Notre Seigneur est notre Seigneur et tout notre bien ; qu'avons-nous affaire d'autre chose ? »

Je suis suffisamment informé, dit le P. de La Rivière, qu'en toutes les actions extérieures qu'il pratiquait, il se formait des occupations intérieures, tirées sur le parfait modèle de celles de Notre-Seigneur. Quand il faisait l'ordination, il regardait

Jésus-Christ consacrant prêtres ses apôtres. Quand il administrait les sacrements, il le remerciait de les avoir institués et du grand profit qu'en recevaient les fidèles. Quand il allait consoler les malades, il se représentait que le Sauveur alla visiter la belle-mère de saint Pierre et la fille du prince de la synagogue. Quand il entretenait les compagnies, il se ressouvenait que Notre-Seigneur ne repoussait jamais personne. Quand il se trouvait à quelque festin, il se le figurait présent à celui des noces de Cana en Galilée. Quand il se voyait seul, il le contemplait au désert. Quand il était persécuté, il se le proposait fuyant en Égypte. Quand il respectait ses parents, il lui rendait grâces de ce qu'il avait daigné s'assujettir à sa sainte Mère et à saint Joseph. Quand il se sentait dans la joie, il l'adorait sur le mont Thabor. Quand les angoisses et sécheresses le pressaient, il le considérait en croix sur le Calvaire. En un mot, quoi qu'il fit, quelque chose qu'il lui arrivât, toujours il jetait les yeux

de sa pensée sur son bon Rédempteur, d'où il apprenait un million de beaux documents et recevait une infinité de pieux sentiments.

Il prenait tous les mois quelques vertus, et tous les jours quelques actions ou bien quelques paroles de ce chef des pasteurs, qui lui servaient d'une solide nourriture spirituelle ; et lorsqu'il tenait son synode, il ne faisait jamais d'exhortation où il n'y eût toujours quelque exemple particulier, tiré des actions du Sauveur. « Ce n'est pas, disait-il, qu'on ne puisse considérer aussi ceux qui vivent le plus saintement, ou bien qui ont tâché d'approcher de plus près de cet original. » Mais il croyait qu'assurément on ne pouvait jeter les yeux sur le divin modèle sans en être touché, et qu'un homme qui faisait état de mener la vie de Jésus devait chercher principalement à imiter les actions de Jésus.

Voilà pourquoi il désirait que les pasteurs fussent des hommes d'oraison et aimassent la solitude, afin de contempler souvent ce

divin portrait, et d'apprendre de la bouche de Jésus-Christ combien ils sont obligés de conformer leur vie et leurs paroles avec celles de ce divin Sauveur.

« Allons, disait-il un jour à quelques prélats, allons, mes frères, consulter Jésus-Christ; apprenons de lui à bien dire et à mieux faire, et que toutes ses plaies soient autant de bouches qui nous enseignent comment il faut endurer pour lui et avec lui. Et d'ailleurs, si la science des saints est d'agir et de souffrir, ne serons-nous pas bientôt saints, agissant fortement et souffrant très-constamment pour lui et avec lui?

« Ah! mon Dieu, de quel amour et de quel zèle ne serons-nous pas embrasés à la vue des flammes qui sont dans votre sein! Quel bonheur et quelle gloire de pouvoir être brûlés d'un même feu et dans une même fournaise avec vous, et quelle joie d'être tous unis par les chaînes du zèle et de l'amour! »

Je crois certainement, dit sainte Chantal, que sa vie, à cause de l'extrême pureté de son intention en tout ce qu'il faisait, a été une continuelle oraison ; car je puis assurer qu'en toutes ses actions il ne prétendait autre chose que la plus grande gloire de Dieu et l'accomplissement de son bon plaisir. Aussi disait-il que la divine volonté était la souveraine loi de son cœur, et qu'en cette vie il fallait faire l'oraison d'œuvre et d'action ; que la meilleure prière qu'on puisse faire, c'est d'acquiescer en tout aux volontés de Notre-Seigneur. Une autre preuve que sa vie a été une continuelle oraison, c'est qu'il marchait toujours recueilli en Dieu, quoique son recueillement ne fût ni sombre ni triste, et ne pût être remarqué que par ceux qui savaient sa méthode.

Un jour, je lui demandai s'il était longtemps sans élever actuellement son esprit à Dieu. Il me répondit : « Quelquefois environ un quart d'heure. »

Il me dit une autre fois qu'il se tenait devant les rois et les princes sans aucune contrainte, avec son maintien accoutumé, parce qu'il s'occupait intérieurement de la présence d'une plus grande majesté qui lui inspirait partout un égal respect.

Quoiqu'il fût pour l'ordinaire environné de monde et d'affaires, il tenait pourtant son cœur, autant qu'il pouvait, en Dieu. Aussi m'écrivait-il une fois : « Je suis environné de gens, mais mon cœur est pourtant solitaire. »

Il avait reçu de Dieu un grand don d'oraison, et conversait avec Notre-Seigneur fort familièrement et simplement, avec un amour de simple confiance. Une fois, en me parlant, il comparait son oraison à l'huile répandue sur une table bien polie, laquelle va toujours se dilatant ; de même, disait-il, de quelque parole ou pensée qu'il portait pour son oraison sortait une douce affection qui se répandait dans toute son âme et l'entretenait avec beaucoup de suavité.

Six ans avant son décès, il me dit, en

parlant de son oraison, qu'il n'y avait pas de goût sensible, mais que Dieu opérait en lui par des clartés et des sentiments qu'il répandait en la suprême partie de son âme, sans que la partie inférieure y eût aucune part.

Une autre fois il me dit sur le même sujet qu'il avait eu de bonnes pensées, mais que c'était plutôt par manière d'écoulement de cœur en l'éternité et en l'Éternel que par raisonnement. Il me dit encore qu'il ne prenait point garde s'il était dans la consolation ou dans la désolation pendant l'oraison ; que quand Notre-Seigneur lui donnait des goûts intérieurs, il les recevait avec simplicité, et que quand il ne lui en donnait pas, il ne s'en inquiétait point.

Quand on le voyait en prières, il répandait dans le cœur l'affection de la sainte oraison, ainsi que plusieurs personnes l'ont éprouvé.

Il m'a avoué qu'il avait une si grande facilité à l'oraison, que, pour l'ordinaire, il y recevait des clartés et des lumières, et y

avait des sentiments d'union très-intime avec son Dieu, devant lequel il se tenait dans des sentiments de profond respect, d'humble anéantissement et de pleine confiance.

Une fois il m'écrivait que quand je le verrais, je le fisse souvenir de me dire ce que Dieu lui avait donné à la sainte oraison. J'eus soin effectivement de le lui demander, mais il me dit : « Ce sont là des choses si simples et si délicates, que l'on n'en peut rien dire quand elles sont passées. »

Quelque temps avant son décès, il ne pouvait quasi plus trouver le temps pour l'oraison ; car les affaires et les infirmités l'accablaient. Je lui demandai s'il avait fait l'oraison : « Non, me dit-il, mais j'ai fait ce qui la vaut. »

Il disait, en parlant de l'espèce d'oraison que les contemplatifs appellent de quiétude, que, pour l'acquérir seulement un quart d'heure, il eût accepté deux ans entiers de feu du purgatoire. Néanmoins ce n'était pas

pour son contentement particulier, mais pour animer les âmes qui l'écoutaient à s'adonner à ce saint exercice; car, en tout ce qu'il faisait, il ne cherchait que la seule volonté de Dieu.

IV

**Sa dévotion au Sacré-Cœur et au
Saint-Sacrement.**

On trouve dans la *Vie de la Mère Anne Clément*, religieuse de la Visitation, morte en odeur de sainteté au couvent de la Visitation de Melun en l'année 1661, le trait suivant : « Dieu fit connaître à la Mère Anne-Marguerite Clément que, pendant que le bienheureux François de Sales était sur la terre, il faisait son séjour dans le Cœur de Jésus-Christ, où son repos ne pouvait être interrompu par ses grandes occupations; que comme Moïse, conversant familièrement avec Dieu, devint le plus doux de tous les hommes, de même ce bienheureux, par sa familiarité avec Dieu, arriva à la

perfection des deux vertus du Cœur de Jésus-Christ, l'humilité et la douceur; que l'institut de la Visitation doit s'appliquer spécialement à honorer l'adorable Cœur de Jésus-Christ et ses deux plus chères vertus, qui sont le fondement des règles et des constitutions de cet ordre. Il y a, disait-elle, des religieux qui honorent les prédications de Notre-Seigneur, d'autres ses jeûnes, quelques-uns sa solitude, quelques autres sa pauvreté; mais l'ordre de la Visitation est établi pour rendre un continuel hommage à son Cœur et pour imiter sa vie cachée. »

On ne saurait exprimer avec quel respect le saint évêque de Genève se tenait à l'église lorsque le très-auguste Sacrement était exposé. Vous l'eussiez vu à genoux avec un si profond abaissement, avec une contenance si modeste, et avec une attention si sérieuse, que vous en auriez été singulièrement édifié; jamais vous n'e auriez aperçu regarder, et là il ne crachait point, il ne remuait point, il semblait immobile comme

une statue dans sa niche; jamais il ne se couvrait de son bonnet carré, pas même de sa calotte, mais demeurait la tête nue en quelque temps que ce fût. Quoiqu'il eût la tête chauve et que les mouches le piquassent quelquefois jusqu'au sang, jamais il ne les chassait, aimant mieux souffrir patiemment et sans se bouger cette pressante importunité que de commettre la moindre incivilité en présence de son bon Maître.

Quand il portait le Saint-Sacrement aux processions, dit sainte Chantal, il le tenait contre sa poitrine, sans presque remuer les yeux, et il avait un visage si pénétré, qu'on voyait clairement combien son cœur était uni à celui de son Sauveur. Chacun l'admirait en cette action et en recevait de la dévotion.

Une année, le jour de la Fête-Dieu, qu'il avait porté ce divin Sacrement en procession par toute la ville, et durant une chaleur extraordinaire avec une très-grande fatigue, nous craignîmes que sa santé n'en

fût altérée, et nous envoyâmes savoir comment il se portait.

Il nous écrivit : « Il est vrai que j'ai été un peu las de corps ; mais comment pourrais-je l'être de cœur et d'esprit, après avoir tenu ce matin, tout le long de la procession, sur ma poitrine et tout proche de mon cœur, un si divin présent ? Hélas ! si j'eusse eu mon cœur bien creusé par humilité et bien abaissé par abjection, j'eusse sans doute attiré en moi ce gage sacré, et il se fût caché en moi ; car il est si amoureux de ces vertus, qu'il s'élançe avec force partout où il les voit. *Le passereau trouve une demeure, et la tourterelle un nid où elle met ses poussins.* dit David. Mon Dieu, que cela m'a attendri quand on a chanté ce psaume ! car je disais à la sainte Vierge : O chère Reine du ciel, chaste tourterelle, est-il possible que votre poussin ait maintenant pour son nid ma poitrine ? Cette parole de l'Épouse m'a bien encore touché ? *Mon bien-aimé est à moi, et je suis toute à lui, il demeurera sur mon sein,* car je le tenais là ; et celle-ci

de l'Époux : *Mets-moi comme un cachet sur ton cœur*. Hélas ! oui ; mais ayant ôté le cachet, je ne vois point l'impression de ses traits sur mon cœur. »

Une autre année, voici ce qu'il m'écrivit encore le jour de la Fête-Dieu : « C'est aujourd'hui le jour de la grande fête de l'Eglise, en laquelle portant le Sauveur pendant la procession, il m'a donné mille douces pensées, en sorte que j'ai eu peine à contenir mes larmes. O Dieu ! je me comparais au grand-prêtre de l'ancienne loi ; je considérais que ce grand-prêtre portait un riche pectoral sur la poitrine, orné de douze pierres précieuses, sur lesquelles était gravé le nom des douze tribus d'Israël ; mais je trouvais mon pectoral bien plus riche, encore qu'il ne fût composé que d'une seule pierre, qui est la perle orientale que la Mère-Perle conçut en ses chastes entrailles de la sainte rosée du ciel. Car, voyez-vous, je tenais ce divin Sacrement bien serré sur ma poitrine, et il me semblait que les noms des enfants d'Israël y étaient tous marqués.

Ah ! que j'eusse bien voulu que mon cœur se fût ouvert pour recevoir ce précieux Sauveur ; mais, hélas ! je n'avais pas le couteau qu'il fallait pour le fendre, car il ne se fend que par amour. J'ai bien eu pourtant un grand désir de cet amour. »

Il avait une si grande dévotion au Très-Saint-Sacrement, que le jour où l'Eglise en célèbre la mémoire, en quelque lieu qu'il fût de son diocèse, il ne manquait jamais de venir à Annecy pour y faire lui-même les cérémonies ; il avait soin qu'elles se fissent avec beaucoup de magnificence, et particulièrement la procession, en laquelle, après avoir célébré la Messe pontificalement, il portait par toute la ville le Très-Saint-Sacrement avec tant de dévotion et de respect, que plusieurs ont remarqué et attesté que son visage alors semblait tout étincelant et rayonnant. Cette action ne se passait pas néanmoins sans une grande lassitude de son corps ; car il n'en revenait jamais qu'il ne fût tout baigné d'une sueur qui traversait même ses dalmatiques.

Tout ce qu'il faisait pontificalement, c'était avec une gravité et une majesté incomparable; il était très-ponctuel dans l'observation des cérémonies, et il y était si bien versé qu'il en faisait leçon aux plus savants qui le servaient et l'assistaient. Il ne négligeait rien; il faisait les plus petites choses avec autant de soin et d'attention que les plus grandes.

V

Vertus pratiques de saint François de Sales, qui comprennent en abrégé ses principales actions.

Personne ne connaissait mieux que lui la plus haute perfection, mais il se rapetissait pour les petits et ne dédaignait jamais personne.

Il se faisait à tous, non pour plaire à tous, mais pour les gagner tous, et les gagner à Jésus-Christ sans songer à soi.

Il avait une parfaite condescendance aux humeurs des autres, et supportait avec douceur les manières rudes et fâcheuses.

Il surmontait courageusement ses passions, et disait qu'en toute sa vie il ne s'était

fâché qu'une fois, de laquelle il s'était toujours repenti.

Il renonçait à ses plus petites inclinations et affections imparfaites, et combattait avec effort ses aversions et ses répugnances.

Il se réjouissait quand il se présentait une occasion de faire connaître quelque-une de ses imperfections, afin d'avoir sujet de s'en humilier.

Il s'appliquait singulièrement le matin, à midi et le soir, à posséder la douceur et la suavité de cœur, et à tenir son âme dans une égalité parfaite.

Il aimait à accueillir ceux qui médisaient de lui ou censuraient ses actions, et à leur faire du bien.

Enfin il était parvenu à un si haut degré de pur amour, qu'il n'aimait, ne voulait, et ne voyait plus que DIEU en toutes choses.

LIVRE SECOND

MAXIMES ET PENSÉES DE SAINT FRANÇOIS DE SALES SUR L'AMOUR DE DIEU

—

I

Excellence de l'amour divin.

—

L'homme est la perfection de l'univers ; l'esprit est la perfection de l'homme ; l'amour, celle de l'esprit, et la charité, celle de l'amour. C'est pourquoi l'amour de Dieu est la fin, la perfection et l'excellence de l'univers. En cela consistent la grandeur et la primauté du commandement de l'amour divin, que le Sauveur nomme le premier et le très-grand commandement. Ce commandement est comme un soleil qui donne le

lustre et la dignité à toutes les lois sacrées, à toutes les ordonnances divines et à toutes les saintes Ecritures. Tout est fait par ce céleste amour et tout se rapporte à lui. De l'arbre sacré de ce commandement dépendent tous les conseils, exhortations, inspirations, et les autres commandements, comme ses fleurs, et la vie éternelle, comme son fruit; et tout ce qui ne tend point à l'amour éternel tend à la mort éternelle. Grand commandement, duquel la parfaite pratique dure en la vie éternelle, et même n'est autre chose que la vie éternelle (1).

Dans la sainte Eglise, tout appartient à

(1) Chose étrange, et qui pourra le croire? Personne n'allume le feu de l'enfer, que l'amour de Dieu. Ecoutez le Prophète parlant du feu infernal : Le souffle du Seigneur, l'esprit de Dieu, l'amour de Dieu l'allume : *Flatus Domini succendit eum.* (Isaïe, xxx.) C'est l'amour de Dieu qui le nourrit et qui donne la pointe à ses flammes.

O supplice sans pareil! ô le plus formidable des incendies, né de l'incendie de l'amour de Dieu; l'amour de Dieu a créé et

l'amour, tout est fondé en l'amour, tout aboutit à l'amour, et tout est amour.

Le salut est montré à la foi, il est préparé à l'espérance, mais il n'est donné qu'à la charité.

Le chérubin fut mis à la porte du paradis terrestre, avec son épée flamboyante, pour nous apprendre que nul n'entrera au paradis céleste qu'il ne soit transpercé du glaive de l'amour. Pour cela le doux Jésus, qui nous a rachetés par son sang, désire infi-

entretient ce feu, afin que nos cœurs brûlent d'un autre feu, le feu de son amour.

O invention amoureuse ! il ne suffit pas à l'amour divin de vouloir être aimé de nous, c'est peu de nous prier que nous l'aimions, il en ajoute un commandement exprès ; il nous promet une récompense au-dessus de toute imagination, et enfin il finit par les menaces d'un feu éternel. C'est ici qu'on peut dire : *non plus ultra*, pas plus outre. En nous commandant son amour sous de telles peines, il presse et contraint pour ainsi dire tous les cœurs, même les plus durs et les plus hostiles nés à son amour.

niment que nous l'aimions, afin que nous soyons éternellement sauvés, et désire que nous soyons sauvés, afin que nous l'aimions éternellement, son amour tendant à notre salut et notre salut à son amour. « Hé! dit-il, je suis venu pour mettre le feu au monde; que prétends-je, sinon qu'il brûle? »

Quiconque aime éprouve qu'il n'est point de force si grande que celle de l'amour, ni rien de si aimable que cette force.

Dieu, qui a créé l'homme à son image, veut qu'en l'homme, comme en Dieu, tout soit ordonné par l'amour et pour l'amour (1).

(1) La foi n'est que l'amour qui croit; l'espérance n'est que l'amour qui attend; l'adoration n'est que l'amour qui se prosterne; la prière n'est que l'amour qui demande; la miséricorde n'est que l'amour qui pardonne; la charité n'est que l'amour qui se dévoue; la mortification, le martyre n'est que l'amour qui s'immole.

Faites cela et vous vivrez.

Que le chemin qui mène à la vie est court, qu'il est facile! Il est renfermé dans une seule parole, parole abrégée et suave : *Amour!*

C'est par défaillance, par disette et par nécessité que nous avons besoin de l'abondance divine. C'est par excellence de perfection et par excès d'abondance que Dieu a besoin de notre indigence.

Sur ces paroles : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu*. Oserai-je le dire ? Il semble que le cœur de Dieu soit passionné pour le nôtre.

Hé ! mon Dieu, n'était-ce pas assez que vous nous permisiez de vous aimer, comme Laban permit à Jacob d'aimer Rachel ? Pourquoi employer les exhortations, les invitations pressantes, et jusqu'au commandement, pour obtenir de nous notre amour ? Une permission ne suffisait pas pour exprimer, ô mon Dieu, la tendresse et, si je l'ose dire, l'empressement de votre cœur.

Dieu déclare plus avant sa passion amoureuse envers nous, et nous commande de l'aimer de tout notre pouvoir, afin que la considération de sa majesté et de notre

misère, qui font une si infinie disparité et inégalité de lui à nous, ni autre prétexte quelconque, ne nous détournent de l'aimer.

- En quoi il témoigne bien qu'il ne nous a pas laissé l'inclination naturelle de l'aimer pour néant ; car, afin qu'elle ne soit pas oiseuse, il nous presse de l'employer par ce commandement général ; et afin que ce commandement puisse être pratiqué, il ne laisse homme qui vive auquel il ne fournisse abondamment tous les moyens requis à cet effet. Le soleil visible touche tout de sa chaleur vivifiante, et comme l'amoureux universel des choses inférieures, il leur donne la vigueur requise pour faire leurs productions ; et de même la bonté divine anime toutes les âmes et encourage tous les cœurs à son amour.

Je comprends, ô bonté divine, vous en avez usé ainsi, afin que votre grandeur et notre bassesse ne nous rebutassent point, et que nous n'eussions aucun prétexte pour nous défendre, si nous manquions à vous aimer.

Bénie soit la bonté infinie qui nous commande de l'aimer, comme si l'amour qu'elle exige n'était pas tout ce que nous devons désirer.

C'est afin qu'à jamais je règne dans les cieus
Que votre main, Seigneur, me protège et me garde,
Que votre œil bienfaisant sans cesse me regarde,
Et que votre bonté m'accompagne en tous lieux.

(*Psal.* xxii, 9.)

Vous qui dès ma tendre jeunesse
Prites soin de mes jours, Dieu, mon unique espoir.
Etendez vos faveurs jusque sur ma vieillesse,
Et ne me laissez point déchoir.

Soyez toujours ma force, et tant que je respire,
Montrez-moi le chemin et dirigez mes pas :
Soyez sévère ou doux, c'est vous que je désire ;
Faites, si vous voulez, de ma vie un martyr,
Otez-moi vos douceurs, mais ne me quittez pas.

(*Psal.* lxx, 10.)

L'amour commençant désire Dieu et le cherche ; la pénitence le cherche et le trouve ; l'amour parfait l'embrasse et le possède.

Tant de soupirs que je pousse, tant de

traits ardents que mon amour lance continuellement, n'obtiendront-ils jamais ce que je désire ? Il y a si longtemps que je cours, que je me fatigue, que je m'é lance ! Quand est-ce que je parviendrai au but que je me propose, qui est de m'unir au Dieu que j'adore, de m'unir cœur à cœur, esprit à esprit, à ce Dieu mon époux et ma vie ? Quand viendra l'heureux moment où, mon âme s'envolant dans son cœur et son cœur dans mon âme, nous nous unirons pour vivre ensemble et ne nous séparer jamais ?

L'homme qui pense sérieusement à la Divinité sent au-dedans de soi-même un doux mouvement qui semble lui dire que l'objet auquel il pense est véritablement le Dieu de son cœur.

Je suis à vous, ô mon Dieu ; sauvez-moi, faites-moi miséricorde, parce que toute ma confiance est en vous. Sauvez-moi, Seigneur, parce qu'un torrent de maux a inondé mon âme ; mettez-moi au nombre de vos esclaves. Seigneur, ayez pitié de moi qui suis un pécheur.

On ne court point à la grâce sans la grâce.

O mon cher époux et mon bien-aimé, attirez-moi donc à vous, je vous en conjure ; prenez-moi par la main, soutenez-moi, car je ne puis autrement aller à vous. Mais si vous m'attirez de la sorte, nous courrons bientôt ensemble : vous m'aidez en répandant devant moi l'odeur de vos parfums ; et moi, en répondant à vos avances par mon consentement, je me livrerai à la douceur de ces parfums, d'où je tirerai la force et la vigueur pour courir après vous, jusqu'à ce que vous ayez répandu sur moi le baume sacré de votre vertu divine, dont l'onction salutaire opérera ma justification.

L'âme, après s'être tournée de tout côté sans pouvoir se satisfaire, s'écrie : Je ne suis donc pas faite pour le monde, puisque le monde n'est pas assez grand pour moi. Il y a donc au-dessus de moi quelque bien souverain, un maître duquel je dépends et

qui m'a faite pour lui. L'ouvrier incomparable qui a formé en moi ce désir de savoir et cette inclination à aimer que rien ne contente, est lui-même ce souverain bien, ce maître auquel il faut que je tende, vers lequel il faut que je m'élançe, auquel il faut que je m'attache pour trouver en sa bonté ce que je ne puis trouver ailleurs.

Peut-on comprendre que l'amour puisse produire quelque chose qui ne soit digne d'amour et qui ne tende à l'amour ?

Dans la balance du pur amour, Dieu seul est autant aimable que Dieu avec tout l'univers.

C'est vous seul, ô mon Dieu, que mon âme désire
 La terre n'a rien qui m'attire ;
 Vous chercher m'y tient lieu des plaisirs les plus doux
 Et quand pour le ciel je soupire,
 Je ne soupire que pour vous.

(*Psal.* LXXII, 24.)

O Dieu, abîme de perfections, que vous êtes admirable de les posséder toutes en une seule d'une manière si parfaite que nul autre que vous ne peut le comprendre !

Dieu parle, et le monde à l'instant
Entend sa voix, sort du néant.

(*Psal.* XXXII, 5.)

Ah ! si nous pouvions nous former une idée nette du commerce continuel et de la correspondance que toutes les créatures ont les unes avec les autres, il n'en faudrait pas davantage pour nous jeter dans l'admiration et pour nous enflammer d'amour envers la souveraine sagesse.

Oui, mon Dieu, vous êtes infiniment bon ; vous n'abandonnez que ceux qui vous abandonnent, et jamais vous ne retirerez vos dons si nous ne nous retirions nous-mêmes en vous refusant notre cœur.

Bornons tous nos soins à faire des progrès en l'amour que nous devons à Dieu, car l'amour que Dieu nous porte ne nous manquera jamais.

N'est-il pas bien doux de repasser sans cesse sur la conduite admirable du Saint-Esprit, lorsque, pour éclairer nos âmes, il y répand les premiers rayons de sa lumière.

et qu'il y jette les premières étincelles de son amour pour les échauffer ?

Quel plaisir, ô Jésus mon Sauveur, de considérer l'amour céleste, qui est le soleil des vertus, lorsqu'il se communique à une âme peu à peu et par des progrès imperceptibles au commencement, mais qui, allant toujours en augmentant, deviennent bientôt sensibles ! .

Ah ! que n'ai-je su que je pouvais prétendre à la connaissance et à l'amour du souverain bien, lorsque rien de tout ce que je cherchais ne me contentait, parce que je ne connaissais pas celui auquel je tendais en effet par tous mes désirs ! Je voulais aimer, et je ne savais pas ce qu'il fallait aimer. C'est pourquoi mon cœur, ne trouvant pas le vrai bien qui méritait mon attachement, désirait toujours et soupirait sourdement, sans savoir pourquoi il soupirait. J'avais, ô mon Dieu, des pressentiments qui m'avertissaient que j'étais fait pour vous aimer : mais ces pressentiments ne me donnaient pas une connaissance assez distincte de

votre bonté pour me la faire goûter et pour
m'engager à vous donner mon amour, que
vous exigiez.

D'un cerf qui, poussé vivement
Et pressé jusqu'à perdre haleine,
Cherche partout une fontaine,
On peut raconter le tourment ;
Mais d'un cœur qui pour toi soupire,
Grand Dieu, la langueur, le martyre,
Sont connus de toi seulement.
Jour désiré, moment heureux,
Où l'Époux sacré que j'adore,
En se découvrant à mes yeux,
Doit éteindre en mon cœur la soif qui le dévore,
Quand viendrez-vous combler mes vœux ?

(*Psal. xli, 1-2.*)

Où étiez-vous donc, ô mon doux Jésus ?
où étiez-vous ? Que n'êtes-vous venu plus
tôt à mon secours pour faire cesser mes
peines ?

L'Éternel est mon protecteur,
Je puis compter sur la victoire :
Les ennemis de mon bonheur
Sont les ennemis de sa gloire.

(*Psal. cxvii, 7.*)

Vous faites briller sur nous votre divine lumière, qui ne cesse de se développer, et qui va de clarté en clarté jusqu'à ce que notre âme soit toute couverte de la splendeur de votre présence, et qu'elle ait reçu la beauté du jour de la grâce dans toute sa perfection.

Ah ! que l'aube qui prévient un jour si charmant inspire de joie dès qu'elle commence à poindre ! Ah ! qu'elle est belle ! qu'elle est aimable !

Que vous êtes beau, ô l'objet de tous mes désirs ! que vous êtes beau, et que je vous ai aimé tard !

C'est la charité qui, comme reine de toutes les vertus, de tous les commandements, de tous les conseils, et en somme de toutes les lois et de toutes les actions chrétiennes, leur donne à tous et à toutes le rang, l'ordre, le temps et la valeur.

Or, quand la charité porte les uns à la pauvreté et qu'elle en retire les autres, quand elle pousse les uns au mariage, les

autres à la continence, qu'elle enferme l'un dans le cloître et en exclut l'autre, elle n'a pas besoin d'en rendre raison à personne ; car elle a la plénitude de la puissance en la loi chrétienne, selon qu'il est écrit : « La charité peut toutes choses ; » elle a le comble de la prudence, selon qu'il est dit : « La charité ne fait rien en vain. » Que si quelqu'un veut contester et lui demander pourquoi elle fait ainsi, elle répondra hardiment : « Parce que le Seigneur en a besoin. » Tout est fait pour la charité, et la charité pour Dieu ; tout doit servir à la charité, et elle à personne, non pas même à son bien-aimé, duquel elle n'est pas servante, mais épouse. Pour cela, on doit prendre d'elle l'ordre de l'exercice des conseils ; car aux uns elle ordonnera la chasteté et non la pauvreté, aux autres l'obéissance et non la virginité, aux autres le jeûne et non l'aumône, aux autres l'aumône et non le jeûne, aux autres la solitude et non la charge pastorale, aux autres la conversation et non la solitude. Enfin,

c'est une eau sacrée par laquelle le jardin de l'Eglise est fécondé ; et, bien qu'elle n'ait qu'une couleur sans couleur, les fleurs néanmoins qu'elle fait croître ne laissent pas d'avoir une chacune sa couleur différente. Elle fait des martyrs plus vermeils que la rose, des vierges plus blanches que les lis ; aux uns elle donne le fin violet de la mortification, aux autres le jaune des soucis du mariage, employant diversement les conseils pour la perfection des âmes qui sont si heureuses que de vivre sous sa conduite.

Sur ces paroles : *Qu'il me donne un baiser de sa bouche*. De toutes les faveurs que mon bien-aimé, qui est l'âme de mon âme, m'a préparées, il y en a une qui est l'objet de tous mes désirs, après laquelle je soupire sans cesse : c'est le grand et solennel baiser des noces de l'Agneau, baiser permanent, éternel, en comparaison duquel tous les autres qu'on reçoit en cette vie ne méritent pas le nom de faveur céleste,

parce qu'ils sont plutôt des signes de l'union future que l'union même avec le Bien-Aimé.

Mon âme, ne soyez jamais tranquille dans cette terre d'exil : point de repos pour vous jusqu'à ce que vous soyez arrivée à la source des eaux immortelles, laquelle n'est autre que Dieu même. Il n'y a que la fraîcheur de ces eaux qui puisse vous désaltérer et apaiser tous vos désirs en les remplissant.

De l'astre du jour la clarté
 Lorsqu'il vient commencer sa ronde,
 D'un nouvel époux la beauté,
 Expriment faiblement la douce majesté
 De mon Jésus venant au monde.
 Fille du ciel, amitié fraternelle,
 Des cœurs que vous liez vous faites le bonheur ;
 Jusque dans cette chair mortelle
 Vous leur procurez la douceur
 Des biens de la vie éternelle.

(*Psal.* XVIII, 5.)

Le baume exquis qu'on répandit
 Sur la tête d'Aaron, coulant sur le visage,
 Jusqu'au vêtement descendit :
 De l'union des cœurs c'était la vraie image;

Où règne cet accord charmant,
 Des plaisirs les plus purs règne aussi l'abondance ;
 Le ciel y verse incessamment
 Ses richesses en récompense.

(*Psal.* cxxxii, 9.)

En vous, Seigneur, est la source de la
 vie ; et nous n'aurons de plaisirs purs et
 de parfait bonheur qu'en vous voyant dans
 tout votre éclat, lumière et beauté sans
 tache.

Beauté sans tache et lumière sans ombre,
 Source de vie et de félicité !
 Loin de vous, tout languit, rien n'est beau, tout est
 [sombre ;
 Montrez-vous dans l'éclat de votre majesté.
 Désirer d'un désir extrême,
 Chercher continuellement,
 Et ne pas voir le Dieu qu'on aime,
 N'est-ce pas, ô beauté suprême,
 Vivre et mourir à tout moment ?

(*Psal.* xxxv, 10.)

Que vous êtes beau, mon bien-aimé ! Que
 vous avez de grâce et de charmes ! Vous
 êtes tout aimable, vous êtes l'amour même.
 Tel est mon bien-aimé, tel est celui que

mon cœur adore ; qu'il soit à jamais béni. Filles de Jérusalem, joignez-vous à moi pour le louer de ce qu'il est si aimable. Que je vive ou que je meure, peu m'importe : je suis trop heureuse de savoir que celui que j'aime est riche en toutes sortes de biens, et qu'il n'est infini en tout que pour être infiniment bon.

O le Roi de mon cœur, que vous êtes riche en amour, et que vos richesses sont aimables ! Permettez-moi de le dire : le plaisir d'en jouir est-il en vous plus grand que ne l'est en moi la joie de les voir en vous ? Nous tressaillerons donc d'une allégresse commune au souvenir de votre sein amoureux, de cette source féconde de douceurs incompréhensibles ; nous nous en réjouissons de concert : moi, parce que mon bien-aimé en jouit, et vous, parce que votre bien-aimé en a de la joie ; et nous jouirons tous deux, puisque votre bonté vous fait un plaisir de ma joie qui devient la vôtre, et que mon amour m'associe à votre bonheur, dont il me fait un sujet de joie.

Entre l'un et l'autre mystère (1),
Je ne sais pour lequel pencher :
D'un côté j'aperçois la Mère
Qui de son sein m'invite à m'approcher :
Mais le Fils, expirant dans un cruel martyre,
Me présente son sacré flanc,
Et veut me nourrir de son sang.

(SAINT AUGUSTIN.)

Il faut chercher toujours celui qu'on doit toujours aimer. L'amour cherche ce qu'il a déjà trouvé, non pour l'avoir, mais pour l'avoir toujours.

Il suffit pour mon bonheur de savoir que Dieu est Dieu, que ses perfections sont immenses, que sa bonté est infinie : la mort, la vie, tout m'est indifférent, puisque celui que j'aime vit, et qu'il vit éternellement, comblé de gloire.

La mort ne peut attrister un cœur qui ne vit que pour aimer, et qui sait que son souverain amour est toujours vivant.

(1) Les deux mystères de la Nativité et de la Passion.

Chercher Dieu, des mortels c'est l'unique sagesse.
Qui le cherche le trouve et peut compter sur lui ;
Il ne cesse jamais d'être le ferme appui
De ceux qui le cherchent sans cesse.

(*Psal.* CIV, 4.)

II

Le plus grand et le plus doux des commandements.

Un docteur de la loi, venant trouver Notre-Seigneur, lui demanda quel était le plus grand commandement; à quoi il répondit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit, de toute ta pensée, de toutes tes forces, et enfin de tout ce que tu es. »

Premièrement, je considère cette parole : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, c'est-à-dire d'un amour de dilection; car il faut considérer toutes ces paroles l'une après l'autre, parce qu'elles méritent d'être pesées au poids du sanctuaire,

pour la grande jalousie que Notre-Seigneur a témoigné avoir que nous l'aimions uniquement et souverainement autant que nous le pouvons faire en cette vie.

Dieu donc veut être aimé d'un amour de dilection, c'est-à-dire d'élection. Il ne se contente pas que nous l'aimions d'un amour commun, ainsi que nous aimons les hommes, mais il veut être aimé d'un amour choisi et élu entre tous les autres ; en sorte que tous les autres amours que nous avons pour les créatures ne soient que des images ou des ombres d'amour en comparaison de celui qu'il veut que nous portions à sa divine majesté.

Hé Dieu ! n'est-il pas bien raisonnable que cet amour divin domine et tienne le donjon au-dessus de tous les autres amours, qu'il règne, et que tout lui soit sujet ? Aimer Dieu d'un amour d'élection, c'est le choisir entre mille, comme dit l'Epouse au Cantique des cantiques : « Mon bien-aimé, dit-elle aux filles de Sion, est beau par-dessus toute beauté, toutes sortes de per-

fections sont en lui ; c'est pourquoi je l'ai élu entre mille, c'est-à-dire entre un nombre infini, pour être mon bien-aimé et mon choisi. » *Dilectus meus candidus et rubicundus, electus ex millibus.*

Or, quand ce vient à notre choix d'élire un objet pour principal but de notre amour, certes, nous aurions grand tort de ne le pas chercher et choisir entre tous les objets qui sont aimables, afin d'élire le plus excellent. Mais, dites-moi, de grâce, se pourrait-il jamais rencontrer un objet plus excellent que la Divinité, laissant à part son incomparable beauté, considérant son indicible bonté qui nous a par tant de façons témoigné qu'elle nous aime et désire infiniment que nous l'aimions ? Hé ! qu'est-ce qui pourrait davantage émouvoir notre volonté à aimer que de se voir si parfaitement aimé ? Mais de qui ? de Dieu même. Certes, les effets que nous ressentons tous les jours de son amour nous en donnent des preuves plus que très-suffisantes.

Oh ! que ce commandement d'aimer Dieu est aimable ! et que nous sommes obligés à

sa divine bonté de nous l'avoir donné!

Dieu veut donc que nous l'aimions de tout notre cœur, de tout notre esprit, de toutes nos forces et de toute notre pensée, c'est-à-dire de tout notre pouvoir (1).

Si Notre-Seigneur nous eût commandé de l'aimer ainsi que font les bienheureux là-haut au ciel, nous aurions sans doute quelque raison de dire que nous ne le pouvons pas aimer de la sorte, d'autant que ces esprits bienheureux l'aiment d'un amour ferme, stable et constant, sans interruption quelconque, le bénissant perpétuellement, et ainsi ils sont en un continu exercice de leur amour; ce que nous

(1) *Ama, et totus ama*, dit saint Chrysologue. Aimez et ayez un amour entier pour Dieu, sans le partager avec un autre et sans en rien réserver pour un autre. Donnez-vous tout à celui de qui vous avez tout reçu. Offrez-vous à l'amour de Dieu tout entier en holocauste, et ne vous réservez rien dans le sacrifice que vous lui faites. Ce vilain mot *dividatur*, qu'on divise la victime, ne vient pas de Dieu, mais du diable. Dieu est tout à moi, je veux être tout à Dieu.

autres mortels ne pouvons pas faire ici-bas sur la terre, car il faut que nous dormions, et pendant ce temps-là notre amour cesse son exercice.

Il n'y a jamais eu que Notre-Dame qui ait eu ce privilège de pouvoir aimer Dieu en cette vie sans interruption quelconque; car, même tandis qu'elle dormait, son esprit ne laissait pas d'agir et de s'élaner en Dieu, de manière qu'elle pouvait véritablement dire : *Ego dormio, et cor meum vigilat.* « Je dors, mais mon cœur veille. » Mais quant à nous autres, combien de fois arrive-t-il que nous nous trouvons pleins de distractions inévitables ! Il est vrai que nous pouvons aimer Dieu d'un amour ferme et invariable, mais non pas être en l'exercice continuel de notre amour.

Or, pour aimer Dieu d'un amour de dilection, je veux dire d'élection, il faut avoir la volonté bien résolue et déterminée de ne conserver et réserver aucun autre amour qui ne lui soit soumis, demeurant prêts à bannir de nos esprits, non-seulement tout ce qui lui sera contraire, mais aussi tout

ce qui ne servira pas à la conservation et augmentation de ce divin amour, seul digne du nom sacré de dilection. Le nom d'amour se peut bien appliquer et est propre à toutes les affections basses, terrestres et caduques ; mais pour le nom de dilection, jamais elles ne le méritent.

Mais comment, me direz-vous, pourrions-nous faire pour bien observer ce divin commandement de l'amour de Dieu, tandis que nous serons en cette vie, puisque vous dites que nous le pouvons accomplir selon le désir de la divine bonté? Il est vrai, sans doute, nous le pouvons, et pour vous faire comprendre cette vérité, je me servirai d'une similitude.

Imaginez-vous, de grâce, trois archers qui portent tous trois leur arc bandé et tendu pour tirer dans les rencontres selon la nécessité, et pour cela ils ont tous trois leurs carquois pleins de flèches et de sagettes. Le premier de ces archers tient une flèche d'une main et son arc bandé de l'autre, prêt à pousser sa flèche sur la corde de

son arc chaque fois qu'il voudra tirer. Le deuxième archer, parce qu'il veut tirer souvent, porte non-seulement son arc bandé, mais encore il porte la flèche tendue dessus, afin que, selon les rencontres, il n'ait qu'à décocher. Mais le troisième archer ne se contente pas de cela; il tire sans cesse la corde de son arc à soi, et lance continuellement les sagettes dans le blanc où il vise.

Certes, ce n'est pas sans raison que les peintres, pour représenter l'Amour, peignent un archer qui décoche continuellement des flèches dans le cœur des mortels pour les blesser et navrer de ses très-aimables sagettes. L'amour est extrêmement doux et suave quand il s'applique à un objet digne d'être choisi entre mille, comme est celui de Notre-Seigneur dont nous parlons; car, quant à l'amour bas et caduc qui s'attache à la créature au préjudice de l'amour que nous devons au Créateur, tant s'en faut qu'il soit doux et suave; au contraire, il est grandement désagréable, et remplit le cœur de celui qui le possède de

troubles, d'empressements, d'inquiétudes et d'amertumes.

Or, l'amour que le vulgaire des hommes porte à Dieu, j'entends ceux qui vivent chrétiennement dans le monde, est semblable à ce premier archer que nous nous sommes imaginé; car ils sont résolus de plutôt mourir que de l'offenser mortellement, en contrevenant à ses divins commandements; ils tiennent toujours l'arc de cette résolution bandé, prêts qu'ils sont à décocher la flèche de leur fidélité en toutes les rencontres où il sera besoin de faire paraître que l'amour qu'ils portent à sa divine majesté l'emporte sur tous les autres amours, faisant toujours céder l'amour de la créature à celui du Créateur, ou même à celui qu'ils portent à leur père, mère, femme, enfants ou amis. Heureux de conserver cette fidélité à Dieu; car, ainsi faisant, ils l'aimeront suffisamment pour ne point entrer en sa disgrâce et obtenir la vie éternelle.

Mais il y a des âmes plus nobles et plus généreuses qui, sachant que la suffisance

ne suffit pas en ce qui est de l'amour de Dieu, ne s'en tiennent pas là, et sont semblables à ce second archer qui non-seulement tient son arc bandé et son carquois plein de flèches toutes prêtes pour tirer, mais tire aussi fort souvent, mettant le moins de distance qu'il peut entre chaque trait; il n'attend pas la nécessité, mais il tire à toutes les apparences de nécessité. Ces âmes donc que je dis être semblables à ce second archer sont celles qui se retirent du commun du peuple pour mener une vie plus parfaite, soit qu'elles se séquestrent tout à fait du monde, comme font les religieux, ne se contentant pas de vivre seulement selon l'observance des commandements de Dieu; mais elles embrassent encore la pratique des conseils, afin de tirer des sagettes et des traits dans le cœur de la divine majesté le plus souvent qu'elles pourront, par des élancements fervents et affectionnés de leur esprit; et ainsi elles navrent et blessent le cœur de ce Roi des cœurs, ainsi que lui-même l'assure quand il dit à son Épouse

au Cantique des cantiques : *Vulnerasti cor meum, soror mea sponsa, vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum et in uno crine colli tui.* « Ma bien-aimée, ma belle et ma colombe, tu m'as ravi le cœur, blessé et navré par l'un de tes yeux et par l'un de tes cheveux qui pend dessus ton cou, » c'est-à-dire par l'une des pensées qui sortent de ton cœur. *Averte oculos tuos a me, quia ipsi me evolare fecerunt.* « Détourne tes yeux de dessus moi, lui dit-il ailleurs, car tes regards m'ont fait en aller. » Or, pensez-vous que ces paroles qu'il dit à son Épouse soient pour lui défendre de tirer ses sagettes? Oh! non, sans doute, mais c'est plutôt pour la blesser réciproquement; car vous m'avouerez que c'est bien la blesser amoureusement, mais d'une blessure néanmoins bien douloureuse, que de lui dire qu'elle détourne ses yeux de dessus lui, car vous savez que l'on veut toujours voir ce que l'on aime.

Cette seconde façon d'aimer Dieu est celle que nous pouvons exercer en cette

vie, et à laquelle nous devons tous prétendre ; car, quant à la troisième, représentée par cet archer qui tire sans cesse, elle n'appartient qu'aux saints qui jouissent de la claire vision de la Divinité dans le paradis. Oh ! qu'ils sont heureux de blesser continuellement le cœur de Dieu des très-aimables sagettes de leur amour ! Amour qui sera éternel, et qui ne pourra jamais avoir d'interruption en son exercice sacré ; car, à mesure qu'ils décochent les traits de leurs affections vers Dieu, sa divine majesté remplit leurs carquois de ses divines flèches, de sorte qu'ils seront éternellement inépuisables.

Vous entendez donc bien maintenant comme l'on peut pratiquer en cette vie mortelle le commandement de l'amour divin. Il est vrai, me direz-vous ; mais est-ce assez aimer Dieu que de se contenter de l'aimer, ainsi que font ceux qui observent ses commandements ? Oh ! sans doute, qui se contenterait de cela, sans désirer de l'aimer davantage, je veux dire sans avoir la

prétention d'accroître l'amour qu'il doit porter à sa divine bonté, ne l'aimerait pas suffisamment; car n'avons-nous pas dit que la suffisance, en ce qui est de l'amour de Dieu, n'est pas suffisante? Ce n'est pas en effet ici comme dans les autres désirs que l'on a d'acquérir des honneurs et des richesses, parce qu'en ces choses celui à qui la suffisance ne suffit pas et qui ne dit pas : « C'est assez, je suis content des honneurs et des richesses que je possède, » montre bien son ambition, et que rien ne saurait contenter ni assouvir la soif insatiable qu'il a de ces choses. Mais quant à l'amour de Dieu, il ne faut jamais dire : « C'est assez d'amour, j'en ai suffisamment, j'en suis content; » car celui qui dirait cela n'en aurait pas suffisamment.

La Divinité ne peut être aimée suffisamment que d'elle-même; c'est pourquoi notre soif de l'aimer ne pourra jamais être assouvie. Nous devons donc être toujours haletants et soupirants après l'augmentation de cet amour sacré, demandant à No-

tre-Seigneur qu'il lui plaise de nous donner un amour correspondant, autant qu'il se pourra, à celui qu'il nous porte.

Mais considérons un peu, je vous prie, quel est cet amour que Dieu nous porte, et duquel nous avons été et sommes si chèrement aimés de lui. Et remarquez combien Notre-Seigneur a de grâce à nous exprimer en l'Écriture sainte l'amour incomparable qu'il nous porte, en paroles, en affection et en œuvres. En paroles, certes, cela est très-clair et manifeste ; car jamais il ne s'étendit tant à parler sur aucun sujet que sur celui de son amour envers nous et sur le grand désir qu'il a que nous l'aimions, ainsi que nous pouvons le voir en plusieurs lieux de l'Évangile. En affection, voyez combien il est jaloux de notre amour : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, nous dit-il, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée, de toutes tes forces, de tout ton esprit, et de tout ce que tu es, » c'est-à-dire de tout ton pouvoir. *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo,*

et ex tota anima tua, et ex omnibus viribus tuis, et ex omni mente tua.

Le dessein de me créer, de me conserver, de me racheter, de me conduire, n'a point, ô mon Dieu ! d'autre commencement que vous-même. Lorsque je n'étais pas, je n'étais rien ; et depuis que je suis quelque chose, je ne suis qu'un ver de terre indigne de votre attention. Et cependant de toute éternité vous avez pensé à moi pour me faire du bien, rien n'a échappé à votre amour et à votre sagesse ; de tout temps et avant tous les temps vous avez prévu et déterminé le moment de ma naissance, celui de ma régénération spirituelle par le baptême, tout le détail des bienfaits que vous me prépariez, les temps où vous deviez les placer, toutes les inspirations que vous deviez me donner, et l'instant où chacune était attachée. O bonté qui n'a point de semblable et qui est incompréhensible !

O sacré Cœur de Jésus, source de la souveraine dilection, qui peut vous bénir as-

sez? qui vous rendra jamais amour pour amour?

O bonté de Dieu infiniment délicieuse, ô volonté infiniment aimable, vous nous avez créés et destinés à la vie éternelle. Je vous regarde comme le sein d'une mère pleine de tendresse, et je vois dans votre amour incomparable comme des mamelles sacrées d'où le lait de votre miséricorde coule toujours en abondance sur les pécheurs et sur les justes. Hé! pourquoi donc, à l'exemple des petits enfants qui se collent au sein de leur mère, ne nous attachons-nous pas à votre volonté pour en tirer la douceur infinie de vos bénédictions éternelles?

Ne nous montre-t-il pas aussi merveilleusement bien la grandeur de son amour par ses œuvres, spécialement au très-saint-sacrement de l'Eucharistie, en se donnant à nous? Considérez l'excès de son amour en ce divin sacrement; certes, il semble qu'il n'aura jamais assez invité les hommes à le recevoir. Voyez comme il inculque

d'une façon admirable le bien qu'il a préparé pour ceux qui le recevront dignement : « Je suis, dit-il, le pain vivant qui est descendu du ciel; quiconque me mange ne mourra point éternellement. » *Ego sum panis vivus qui de cœlo descendi; si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum.* « Qui voudra boire mon sang et manger ma chair aura la vie éternelle. » *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam.* Et pour nous montrer la grandeur de l'amour avec lequel il se donnait à nous en ce très-saint sacrement. « J'ai désiré, dit-il à ses apôtres, d'un grand désir de faire cette pâque avec vous. » *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum.* Puis, parlant de sa mort : « Nul n'aime, dit-il, d'un plus grand amour que celui qui donne son âme, c'est-à-dire sa propre vie, pour la chose qu'il aime: » *Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis.* Et en cent et cent autres façons il nous a exprimé l'ardeur incomparable de

son amour envers nous durant tout le cours de sa très-sainte vie, et principalement en sa mort et passion.

Ne vous semble-t-il donc pas, mes chères âmes, que nous avons une très-grande obligation à correspondre autant qu'il nous sera possible à cet amour sacré et incomparable duquel nous avons été et sommes si chèrement aimés de Notre-Seigneur ? Sans doute nous le devons ; au moins devons-nous avoir affection de le faire le plus parfaitement que nous pourrons, afin d'accomplir ce qu'il nous ordonne, de l'aimer de tout notre cœur.

Mais aimer Dieu de tout notre cœur, qu'est-ce, sinon l'aimer de tout notre amour, et d'un amour ardent ? Et pour cela il faut fort peu aimer toutes les autres choses et n'y point attacher nos affections, afin de les réserver toutes pour Dieu.

L'aimer de toute notre âme, c'est occuper toutes nos puissances intérieures à l'exercice de son divin amour ; l'aimer de

tout notre esprit, c'est l'aimer d'un amour pur et simple.

Aimer Dieu de toute notre pensée, c'est tenir notre entendement occupé à penser à lui le plus souvent qu'il nous sera possible.

L'aimer de toutes nos forces, c'est l'aimer d'un amour ardent, ferme, constant et généreux, qui ne se laisse jamais abattre dans les peines et contradictions, mais qui se montre toujours persévérant.

L'aimer de tout ce que nous sommes, c'est lui donner et abandonner entièrement notre être, pour être totalement soumis à l'obéissance de son divin amour.

L'aimer d'un amour de dilection, c'est le préférer à toutes choses, afin de pouvoir dire avec l'Épouse : « Mon bien-aimé est à moi, et moi à lui. » *Dilectus meus mihi, et ego illi* (1).

(1) Tous les actes des saints, toutes les souffrances des martyrs, toutes les vertus des chrétiens, comme toutes les joies des élus, se résument en effet en ces seuls mots : *Mon Dieu, je vous aime!* Ce qu'il faut seulement après, c'est de ne pas les démentir par

III

Les marques de l'amour de Dieu.

—

Vous serez peut-être bien aise de pouvoir connaître si vous aimez Dieu. Les marques infaillibles pour connaître si nous avons cet amour sont au nombre de trois principales.

nos actions. Toute la perfection est là. Mais est-ce aimer que de retomber sans cesse dans la vanité et le mensonge? Est-ce aimer surtout que de se tant aimer, tant se rechercher soi-même? Quand l'amour de Dieu est aussi vrai, aussi intime, aussi profond que nous croyons le ressentir, on ne sait pas de combien de chutes il nous garde et quels sont les progrès qu'il nous fait faire. Nous

La première marque est de regarder si vous vous plaisez fort en la présence de Dieu ; car vous savez que l'amour recherche toujours la présence de la personne aimée. « L'amour, dit le grand saint Denys, apôtre de la France, tend toujours à l'union. » C'est ainsi que l'amour unit les cœurs de ceux qui s'aiment, mais d'une union si forte, qu'elle est presque indissoluble, quand l'amour est pur, comme est celui de Dieu.

L'amour est un lien, et un lien de perfection, *vinculum perfectionis*, c'est-à-dire que le lien est si fort qu'il ne se peut rompre ni délier. Donc, si vous aimez bien Dieu, vous aurez un grand soin de recher-

prenons trop souvent le passager désir d'être fidèle pour la fidélité même, nos velléités pour la volonté. Ces soudaines élévations vers Dieu, ces ineffables douceurs ne sont encore que la touche de la grâce qui attend notre correspondance volontaire et consciencieuse pour éclairer et échauffer toujours davantage notre cœur.

M^{me} SWETCHINE.

cher sa présence, afin de vous unir toujours plus parfaitement avec sa divine bonté, non point pour la consolation qu'il y a de jouir de sa sainte présence, mais simplement pour satisfaire à son amour qui le désire ainsi : vous chercherez le Dieu des consolations, et non pas les consolations de Dieu.

Or, vous savez que les amis cherchent toujours de parler en secret, bien que ce qu'ils ont à dire ne soit pas des secrets, ou chose qui mérite d'être tenue pour telle. De même en est-il de cet amour sacré, car la fidèle épouse recherche tous les moyens possibles de rencontrer son bien-aimé tout seul pour lui lancer dans le cœur quelques traits de sa passion amoureuse, et lui rendre quelque petit témoignage de son amour, quand ce ne serait que de lui pouvoir dire : Vous êtes tout mien, et je suis toute vôtre ; mais elle lui dit ces paroles en secret, dans le fond de son cœur, afin qu'il n'y ait que son bien-aimé qui les entende.

La deuxième marque pour connaître si vous aimez bien Dieu, est de regarder si

vous n'aimez pas beaucoup d'autres choses avec lui. Ainsi que j'ai dit, cela s'entend d'un amour fort et puissant; car vous savez que quand on aime beaucoup de choses, spécialement si on les aime d'un amour fort et puissant, l'amour que nous avons pour Dieu en est bien moins parfait, parce que notre capacité d'aimer est fort petite, tandis que nous sommes en cette vallée de misères; et partant nous ne devons pas laisser dissiper notre amour sur plusieurs objets, mais le tenir ramassé tant qu'il nous sera possible, pour l'employer à aimer un objet tout aimable, comme est la souveraine bonté de Dieu. Il faut véritablement aimer quelque chose avec Dieu, mais d'un amour qui n'aille point de pair avec le sien, mais qui lui soit sujet, en sorte que nous soyons toujours prêts et disposés à l'abandonner quand il sera contraire à celui de Dieu.

La troisième et principale marque que je vous donne pour connaître si vous aimez bien Dieu, est de regarder si vous aimez bien le prochain; car nul ne peut dire en vérité qu'il aime Dieu, s'il n'aime le pro-

chain, ainsi que l'assure le grand apôtre saint Jean : *Qui non diligit fratrem suum, quem videt, Deum, quem non videt, quomodo potest diligere?*

Mais comment et de quel amour devons-nous aimer le prochain ? De quel amour, mes chères âmes ? de l'amour même dont Dieu nous aime ; car il faut aller puiser cet amour dans le sein de sa divine majesté, afin qu'il soit tel qu'il doit être, c'est-à-dire qu'autant qu'il nous sera possible, nous devons aimer le prochain d'un amour pur, solide, ferme, constant et invariable, qui ne s'attache point aux qualités ou conditions des personnes, mais à l'image de Dieu que nous portons tous. Certes, si nous aimons ainsi notre prochain, notre amour ne sera point sujet au changement ni aux aversions, comme est celui que nous avons les uns pour les autres, qui pour l'ordinaire se dissipe et s'engloutit sur une mine froide, ou pour quelque parole et action qui ne sera pas assez correspondante à notre humeur, ou pour la rencontre de

quelque petite chose qui ne sera pas comme nous désirons.

Notre Seigneur nous aime sans discontinuation (je ne vous parle pas de ceux qui sont en état de péché mortel); il nous supporte en nos défauts et en nos perfections, sans aimer néanmoins ni favoriser nos imperfections; il faut donc que nous en fassions de même à l'endroit de notre prochain, l'aimant sans discontinuation et sans nous lasser jamais de le supporter en ses défauts, prenant bien garde toutefois de ne favoriser ni aimer ses imperfections, mais, au contraire, tâchant d'en rechercher l'extermination autant qu'il nous sera possible, ainsi que fait la divine bonté envers les hommes. Dieu nous aime pour le ciel, et partant il aime plus nos âmes que nos corps; ainsi devons-nous faire, aimant spécialement notre prochain pour le ciel, lui procurant de tout notre pouvoir, par nos prières, les grâces et bénédictions célestes, par le moyen desquelles il puisse toujours croître en l'amour sacré, et enfin obtenir l'amour éternel après cette vie, l'encoura-

geant à l'exercice des vraies vertus, tant par paroles que par exemple; et ainsi faisant, nous nous réjouirons beaucoup plus des dons et des grâces que Dieu fera à leurs âmes, de leurs vertus, et des bénédictions célestes qu'il leur communiquera, que non pas des honneurs, richesses et autres biens caducs et périssables qui leur pourraient arriver (1).

(1) L'amour de Dieu ne brille nulle part d'un plus grand éclat que dans l'amour du prochain. Jésus-Christ, en montant au ciel, s'est substitué le prochain sur la terre, et il veut que ce que nous lui devons à lui-même nous le payions à celui qu'il s'est substitué. Voici comment saint Augustin le fait parler: « Ce que tu me dois, paye-le au prochain; ce que tu feras pour lui, tu me le fais à moi-même. » *Quod mihi debes huic solve; et quod huic feceris, mihi feceris.* Considérez maintenant la grandeur de votre dette envers Jésus-Christ. Vous ne lui êtes pas seulement redevable d'une vie, mais de cent, mais de mille, si vous les aviez. Vous êtes donc redevable de toutes ces vies à votre prochain, sur la tête duquel Jésus Christ a transporté tous ses droits. C'est au prochain qu'il faut

Or, c'est à l'acquisition de ce véritable amour de Dieu et du prochain que vous devez travailler continuellement ; car, en somme, c'est par l'exercice du saint amour que nous pouvons faire la dédicace de nos cœurs à la divine majesté, et ne doutons point que si nous l'aimons, ainsi que nous avons dit, il n'habite plus volontiers dans nos âmes, qui sont ses temples vivants, qu'il ne fait dans nos églises, puisqu'il dit que ses plus grandes délices sont d'être avec les enfants des hommes. *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.*

Aimons donc Dieu de tout notre cœur,

payer ce que nous devons à Jésus-Christ.

Quand donc vient au-devant de vous quelque nécessité du prochain, pensez que Jésus-Christ vous dit dans le cœur : « Paye-lui ce que tu me dois. » *Huic solve quod mihi debes.* Et que devez-vous à Jésus-Christ ? Tout ce que vous êtes et ce que vous avez ; vous devez donc tout employer au bien du prochain.

(P.-V. CARAFA.)

et comme il se plaît d'être avec nous, plai-
sons-nous aussi avec lui ; tenons-nous tou-
jours en sa sainte présence, ne le perdons
point de vue, entretenons-nous familière-
ment avec lui, donnons-lui toutes nos af-
fections, n'aimons rien qu'en lui ou pour
lui, et soyons assurés que si nous persévé-
rons à l'aimer fidèlement et constamment
pendant cette vie, après icelle il nous
fera la grâce de l'aimer éternellement dans
le ciel.

N'est-ce pas, ô mon cœur, pour aimer le
bien infini que tu es créé ? Hé ! que ne dé-
sires-tu cet amour, si tu crois qu'il n'en est
point de si digne de tous tes désirs ? Et toi,
mon âme, que peux-tu désirer avec plaisir
si le désir d'aimer Dieu n'est pour toi le
plus aimable de tous les désirs ? Oh ! qui
me donnera l'amour des saints désirs ? Oh !
qui m'embrasera des désirs du saint amour ?
O désir, ô amour, oh ! qu'extrême est le
désir que j'ai de vous posséder !

Oh ! aimer, oh ! aller à Dieu, oh ! mourir
à soi-même, oh ! parvenir jusqu'à Dieu !

O le bien-aimé de mon cœur, que je
meure d'amour pour vous, qui êtes mort
d'amour pour moi !

Lorsqu'on prétend à quelque chose qu'on
ne désire pas pour Dieu, on ne désire pas
assez Dieu.

C'est le Dieu du Ciel que je veux,
Non les douceurs que le ciel me présente ;
C'est à Dieu seul que tendent tous mes vœux,
Et rien que lui ne me contente.

(*Psal. LXII, 2.*)

Habitants de Sion, qui goûtez ses douceurs,
Chantez du Dieu d'amour l'agréable cantique ;
Pour nous, loin de Sion, nous n'avons que des pleurs
A donner pour toute musique.

(*Psal. CXXXVI, 4.*)

Mon Dieu, vous m'êtes toutes choses. O
Jésus, vous êtes ma vie : qui me fera la
grâce de mourir à moi-même pour ne
vivre plus qu'en vous ?

Si l'amour divin est en l'âme, il fait pa-
raître la grandeur du crédit et l'autorité
qu'il a sur la volonté, montrant par l'ef-
fet que non-seulement il n'a point de maî-

tre, mais que même il n'a point de compagnon, réprimant et renversant tout ce qui le contrarie, et se faisant obéir à ses intentions.

Mais souvent il arrive que le cœur humain multiplie beaucoup plus les actes de son affection envers la créature que ceux de sa dilection envers son Créateur. Et la sacrée dilection ne laisse pas pour cela d'exceller au-dessus de tous les autres amours, ainsi que les événements le font voir, quand la créature s'oppose au Créateur ; car alors nous prenons le parti de la dilection sacrée et lui soumettons toutes nos autres affections.

Vous avez vu cette mère qui n'a plus d'yeux que pour voir son enfant, plus de bouche que pour le baiser, plus de poitrine que pour l'allaiter, plus de soin que pour l'élever ; il semble qu'elle n'ait aucun autre amour que celui-là, et que le mari ne soit plus rien au prix de cet enfant. Mais, s'il fallait perdre l'un ou l'autre, on verrait bien au choix que si l'amour de

l'enfant est le plus tendre, le plus pressant, le plus passionné, l'autre néanmoins est resté le plus excellent, le plus fort et le meilleur. Ainsi, quand un cœur aime Dieu, en considération de son infinie bonté, pour peu qu'il ait de cette excellente dilection, il préférera la volonté de Dieu à toutes choses, et en toutes les occasions qui se présenteront, il quittera tout pour se conserver en la grâce de la souveraine bonté, sans que chose quelconque l'en puisse séparer; de sorte qu'encore que ce divin amour ne presse ni n'attendrisse toujours pas tant le cœur que les autres amours, toutefois dans les occurrences, il fait des actions si élevées et si excellentes, qu'une seule vaut mieux que dix millions d'autres.

IV

**De la conformité de notre volonté
à celle de Dieu dans ses comman-
dements.**

Le désir que Dieu a de nous faire observer ses commandements est extrême, ainsi que toute l'Écriture le témoigne. Et comment le pouvait-il mieux exprimer que par les grandes récompenses qu'il propose aux observateurs de sa loi et les étranges supplices dont il menace ses vio- lateurs? C'est pourquoi David s'écrie : « O Seigneur, vous avez ordonné que vos commandements soient observés très-exac- tement. »

Le cœur amoureux aime donc les com- mandements, et plus ils sont des choses

difficiles, plus il les trouve doux et agréables, parce qu'il complait plus parfaitement au bien-aimé et lui rend plus d'honneur. Il *lance* et chante *des hymnes* d'allégresse *quand* Dieu lui *enseigne ses commandements et justifications*, et comme le pèlerin qui va gaiement, chantant en son voyage, ajoute la peine du chant à celle de marcher, et néanmoins, en effet, par surcroît de peine, il se désennuie et allège le travail du chemin, ainsi l'amant sacré trouve tant de suavité aux commandements, que rien ne lui donne tant d'ha-leine et de soulagement en cette vie mortelle que la gracieuse charge des préceptes de son Dieu. D'où le saint psalmiste s'écrie : « O Seigneur, vos justifications ou commandements me sont de doux refrains en ce lieu de mon pèlerinage. » On dit que les mulets et chevaux chargés de figes succombent incontinent au faix et perdent toutes leurs forces. Plus douce que les figes est la loi du Seigneur; mais l'homme brutal qui s'est rendu « comme

le cheval et mulet, dans lesquels il n'y a point d'entendement, » perd courage, et ne peut trouver des forces pour porter cet aimable faix. Au contraire, comme une branche d'agnus-castus empêche la lassitude du voyageur qui la porte, ainsi la croix, la mortification, le joug, la loi du Sauveur, qui est le vrai Agneau chaste, est une charge qui délasse, qui soulage et récréé les cœurs qui aiment sa divine majesté.

Ceux qui aiment Dieu respirent à leur aise sous le joug de la loi ; elle est véritablement pour eux un fardeau qui les soulage.

Il n'y a point de peine dans ce qu'on aime ; ou s'il y en a, c'est une peine qu'on aime. La souffrance, assaisonnée d'amour, est comme l'aigre mêlé avec le doux, qui fait plus de plaisir au goût que la douceur toute pure.

J'ai fait de votre loi l'objet de ma tendresse ;
Elle seule, Seigneur, a pour moi des appas.
J'y pense tout le jour et j'en parle sans cesse ;
Mais à mon zèle ardent le jour ne suffit pas.

(*Psal.* cxviii, 97.)

L'or avec son éclat, son brillant et ses charmes,
Tout ce qui des mortels allume les désirs,
Je le vois sans envie et le perds sans alarmes ;
Dans la loi du Très-Haut je mets tous mes plaisirs.

(*Psal.* cxviii, 127.)

Au prix de votre loi, Seigneur, rien ne me touche ;
Elle seule me plaît et fait tout mon bonheur.
Le miel le plus exquis est moins doux à ma bouche
Que vos commandements ne le sont à mon cœur.

(*Psal.* cxviii, 103.)

Le divin amour nous rend donc ainsi conformes à la volonté de Dieu et nous fait soigneusement observer ses commandements, en raison du désir absolu de sa majesté, à laquelle nous voulons plaire. Et c'est ainsi que la complaisance prévient par sa douce et aimable violence la nécessité d'obéir que la loi nous impose, convertissant cette nécessité en vertu de

dilection et toute la difficulté en délectation.

Ne permettez pas, ô Dieu éternel, que je secoue jamais le joug de la soumission que je vous dois, et faites, au contraire, que votre volonté s'accomplisse toujours et non la mienne, puisque je suis en ce monde par un effet de votre bonté, et que j'y suis pour exécuter vos ordres et non pour suivre mes inclinations.

Que votre volonté, ô mon Dieu, soit faite sur la terre comme au ciel. Sur la terre où il n'y a point de plaisir qui ne soit détrempé dans l'amertume, point de rose qui n'ait ses épines, point de jour qui ne soit suivi de quelque nuit, point de printemps que les rigueurs de l'hiver ne précèdent ; oui, Seigneur, sur la terre où les consolations sont rares, les travaux et les peines sans nombre, que, malgré toute difficulté, votre volonté s'accomplisse par l'observation de vos commandements, par la pratique de vos conseils, et par la fidélité à suivre vos inspirations ; qu'elle s'ac

complisse à nos dépens par la patience dans les afflictions et les peines que vous nous réservez, afin qu'il soit vrai que vous faites par nous, pour nous, en nous et de nous tout ce qu'il vous plaît. (1)

(1) Notre-Seigneur enseigna à sainte Gertrude la manière d'aimer Dieu : « Préfère, lui dit-il, ma volonté à ta volonté, et alors ton cœur sera dans mon cœur, et il sera enflammé par ma charité. *Præpone voluntatem meam voluntati tuæ, et tunc cor tuum erit in corde meo, et inflammabitur charitate mea.* » Voilà la manière d'aimer Dieu; préférer sa volonté à la nôtre, toujours et en tout. Par là notre cœur est uni au cœur de Dieu, et il est enflammé par son doux et saint amour. Doctrine céleste et divine, doctrine qui unit les cœurs, qui transforme les affections, qui remplit notre âme d'une joie et d'une allégresse continuelles.

(P.-V. CARAFA.)

V

. De l'amour de complaisance.

L'amour n'est autre que le mouvement et l'écoulement du cœur qui se fait envers le bien, par le moyen de la complaisance que l'on a en lui; de sorte que la complaisance est le grand motif de l'amour, comme l'amour est le grand mouvement de la complaisance.

Or, ce mouvement de complaisance se pratique ainsi envers Dieu. Nous savons par la foi que la Divinité est un abîme incompréhensible de toute perfection, souverainement infini en excellence et infiniment souverain en bonté. Et cette vérité que la foi nous enseigne, nous la con-

sidérons attentivement par la méditation, regardant cette immensité de biens qui sont en Dieu, ou tous ensemble, par manière d'assemblage de toutes perfections, ou distinctement, considérant ses excellences l'une après l'autre, comme, par exemple, sa toute-puissance, sa toute-sagesse, sa toute-bonté, son éternité, son infinité. Or, quand nous avons rendu notre entendement fort attentif à la grandeur des biens qui sont en ce divin objet, il est impossible que notre volonté ne soit touchée de complaisance en ce bien, et dès lors nous usons de notre liberté et de l'autorité que nous avons sur nous-mêmes, provoquant notre propre cœur à répliquer et renforcer sa première complaisance par des actes d'approbation et réjouissance. Oh ! dit alors l'âme dévote, que vous êtes beau, mon bien-aimé, que vous êtes beau ! « Vous êtes tout désirable, ou plutôt vous êtes le désir même. Tel est mon bien-aimé, et il est l'ami de mon cœur, ô filles de Jérusalem. » Oh ! que béni soit à jamais mon Dieu

de ce qu'il est si bon ! Hé ! que je meure ou que je vive, je suis trop heureuse de savoir que mon Dieu est si riche en tous biens, que sa bonté est si infinie et son infinité si bonne.

Ainsi, approuvant le bien que nous voyons en Dieu, nous nous en réjouissons et faisons l'acte d'amour que l'on appelle complaisance, car nous nous plaisons du plaisir divin infiniment plus que du nôtre propre ; et c'est cet amour qui donnait tant de contentement aux saints, quand ils pouvaient raconter les perfections de leur bien-aimé, et qui leur faisait prononcer avec tant de suavité que Dieu était Dieu.

Par cette complaisance, nous buvons et mangeons spirituellement les perfections de la Divinité, car nous nous les rendons propres et les tirons en notre cœur.

L'amour que nous portons à Dieu prend donc son origine de la première complaisance que notre cœur sent, soudain qu'il aperçoit la bonté divine, lorsqu'il com-

mence à tendre vers elle. Or, quand nous accroissons et renforçons cette première complaisance par le moyen de l'exercice de l'amour, alors nous attirons au-dedans de notre cœur les perfections divines et jouissons de la divine bonté par la réjouissance que nous y prenons, pratiquant cette première partie du contentement amoureux que l'Épouse sacrée exprime en disant : « Mon bien-aimé est à moi. » Mais, parce que cette complaisance amoureuse, en même temps qu'elle est en nous qui l'avons, ne laisse pas d'être en Dieu, en qui nous la prenons, elle nous donne réciproquement à sa divine bonté ; de sorte que, par ce saint amour de complaisance, nous jouissons des biens qui sont en Dieu comme s'ils étaient nôtres ; mais parce que les perfections divines sont plus fortes que notre esprit, entrant en lui, elles le possèdent réciproquement, ce qui fait que nous ne disons pas seulement que Dieu est nôtre par cette complaisance, mais aussi que nous sommes à lui.

L'âme qui est en exercice de l'amour de complaisance crie perpétuellement en son sacré silence : Il me suffit que Dieu soit Dieu, que sa bonté soit infinie, que sa perfection soit immense ; que je meure ou que je vive, il importe peu pour moi, puisque mon cher bien-aimé vit éternellement d'une vie toute triomphante. La mort même ne peut attrister le cœur qui sait que son souverain amour est vivant.

Ce même amour produit la compassion, condoléance, commisération ou miséricorde, qui n'est autre chose qu'une affection qui nous fait participer à la douleur de celui que nous aimons, tirant les maux qu'il souffre dans notre cœur, comme la complaisance tire dedans le cœur de l'amant le plaisir et le contentement de la chose aimée, l'amour rendant par ce moyen les biens et les maux des amis communs. Ainsi une âme dévote, voyant Notre-Seigneur en croix, abîmé d'ennuis et de tristesse, ne peut demeurer sans une douleur saintement amoureuse, et considérant

d'ailleurs que toutes les afflictions de son bien-aimé ne procèdent d'aucune imperfection, mais de la grandeur de sa chère dilection, elle ne peut ne pas se fondre toute d'un amour saintement douloureux.

Mais parce que les douleurs de celui qu'elle aime proviennent de son amour, à mesure qu'elles l'affligent par compassion, elles la délectent par complaisance. Car comment pourrait une fidèle épouse n'avoir pas un extrême contentement de se voir tant aimée de son céleste Époux?

Hélas! s'écrie-t-elle, il souffre des douleurs insupportables, ce divin Époux bien-aimé: c'est cela qui m'attriste et me remplit d'angoisses; mais il prend plaisir à souffrir, il aime ses tourments et meurt d'aise de mourir de douleur pour moi. C'est pourquoi, comme je suis dolente de ses douleurs, je suis aussi toute ravie d'aise de son amour; non-seulement je m'attriste avec lui, mais je me glorifie en lui. Alors se pratique la douleur de l'amour et l'amour de la douleur.

VI

De l'amour de Bienveillance

Notre amour envers Dieu commence donc par la complaisance que nous avons en la souveraine bonté et infinie perfection que nous savons être en la Divinité; nous venons ensuite à l'exercice de la bienveillance, qui n'est autre chose qu'une approbation et persévérance de la complaisance que nous avons en Dieu.

Or, cet amour de bienveillance envers Dieu se pratique ainsi. Nous ne pouvons désirer d'un vrai désir aucun bien à Dieu, parce que sa bonté est infiniment plus parfaite que nous ne saurions ni désirer ni penser; le désir n'est que d'un bien futur,

et nul bien n'est futur en Dieu, puisque tout bien lui est tellement présent, que la présence du bien en sa divine majesté n'est autre chose que la divinité même. Ne pouvant donc faire aucun désir absolu pour Dieu, nous en faisons des imaginaires et conditionnels en cette sorte. « Je vous ai dit : Seigneur, vous êtes mon Dieu, qui, tout plein de votre infinie bonté, ne pouvez avoir indigence ni de mes biens, » ni de chose quelconque ; mais si, par impossible, je pouvais penser que vous eussiez besoin de quelque bien, je ne cesserais jamais de vous le souhaiter, au prix de ma vie, de mon être et de tout ce qui est au monde. Que si, étant ce que vous êtes et ne pouvez jamais cesser d'être, il était possible que vous reçussiez quelque accroissement de bien, ô bon Dieu, quel désir aurais-je que vous l'eussiez ! Alors, ô Seigneur éternel, je voudrais vous convertir mon cœur en souhaits et ma vie en soupirs pour vous désirer ce bien-là. Ah ! mais pourtant, ô le bien-aimé de mon

âme, je ne désire pas de pouvoir désirer aucun bien à votre majesté ; au contraire, je me complais de tout mon cœur en ce suprême degré de bonté que vous avez, auquel, ni par désir, ni même par pensée, on ne peut rien ajouter.

Mais si ce désir était possible, ô divinité infinie, ô infinité divine, mon âme voudrait être ce désir, et n'être rien autre que cela, tant elle désirerait de désirer pour vous ce qu'elle se complait infiniment de ne pouvoir pas désirer, puisque l'impuissance de faire ce désir provient de l'infinie infinité de votre perfection qui surpasse tout souhait et toute pensée. Hé ! que j'aime chèrement l'impossibilité de vous pouvoir désirer aucun bien, ô mon Dieu, puisqu'elle provient de l'incompréhensible immensité de votre abondance, laquelle est si souverainement infinie, que, s'il se trouvait un désir infini, il serait infiniment assouvi par l'infinité de votre bonté, qui le convertirait en une infinie complaisance.

Ce désir donc, par imagination de cho-

ses impossibles, peut être quelquefois utilement pratiqué parmi les grands sentiments et ferveurs extraordinaires. Aussi dit-on que le grand saint Augustin en faisait souvent de pareille sorte, élançant par excès d'amour ces paroles : « Hé ! Seigneur, je suis Augustin et vous êtes Dieu ; mais si toutefois ce qui n'est ni ne peut être était, que je fusse Dieu et que vous fussiez Augustin, je voudrais, en changeant de qualité avec vous, devenir Augustin, afin que vous fussiez Dieu. »

Je vous l'ai dit souvent, Seigneur, vous êtes mon Dieu, et vous êtes si riche par vous-même, que vous n'avez aucun besoin de mes biens, ni de quoi que ce soit au monde. Mais, supposé qu'il y eût quelque bien que vous n'eussiez pas, je vous le souhaiterais, et je voudrais pouvoir vous le procurer au prix de ma vie.

Je n'ai garde pourtant, ô le Bien-Aimé de mon âme, je n'ai garde de désirer qu'on puisse vous souhaiter quelque chose. Mais

s'il y avait quelque avantage que vous pussiez acquérir; si le désir de vous voir plus parfait, de chimérique qu'il est, pouvait devenir réel, je voudrais en être tellement pénétré, qu'il passât en ma substance, et que mon âme ne fût plus que ce désir.

D'un saint transport agité,
 Mon cœur en désirs s'exhale,
 Et pour le Dieu de bonté
 Veut que ma voix se signale.
 A tout moment, en tous lieux,
 Je chante avec complaisance
 A l'honneur du Dieu des dieux,
 Qui verse avec abondance
 Ses faveurs du haut des cieux.

(*Psal.* cxxxiv, 21.)

Mon esprit, mon cœur, ma mémoire,
 Mes désirs, unissez-vous tous
 Pour rendre au Seigneur de la gloire
 Le tribut qu'il attend de vous.

(*Psal.* cii, 1.)

Dieu d'amour, qui sur moi prodiguez vos bienfaits,
 A vous louer je consacre ma bouche ;
 Je veux chanter et bénir à jamais
 Votre cœur paternel que ma misère touche.
 Ames humbles, écoutez-moi :
 Celui qu'à louer je m'empresse

Est votre Epoux et votre Roi ;
 Qu'au récit de ses dons votre cœur s'intéresse.
 (*Psal. xxxiii, 1.*)

Du Maître que je sers, fidèles serviteurs,
 Qu'on même intérêt nous unisse ;
 Célébrons à l'envi sa gloire et ses grandeurs ;
 Que du bruit de son nom la terre retentisse.
 Bénissons-le tous à la fois ;
 A force d'élever nos voix,
 Faisons entendre nos louanges
 Jusques à la troupe des anges.

(*Psal. xxxiii, 3.*)

C'est de Sion que l'hommage
 Vous honore dignement ;
 On y voit votre visage,
 On en jouit pleinement,
 Et, malgré la jouissance,
 On le désire ardemment.
 On se voit dans l'impuissance
 De vous louer à souhait ;
 Et cette impuissance plait,
 Malgré le désir extrême
 Qui n'est jamais satisfait.
 On vous contemple, on vous aime,
 On vous admire, on se tait ;
 C'est la louange suprême.

(*Psal. lxiv, 2.*)

C'est encore une sorte de bienveillance
 envers Dieu, quand, considérant que nous
 ne pouvons l'agrandir en lui-même, nous

désirons de l'agrandir en nous, c'est-à-dire de rendre de plus en plus et toujours plus grande la complaisance que nous avons en sa bonté.

Que si l'âme qui est en cette sainte affection rencontre des créatures, quelque excellentes qu'elles soient, même quand ce seraient les anges, elle ne s'y arrête point, sinon autant qu'il faut pour être aidée et secourue en son désir. « Dites-moi donc, leur dit-elle, n'avez-vous point vu celui qui est l'ami de mon âme? » La glorieuse amante Madeleine rencontra les anges au sépulcre, qui lui parlèrent sans doute angéliquement, c'est-à-dire bien suavement, voulant apaiser l'ennui où elle était; mais au contraire, tout éplorée, elle ne sut prendre aucune complaisance, ni en leur douce parole, ni en la splendeur de leurs habits, ni en la grâce toute céleste de leur maintien, ni en la beauté tout aimable de leurs visages; mais toute couverte de larmes : « Ils m'ont enlevé mon Seigneur, disait-elle, et je ne sais où ils l'ont mis. » Et, se

retournant, elle voit son doux Sauveur, mais en forme de jardinier, ce dont son cœur ne se peut contenter ; car, toute pleine de l'amour de la mort de son Maître, elle ne veut point de fleurs, ni par conséquent de jardinier : elle a dans son cœur la croix, les clous, les épines ; elle cherche son crucifié. « Hé ! mon cher maître jardinier, dit-elle, si par hasard vous aviez trouvé mon bien-aimé Sauveur trépassé, comme un lis froissé et fané entre vos fleurs, dites-le-moi vite, et moi je l'emporterai. » Mais il ne l'appelle point plutôt par son nom, que toute fondue en plaisir : « Hé ! Dieu, dit-elle, mon Maître ! » Rien, certes, ne la peut assouvir ; elle ne saurait se plaire avec les anges, non pas même avec son Sauveur, s'il ne paraît en la forme en laquelle il avait ravi son cœur.

Vous le voyez, le désir d'agrandir la sainte complaisance retranche tout autre plaisir, pour plus fortement pratiquer celui auquel la divine bienveillance l'excite.

VII

Des effets de l'amour de bienveillance.

—

L'âme qui a pris une grande complaisance en l'infinie perfection de Dieu, voyant qu'elle ne peut lui souhaiter aucun agrandissement de bonté, parce qu'il en a infiniment plus qu'elle ne peut désirer ni même penser, souhaite au moins que son nom soit béni, exalté, loué, honoré et adoré de plus en plus; et commençant par son propre cœur, elle ne cesse point de le provoquer à ce saint exercice; et, comme une avette sacrée, elle va voletant çà et là sur les fleurs des œuvres et excellences divines, en recueillant une douce variété

de complaisances, desquelles elle fait naître et compose le miel céleste des bénédictions, louanges et confessions honorables, par lesquelles, autant qu'elle peut, elle magnifie et glorifie le nom de son bien-aimé, à l'imitation du grand Psalmiste, qui, ayant environné et comme parcouru en esprit les merveilles de la bonté divine, immolait sur l'autel de son cœur l'hostie mystique des élans de sa voix par des cantiques et psalmes d'admiration et bénédiction.

Mon cœur volant çà et là
 Des ailes de sa pensée,
 Ravi d'admiration,
 D'une voix haut élançée,
 Un sacrifice immola
 Sur la harpe bien sonnée,
 Chantant bénédiction
 Au Seigneur Dieu de Sion.

Mais ce désir de louer Dieu, que la sainte bienveillance excite en nos cœurs, est insatiable; car l'âme qui en est touchée voudrait avoir des louanges infinies pour les donner à son Bien-Aimé, parce qu'elle

voit que ses perfections sont plus qu'infinies, de sorte que, se trouvant bien éloignée de pouvoir satisfaire à son souhait, elle fait des efforts extrêmes d'affection, pour en quelque sorte louer cette bonté toute louable, et ces efforts de bienveillance s'agrandissent admirablement par la complaisance; car, à mesure que l'âme trouve Dieu bon, en savourant de plus en plus la suavité et se complaisant en son infinie beauté, elle voudrait aussi relever plus hautement les louanges et bénédictions qu'elle lui donne. Or, à mesure aussi que l'âme s'échauffe à louer la douceur incompréhensible de son Dieu, elle agrandit et dilate la complaisance qu'elle y prend, et par cet agrandissement elle s'anime de plus fort à la louange, de sorte que l'affection de complaisance et celle de louange, par ces réciproques secours et mutuelles incitations, s'entredonnent de grands et continuels accroissements.

La complaisance tire les suavités divines dans le cœur, lequel se remplit si ardem-

ment, qu'il en est tout éperdu ; l'amour de bienveillance fait sortir notre cœur de soi-même, et le fait s'exhaler en vapeurs de parfums délicieux, c'est-à-dire en toute sorte de saintes louanges.

Ainsi les rossignols se complaisent tant en leur chant, au rapport de Pline, que, pour cette complaisance, quinze jours et quinze nuits durant ils ne cessent jamais de gazouiller, s'efforçant de toujours mieux chanter à l'envi les uns des autres, de sorte que, lorsqu'ils se dégoisent le mieux, ils y ont plus de complaisance, et cet accroissement de complaisance les porte à faire les plus grands efforts de mieux gringotter, augmentant tellement leur complaisance, par leur chant, et leur chant par leur complaisance, que maintes fois on les voit mourir, et leur gosier éclater à force de chanter : oiseaux dignes du beau nom de Philomèle, puisqu'ils meurent ainsi en l'amour et pour l'amour de la mélodie.

O Dieu ! que le cœur ardemment pressé de l'affection de louer son Dieu reçoit une

douleur grandement délicate et une douceur grandement douloureuse, quand, après mille efforts de louange, il se trouve si court ! Hélas ! il voudrait, ce pauvre rossignol, toujours plus hautement lancer ses accents et perfectionner sa mélodie pour mieux chanter les bénédictions de son cher bien-aimé. A mesure qu'il loue, il se plaît à louer, et à mesurer qu'il se plaît à louer, il se déplaît de ne pouvoir encore mieux louer ; et pour se contenter au mieux qu'il peut en cette passion, il fait toutes sortes d'efforts entre lesquels il tombe en langueur, comme il advenait au très-glorieux saint François, qui, emmi les plaisirs qu'il prenait à louer Dieu et chanter ses cantiques d'amour, jetait une grande affluence de larmes, et laissait souvent tomber de faiblesse ce que pour alors il tenait en main, demeurant comme un sacré Philomèle à cœur failli, et perdant souvent le respirer à force d'aspirer aux louanges de celui qu'il ne pouvait jamais assez louer.

Mais écoutez une similitude agréable sur

ce sujet, tirée du nom que ce saint amoureux donnait à ses religieux ; car il les appelait cigales, à raison des louanges qu'ils rendaient à Dieu pendant la nuit. Les cigales ont leur poitrine pleine de tuyaux, comme si elles étaient des orgues naturelles, et, pour mieux chanter, elles ne vivent que de la rosée, laquelle elles ne tirent pas par la bouche car elles n'en ont point, mais la sucent par une petite languette qu'elles ont au milieu de l'estomac, par laquelle elles jettent aussi tous leurs sons avec tant de bruit, qu'elles semblent n'être que voix. Or, l'amant sacré est comme cela ; car toutes les facultés de son âme sont autant de tuyaux qu'il a en sa poitrine pour résonner les cantiques et louanges du Bien-Aimé. Sa dévotion au milieu de toutes est la langue de son cœur, selon saint Bernard, par laquelle il reçoit la rosée des perfections divines, les suçant et attirant à soi comme son aliment, par la très-sainte complaisance qu'il y prend, et par cette même langue de dévotion il fait toutes ses voix d'oraison,

de louange, de cantiques, de psalmes, de bénédictions, selon le témoignage d'une des plus insignes cigales spirituelles qui ait jamais été ouïe, laquelle chantait ainsi :

Bénis Dieu, saintement poussée,
O mon âme, et vous mes esprits ;
Que je n'aie aucune pensée,
Ni force au-dedans ramassée,
Qui du Seigneur taise le prix.

Car c'est comme s'il eût dit : Je suis une cigale mystique. Mon âme, mes esprits, mes pensées et toutes les facultés qui sont ramassées au-dedans de moi, sont comme des orgues. Oh ! qu'à jamais tout cela bénisse le nom et fasse retentir les louanges de mon Dieu !

Ma bouche à jamais sera pleine
Du bruit de sa gloire hautaine,
Et n'aura bien qu'à le chanter ;
La troupe, d'ennuis oppressée,
Humble de cœur et de pensée,
Prendra plaisir à m'écouter.

C'est cette divine passion qui fait tant faire de prédications, qui a fait passer entre tant de hasards les Xavier, les Bersée,

les Antoine, cette multitude de religieux et autres ecclésiastiques de toutes sortes, dans les Indes, au Japon, afin de connaître, reconnaître et adorer le nom sacré de Jésus parmi ces grands peuples. C'est cette passion sainte qui fait tant écrire de livres de piété, tant fonder d'églises, d'autels, de maisons pieuses, et, en somme, qui fait veiller, travailler et mourir tant de serviteurs de Dieu entre les flammes du zèle qui les consume et les dévore.

Mais l'âme amoureuse voyant qu'elle ne peut assouvir le désir qu'elle a de louer son Bien-Aimé, tandis qu'elle vit entre les misères de ce monde, et sachant que les louanges qu'on rend au ciel à la divine bonté se chantent d'un air incomparablement plus agréable : « O Dieu ! dit-elle, que les louanges répandues par ces bienheureux esprits devant le trône de mon Roi céleste sont louables ! que leurs bénédictions sont dignes d'être bénies ! »

Le cœur donc, qui ne peut en ce monde ni chanter ni ouïr les louanges divines à son gré, entre en des désirs nonpareils

d'être délivré des liens de cette vie pour aller en l'autre, où on loue si parfaitement le Bien-Aimé céleste ; et ces désirs, s'étant ainsi emparés du cœur, se rendent quelquefois si puissants et pressants dans la poitrine des amants sacrés, que, bannissant tous autres désirs, ils mettent en dégoût toutes choses terrestres, et rendent l'âme toute languissante et malade d'amour ; et même cette passion passe quelquefois si avant, que, si Dieu le permet, on en meurt.

Ainsi ce glorieux et séraphique amant saint François ayant été longuement travaillé de cette forte affection de louer Dieu ; enfin, en ses dernières années, après qu'il eut eu assurance, par une très-spéciale révélation, de son salut éternel, il ne pouvait plus contenir sa joie, il allait de jour en jour en se consumant, comme si sa vie et son âme se fussent évaporées, ainsi que l'encens, sur le feu des ardents désirs qu'il avait de voir son Maître pour le louer incessamment ; en sorte que ces ardeurs prenant tous les jours de nouveaux accroisse-

ments, son âme sortit de son corps par un élan qu'elle fit vers le ciel; car la divine Providence voulut qu'il mourût en prononçant ces saintes paroles : « Hé! tirez hors de cette prison mon âme, ô Seigneur, afin que je bénisse votre nom; les justes m'attendent jusqu'à ce que vous me rendiez la tranquillité désirée. »

Nous allons donc monter en ce saint exercice de degré en degré par les créatures que nous invitons à louer Dieu, passant des insensibles aux raisonnables et intellectuelles, et de l'Eglise militante en la triomphante, en laquelle nous nous élevons entre les anges et les saints, jusqu'à ce qu'au-dessus de tous nous ayons rencontré la très-sainte Vierge, laquelle, d'un air incomparable, loue et magnifie la Divinité plus hautement, plus saintement et plus délicieusement que tout le reste des créatures ensemble ne saurait jamais faire.

Mais ces louanges que cette *Mère de la belle dilection*, avec toutes les créatures ensemble, donne à la Divinité, quoique

excellentes et admirables, sont néanmoins si infiniment inférieures au mérite infini de la bonté de Dieu, qu'elles n'ont aucune proportion avec lui ; et partant quoiqu'elles, contentent grandement la sacrée bienveillance que le cœur aimant a pour son Bien-Aimé, elles ne l'assouvissent cependant pas.

Il passe donc plus avant, et invite le Sauveur à louer et glorifier son Père éternel de toutes les bénédictions que son amour filial lui peut fournir ; et alors l'esprit arrive en un lieu de silence, car nous ne savons plus faire autre chose que d'admirer.

Oh ! quel cantique du Fils pour le Père !
« Oh ! que ce cher Bien-Aimé est beau entre tous les enfants des hommes ! » Oh ! que sa voix est douce, comme procédante des « lèvres sur lesquelles la plénitude de la grâce est répandue ! » Tous les autres sont parfumés, mais lui, il est le parfum même ; les autres sont embaumés, mais lui, il est le baume répandu. Le Père éternel reçoit les louanges des autres comme senteurs de

fleurs particulières, mais, au sentir des bénédictions que le Sauveur lui donne, il s'écrie sans doute : « Oh ! voici l'odeur des louanges de mon Fils, comme l'odeur d'un champ plein de fleurs que j'ai béni. »

Oui, toutes les bénédictions que l'Eglise militante et triomphante donne à Dieu sont bénédictions angéliques et humaines, car, quoiqu'elles s'adressent au Créateur, toutefois elles procèdent de la créature ; mais celles du Fils sont divines, car elles ne regardent pas seulement Dieu, comme les autres, mais elles proviennent de Dieu, car le Rédempteur est vrai Dieu. Elles sont divines non-seulement quant à leur fin, mais quant à leur origine : divines, parce qu'elles tendent à Dieu ; divines, parce qu'elles procèdent de Dieu. Dieu provoque l'âme et donne la grâce requise pour la production des autres louanges ; mais celles du Rédempteur, lui qui est Dieu les produit lui-même : c'est pourquoi elles sont infinies.

La louange qui part du Sauveur, en tant

qu'il est homme, n'étant pas en tout point infinie, elle ne peut correspondre de toutes parts à la grandeur infinie de la Divinité, à laquelle elle est destinée.

C'est pourquoi, après le premier ravissement d'admiration qui nous saisit quand nous avons rencontré une louange si glorieuse comme est celle que le Sauveur donne à son Père, nous ne laissons pas de reconnaître que la Divinité est encore infiniment plus louable qu'elle ne peut être louée, ni par toutes les créatures, ni par l'humanité même du Fils éternel.

Alors nous nous écrions : « Gloire soit au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit ! » Et, afin qu'on sache que ce n'est pas la gloire des louanges créées que nous souhaitons à Dieu par cet élan, mais la gloire essentielle et éternelle qu'il a en lui-même, par lui-même, de lui-même, et qui est lui-même, nous ajoutons : « Ainsi qu'il l'avait au commencement, et maintenant, et toujours, et dans les siècles des siècles. *Amen.* » Comme si nous disions par souhait : « Qu'à

jamais Dieu soit glorifié de la gloire qu'il avait avant toute créature, en son infinie éternité et éternelle infinité. »

O Dieu ! quelle complaisance, quelle joie à l'âme qui aime de voir son désir assouvi, puisque son Bien-Aimé se loue, bénit et magnifie infiniment soi-même !

Mais en cette complaisance naît derechef un nouveau désir de louer ; car le cœur voudrait louer cette si digne louange que Dieu se donne à soi-même, l'en remerciant profondément, et rappelant de nouveau toutes choses à son secours pour venir avec lui y glorifier la gloire de Dieu, bénir sa bénédiction infinie, et louer sa louange éternelle ; de sorte que, par ce retour et répétition de louange sur louange, il s'engage avec la complaisance et la bienveillance en un très-heureux labyrinthe d'amour, tout abîmé en cette immense douceur, louant souverainement la Divinité de ne pouvoir être louée que par elle-même. Et, bien qu'au commencement l'âme amoureuse eût en quelque sorte le désir de pouvoir assez

louer son Dieu, néanmoins, revenant à soi, elle proteste qu'elle ne voudrait pas le pouvoir assez louer, mais demeure en une très-humble complaisance de voir que la divine bonté est si infiniment louable qu'elle ne peut être suffisamment louée que par sa propre infinité.

En cet endroit, le cœur ravi en admiration chante le cantique du silence sacré, disant :

« C'est en Sion, ô Dieu, que vous êtes loué dignement. »

Maison où l'on chante sans cesse
A la gloire d'un Dieu qu'on aime avec tendresse,
Séjour de l'innocence et des plaisirs constants,
En toi seule, au milieu des chants de l'allégresse,
On trouve des heureux autant que d'habitants.

(*Psal.* LXXXIII, 5.)

VIII

Les blessures de l'amour sacré.

Dans la pratique de l'amour sacré, Dieu lui-même fait quelquefois une blessure en l'âme qu'il veut grandement perfectionner ; il lui donne des sentiments admirables et des attraits nonpareils pour la souveraine bonté, comme la pressant et sollicitant de l'aimer ; et lors elle s'élançe de force, comme pour voler plus haut vers son divin objet ; mais demeurant court, parce qu'elle ne peut pas tant aimer comme elle le désire, ô Dieu ! elle sent une douleur qui n'a pas d'égale. En même temps qu'elle est attirée puissamment à voler vers son cher bien-aimé, elle est aussi retenue puissamment et ne peut voler, comme attachée aux basses

misères de cette vie mortelle et de sa propre impuissance ; « elle désire des ailes de colombe pour voler en son repos, » et elle n'en trouve point.

Ce cœur amoureux de son Dieu, désirant infiniment d'aimer, voit bien que néanmoins il ne peut ni assez aimer, ni assez désirer. Or, ce désir qui ne peut réussir est comme un dard dans le flanc d'un esprit généreux ; mais la douleur qu'on en reçoit ne laisse pas d'être aimable, d'autant que quiconque désire bien d'aimer aime aussi bien à désirer, et s'estimerait le plus misérable de l'univers s'il ne désirait continuellement d'aimer ce qui est si souverainement aimable ; désirant d'aimer, il reçoit de la douleur, mais, aimant à désirer, il reçoit de la douceur.

Il y a encore d'autres blessures de l'amour sacré. N'est-il pas vrai que jamais nous ne blessons un cœur de la blessure d'amour, que nous ne soyons aussitôt blessés nous-mêmes ? Quand donc l'âme voit

son Dieu blessé d'amour pour elle, elle en reçoit soudain une réciproque blessure : « Tu as blessé mon cœur, » dit le céleste Epoux à sa Sulamite, et la Sulamite s'écrie : « Dites à mon bien-aimé que je suis blessée d'amour. » Les abeilles ne blessent jamais qu'elles ne demeurent blessées à mort. Voyant aussi le Sauveur de nos âmes blessé d'amour pour nous jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, comment pourrions-nous n'être pas blessés pour lui, mais je dis blessés d'une plaie d'autant plus douloureusement amoureuse que la sienne a été amoureusement douloureuse, et que jamais nous ne le pourrons tant aimer que son amour et sa mort le requièrent ?

C'est encore une blessure d'amour, quand l'âme sent bien qu'elle aime Dieu, et que néanmoins Dieu la traite comme s'il ne savait pas être aimé, ou comme s'il était en défiance de son amour ; car alors l'âme reçoit des extrêmes angoisses, lui étant insupportable de voir et sentir le seul semblant que Dieu fait de se défier d'elle.

Le pauvre saint Pierre avait et sentait son cœur tout rempli d'amour pour son Maître, et Notre-Seigneur dissimulant de le savoir : « Pierre, dit-il, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? — Hé ! répond cet apôtre, vous savez que je vous aime. — Mais, Pierre, m'aimes-tu ? réplique le Sauveur. — Mon Maître, dit l'apôtre, je vous aime ; certes, vous le savez. » Et ce doux Maître, pour l'éprouver et comme se défiant d'être aimé : « Pierre, dit-il, m'aimes-tu ? » Ah ! Seigneur, vous blessez ce pauvre cœur, qui, grandement affligé, s'écrie amoureusement, mais douloureusement : « Mon Maître, vous savez toutes choses ; vous savez fort bien que je vous aime. »

Il était bien assuré que Notre-Seigneur, sachant tout, ne pouvait pas ignorer combien il était aimé de lui ; mais, parce que la répétition de cette demande : « M'aimes-tu ? » a l'apparence de quelque défiance, le pauvre saint Pierre s'en attriste grandement. Hélas ! cette pauvre âme, qui sent bien qu'elle est résolue de plutôt mourir que

d'offenser son Dieu, mais ne sent pas néanmoins un seul brin de ferveur, mais, au contraire, une froideur extrême qui la tient tout engourdie et si faible qu'elle tombe à chaque pas en des imperfections fort sensibles ; cette âme, dis-je, est toute blessée, car son amour est grandement douloureux, de voir que Dieu fait semblant de ne voir pas combien elle l'aime, la laissant comme une créature qui ne lui appartient pas ; et il lui est avis que, parmi ses défauts, ses distractions et froideurs, Notre-Seigneur décoche contre elle ce reproche : Comment peux-tu dire que tu m'aimes, puisque ton âme n'est pas avec moi ? Ce qui lui est un dard de douleur au travers de son cœur, mais un dard de douleur qui procède d'amour ; car si elle n'aimait pas, elle ne serait pas affligée de l'appréhension qu'elle a de ne pas aimer.

Si les douceurs divines étaient séparables de l'amour de Dieu, les âmes intéressées s'accommoderaient des douceurs et laisseraient volontiers l'amour. Cette séparation

ne pouvant se faire, elles cherchent l'amour pour la douceur, et, dès que la douceur manque, elles comptent pour peu l'amour.

Tandis que je vous loue en votre présence, ô mon Dieu, et que vos yeux attachés sur votre serviteur lui disent que vous agréez le cantique de son amour, quelle consolation pour moi ! Mais lorsque vous me dérobez la douceur de vos regards, et que je n'ai aucun témoignage de la complaisance que vous prenez en mon amour, ô mon Dieu, que devient alors mon âme, et quelle est sa pensée ? Elle ne cesse pourtant pas de vous être fidèle ; elle continue à chanter le cantique de dilection, et ce n'est pas pour le plaisir qu'elle y trouve, elle n'en a aucun : il n'y a plus que l'amour tout pur de votre volonté qui la soutienne.

Quelquefois cette blessure d'amour se fait par le seul souvenir que nous avons d'avoir été jadis sans aimer Dieu. « Oh !

que tard je vous ai aimé, beauté antique et nouvelle ! » disait ce saint qui avait été trente ans hérétique. La vie passée est en horreur à la vie présente de celui qui a passé sa vie sans aimer la souveraine bonté.

L'amour même nous blesse quelquefois par la seule considération de la multitude de ceux qui méprisent l'amour de Dieu ; de sorte que nous pâmons de détresse pour ce sujet, comme faisait celui qui disait : « Mon zèle, ô Seigneur, m'a fait sécher de douleur, parce que mes ennemis n'ont pas gardé ta loi. » Et le grand saint François, pensant ne point être entendu, pleurait un jour, sanglotait et se lamentait si fort, qu'un bon personnage l'entendant, accourut comme au secours de quelqu'un qu'on voulait égorger, et le voyant tout seul, il lui demanda : « Pourquoi cries-tu ainsi, pauvre homme ? — Hélas ! dit-il, je pleure, parce que Notre-Seigneur a tant souffert pour l'amour de nous, et que personne n'y pense ! » Et ces paroles dites, il recommença ses larmes, et ce bon personnage se mit aussi à gémir et pleurer avec lui,

Enfin, outre ces blessures d'amour, il y a la langueur amoureuse du cœur blessé de dilection.

Oui, certes, quand ces blessures et plaies sont fréquentes et fortes, elles nous mettent en langueur, et nous donnent la bien aimable maladie de l'amour. Qui pourrait jamais décrire les langueurs amoureuses des saintes Catherine de Sienne et de Gênes, ou de sainte Angèle de Foligno, ou de sainte Christine, ou de la bienheureuse mère Thérèse, ou de saint Bernard, ou de saint François ? Et, quant à ce dernier, sa vie ne fut autre chose que larmes, soupirs, plaintes, langueurs, défaillances amoureuses; tellement que les tourments intérieurs de ce grand amant, saint François, passèrent, comme l'on sait, jusqu'à l'extérieur, et blessèrent le corps du même dard de douleur duquel son cœur avait été blessé. Et afin que l'on vît que ses plaies étaient plaies du ciel, elles furent faites, non avec le fer, mais avec des rayons de lumière. O vrai Dieu, que de douleurs amoureuses, et

que d'amours douloureuses ! car non-seulement alors, mais tout le reste de sa vie, ce pauvre saint alla toujours traînant et languissant, comme bien malade d'amour. En somme, comment pensez-vous qu'une âme qui a une fois un peu, à souhait, goûté les divines consolations, puisse vivre en ce monde mêlé de tant de misères, sans douleur et langueur presque perpétuelles ?

On a souvent entendu ce grand homme de Dieu, François-Xavier, lançant sa voix au ciel, lorsqu'il croyait être bien solitaire, en cette sorte : « Hé ! mon Seigneur, non, de grâce, ne m'accablez pas d'une si grande influence de consolations, ou si, par votre infinie bonté, il vous plaît me faire ainsi abonder en délicés, tirez-moi donc en paradis ; car qui a une fois bien goûté en l'intérieur votre douceur, il ne vit plus qu'en amertume, tandis qu'il ne jouit pas de vous. » Quand donc Dieu a donné un peu largement de ses divines douceurs à une âme et qu'il les lui ôte, il la blesse par cette privation, et elle demeure languis-

sante, soupirant avec David : « Quand viendrai-je et quand paraîtrai-je devant la face de mon Dieu ? » et avec le grand Apôtre : « Misérable que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort ? »

O mon doux Jésus, hé ! tirez-moi toujours plus avant dans votre cœur, afin que votre amour m'absorbe et que je sois tout abîmé dans votre infinie douceur.

O Jésus, qui me donnera la grâce de n'être qu'un même esprit avec vous ? La multiplicité des créatures ne fait que m'embarrasser, ô mon Dieu ; j'y renonce de bon cœur pour me réduire à l'unité en m'attachant à vous seul. O Dieu, vous me suffisez seul ; en vous seul je trouve tout ce qui est nécessaire à mon âme. O le véritable ami de mon cœur, exaucez l'unique désir de mon âme, qui languit dans l'espérance d'être unie à vous qui êtes la bonté unique.

Vous êtes tout à moi, Seigneur ; quand pourrai-je dire que je suis tout à vous ?

L'aimant attire le fer et l'unit à soi étroitement: vous avez, ô Jésus mon Sauveur, des attraits bien plus puissants pour attirer les cœurs; enlevez le mien dans votre sein paternel; attachez-moi à vous, et serrez si bien les nœuds, que rien ne puisse les rompre.

Hé! mon Dieu, pourquoi ne suis-je pas en vous, puisque c'est pour vous que je suis fait? Cette petite portion de substance spirituelle que j'ai reçue de vous cherche à aller se perdre dans sa source, qui est l'abîme de votre bonté. Puisque vous m'aimez, Seigneur, et que je ne vous résiste point, que ne ravissez-vous mon cœur pour l'unir au vôtre?

Dans le sein où je fus conçu,
Vos mains formèrent ma substance ;
Et du sein de ma mère entre vos bras reçu,
Vous prites soin de mon enfance.
Objet de votre amour à tout âge, en tout lieu,
A combien de titres, grand Dieu,
Ne suis-je pas l'enfant de votre providence ?

(*Psal. xxi, 10.*)

IX

De la vie d'amour. — Admirable exhortation de saint Paul pour nous porter à cette vie (1).

—
 Saint Paul fait le plus fort, le plus pressant et le plus admirable argument qui

(1) Considérons la manière d'aimer Dieu de l'apôtre saint Paul; il fut dans son apostolat très-versé dans la doctrine de notre Maître. Que fait-il, que prêche-t-il, quand il veut faire voir au monde qu'il n'avait pas d'autre amour qu'un amour crucifié? *Vivo ego*, dit-il, *jam non ego, vivit vero in me Christus.* (Gal. II). « Je vis, non plus moi, mais c'est Jésus-Christ crucifié qui vit en moi; » comme s'il voulait dire : Ce n'est plus pour moi ni pour mon amour-propre que je vis, je ne vis qu'en travaux, qu'en douleurs, je ne vis que pour Jésus, que pour le divin amour, que pour l'amour crucifié. En voici la raison : Je me suis attaché par affection à la croix avec le Seigneur. *Confixus sum cruci.*

fût jamais, ce me semble, pour nous porter tous à l'extase et ravissement de la vie qu'on trouve dans l'union avec Dieu, ce qui n'est autre chose que la vie d'amour. Ecoutez, je vous prie, soyez attentif, et pesez la force et la vertu des ardentés et célestes paroles de cet apôtre, tout ravi et transporté de l'amour de son Maître. Parlant donc de soi-même, et il en faut autant dire d'un chacun de nous : « La charité de Jésus-Christ, dit-il, nous presse. » Oui, rien ne presse tant le cœur de l'homme que l'amour. Si un homme sait être aimé de qui que ce soit, il est pressé d'aimer réciproquement ; mais si c'est un homme vulgaire qui est aimé d'un grand seigneur, certes, il est bien plus pressé ; mais si c'est d'un grand monarque, combien l'est-il davantage ? Et maintenant, je vous prie, sachant que Jésus-Christ, vrai Dieu éternel, tout-puissant, nous a aimés jusqu'à vouloir souffrir pour nous la mort de la croix, n'est-ce pas avoir nos cœurs sous le pressoir, et les sentir presser de force,

et en exprimer de l'amour par une violence et contrainte qui est d'autant plus violente qu'elle est tout aimable et amiable? Mais comment est-ce que ce divin Epoux nous presse? « La charité de Jésus-Christ nous presse, dit son grand Apôtre, estimant ceci. » Qu'est-ce à dire, « estimant ceci ? » C'est-à-dire que la charité du Sauveur nous presse, lors principalement que nous estimons, considérons, pesons, méditons et sommes attentifs à cette résolution de la foi. Mais quelle résolution? Voyez, je vous prie, comme il va gravement enfonçant et poussant sa conception dans nos cœurs : « Estimant ceci, » dit-il, et quoi? « que si un est mort pour tous, donc tous sont morts, et Jésus-Christ est mort pour tous. » Il est vrai, certes, si un Jésus-Christ est mort pour tous, donc tous sont morts en la personne de cet unique Sauveur qui est mort pour eux, et sa mort leur doit être imputée, puisqu'elle a été endurée pour eux en leur considération.

Mais que s'ensuit-il de cela? Il me sem-

ble que j'entends cette bouche apostolique, comme un tonnerre, qui crie aux oreilles de nos cœurs : Il s'ensuit donc, ô chétiens, ce que Jésus-Christ, a désiré de nous en mourant pour nous. Mais qu'est-ce qu'il a désiré de nous, sinon que nous nous conformassions à lui, « afin, dit l'Apôtre, que ceux qui vivent ne vivent plus désormais à eux-mêmes, mais à celui qui est mort et ressuscité pour eux? » Vrai Dieu ! que cette conséquence est forte en matière d'amour ! Jésus-Christ est mort pour nous, il nous a donné la vie par sa mort, nous ne vivons que parce qu'il est mort, il est mort pour nous, à nous et en nous. Notre vie n'est donc plus nôtre, mais à celui qui nous l'a acquise par sa mort ; nous ne devons donc plus vivre à nous, mais à lui ; non en nous, mais en lui ; non pour nous, mais pour lui.

Une jeune fille de l'île de Sestos avait nourri un petit aigle avec le soin que les enfants sont accoutumés d'employer en telles

occupations. L'aigle, devenu grand, commença petit à petit à voler et chasser aux oiseaux selon son instinct naturel; puis, s'étant rendu plus fort, il se rua sur les bêtes sauvages, sans jamais manquer d'apporter toujours fidèlement sa proie à sa chère maîtresse, comme en reconnaissance de la nourriture qu'il avait reçue d'elle. Or, il arriva que cette jeune demoiselle mourut un jour, tandis que le pauvre aigle était au pourchas, et son corps, selon la coutume de ce pays-là, fut mis sur un bûcher en public pour être brûlé; mais, ainsi que la flamme de feu commençait à le saisir, l'aigle survint à grands traits d'ailes, et, voyant cet inopiné et triste spectacle, outré de douleur, il lâcha ses serres, et, abandonnant sa proie, se vint jeter sur sa pauvre chère maîtresse, et, la couvrant de ses ailes, comme pour la défendre du feu ou pour t'embrasser de pitié, il demeura ferme et immobile, mourant et brûlant courageusement avec elle, l'ardeur de son affection ne pouvant céder la place aux flammes et

ardeurs du feu, pour ainsi se rendre victime ou holocauste de son brave et prodigieux amour, comme sa maîtresse l'était de la mort et des flammes.

Ah! quel essor nous fait prendre cet aigle! Le Sauveur nous a nourris dès notre tendre jeunesse; il nous a formés et reçus comme une aimable nourrice entre les bras de sa divine providence dès l'instant de notre conception; il nous a rendus siens par le baptême, et nous a nourris tendrement, selon le cœur et selon le corps, par un amour incompréhensible, et pour nous acquérir la vie, il a supporté la mort et nous a repus de sa propre chair et de son propre sang. Hé! que reste-t-il donc, quelle conclusion avons-nous à prendre, sinon « que ceux qui vivent ne vivent plus à eux-mêmes, mais à celui qui est mort pour eux? » c'est-à-dire que nous consacrons au divin amour de la mort du Sauveur tous les moments de notre vie, rapportant à sa gloire toutes nos proies, toutes nos conquêtes, toutes nos œuvres, toutes nos actions, toutes nos pen-

sées et toutes nos affections? Voyez-le, ce divin Rédempteur, étendu sur la croix comme sur son bûcher d'honneur où il meurt d'amour pour nous, mais d'un amour plus douloureux que la mort même, où d'une mort plus amoureuse que l'amour même.

Hé! que ne nous jetons-nous en esprit sur lui pour mourir sur la croix avec lui, qui, pour l'amour de nous, a bien voulu mourir? Je le tiendrai, devrions-nous dire si nous avons la générosité de l'aigle, et ne le quitterai jamais; je mourrai avec lui et brûlerai dans les flammes de son amour; un même feu consumera ce divin Créateur et sa chétive créature. Mon Jésus « est tout mien, et je suis toute sienne; » je vivrai et je mourrai sur sa poitrine; « ni la mort ni la vie ne me séparera jamais de lui. » Ainsi donc se pratique la vie du vrai amour, quand nous ne vivons plus selon les raisons et les inclinations humaines, mais au-dessus, selon les inspirations et instincts du divin Sauveur de nos âmes.

Hé! mon Dieu, qu'ont tant à craindre les

enfants d'un Père céleste qui aime autant que vous aimez? Ne sommes-nous pas plus en sûreté sous votre protection que les petits poussins sous les ailes de leur mère? Je ferai ce qu'il convient pour éviter le mal dont je suis menacé; mais après tout, Seigneur, je suis à vous, vous me défendrez comme un bien qui vous appartient, et, quoi qu'il arrive, je l'accepterai, et je l'accepte par avance comme venant de votre volonté.

Dieu des combats, ah! que de charmes

Tes tabernacles ont pour moi!

Combien dans mon exil me coûtent-ils de larmes,

Tandis que jour et nuit je soupire après toi!

A tes attraits lorsque je pense,

Mon cœur se dilate et s'élançe,

Ma chair tressaille à cet instant,

Et par mille transports cherche le Dieu vivant.

(*Psal. LXXXIII, 1.*)

Oui, mon Dieu, je le veux, puisque tel et votre bon plaisir; il vous a plu d'en odonner ainsi, et il me plaît à moi que vus en ayez ainsi ordonné; car je veux être amoureuxment esclave de votre sainte volonté.

X

L'amour s'allume dans l'oraison.

Notre-Seigneur lui-même fait ce commandement à Josué : « Tu méditeras le livre de la loi jour et nuit, afin que tu gardes et fasses ce qui est écrit. » Ce qui en l'un des passages est exprimé par le mot de *méditer* est déclaré en l'autre par celui de *repenser* ; et, pour montrer que la pensée répétée et la méditation tendent à nous émouvoir aux affections, résolutions et actions, il est dit en l'un et l'autre passage qu'il faut repenser et méditer en la loi pour l'observer et pratiquer. En ce sens, l'Apôtre nous exhorte en cette sorte : « Rappelez-vous à celui qui a reçu une telle cont-

diction des pécheurs, afin que vous ne vous lassiez pas, manquant de courage. » Quand il dit : repensez, c'est comme s'il disait : méditez ; mais pourquoi veut-il que nous méditions la sainte Passion ? Non, certes, afin que nous devenions savants, mais afin que nous devenions patients et courageux au chemin du ciel. Oh ! comme j'ai chéri votre loi, mon Seigneur ! dit David : c'est tout le jour ma méditation. » Il médite la loi, parce qu'il la chérit, et il la chérit, parce qu'il la médite.

L'avette va voletant çà et là, au printemps, sur les fleurs, non à l'aventure, mais à dessein, non pour se récréer seulement à voir la belle variété du paysage, mais pour chercher le miel, lequel ayant trouvé, elle suce et s'en charge, puis, le portant en sa ruche, elle l'accommode artistement en séparant la cire, dont elle fait le bornal, dans lequel est réservé le miel pour l'hiver suivant. Or, telle est l'âme dévote en la méditation ; elle va de mystère en mystère, non point à la volée, ni pour se

consoler seulement à voir l'admirable beauté de ces divins objets, mais distinctement et à dessein, pour trouver des motifs d'amour ou de quelque céleste affection, et les ayant trouvés, elle les tire à soi, elle les savoure, elle s'en charge, et les ayant réduits et colloqués dans son cœur, elle met à part ce qu'elle voit plus propre à son avancement, faisant enfin des résolutions convenables pour le temps de la tentation.

Ainsi la céleste épouse, comme une abeille mystique, va voletant, au Cantique des cantiques, tantôt sur les yeux, tantôt sur les lèvres, sur les joues, sur la chevelure de son Bien-Aimé, pour en tirer la suavité de mille passions amoureuses, remarquant par le menu tout ce qu'elle trouve de rare pour cela; de sorte que, tout ardente de sa sacrée dilection, elle parle avec lui, elle l'interroge, elle l'écoute, elle soupire, elle aspire, elle l'admire, comme lui, de son côté, la comble de contentement, l'inspirant, lui touchant et ouvrant le cœur,

puis répandant en lui des clartés, des lumières, des douceurs sans fin, mais d'une façon si secrète, que l'on peut bien parler de cette sainte conversation de l'âme avec Dieu comme le texte sacré dit de celle de Dieu avec Moïse, que « Moïse étant seul sur la montagne, il parlait à Dieu, et Dieu lui répondait. »

XI

De la contemplation.

La contemplation n'est autre chose qu'une amoureuse, simple et permanente attention de l'esprit aux choses divines.

Le désir d'obtenir l'amour divin nous fait méditer, mais l'amour obtenu nous fait contempler. Ainsi nous commençons quelquefois à manger pour exciter notre appétit; mais l'appétit étant réveillé, nous continuons à manger pour contenter l'appétit. De même nous considérons au commencement la bonté de Dieu pour exciter notre volonté à l'aimer; mais l'amour étant formé dans nos cœurs, nous considérons cette même bonté pour contenter notre

amour, qui ne se peut rassasier de toujours voir ce qu'il aime. Et, en somme, la méditation est la mère de l'amour, mais la contemplation est sa fille. C'est pourquoi j'ai dit que la contemplation était une attention amoureuse, car on appelle les enfants du nom de leurs pères, et non pas les pères du nom de leurs enfants.

La méditation considère par le menu, et comme pièce à pièce, les objets qui sont propres à nous émouvoir; mais la contemplation fait une vue toute simple et ramassée sur l'objet qu'elle aime, et la considération ainsi unie fait aussi un mouvement plus vif et plus fort.

Oh! que bienheureux sont ceux qui, après avoir discoursu sur la multitude des motifs qu'ils ont d'aimer Dieu, réduisant tous leurs regards en une seule vue et toutes leurs pensées en une seule conclusion, arrêtent leur esprit en l'unité de la contemplation, à l'exemple de saint Augustin ou de saint Bruno, prononçant secrètement en leur âme, par une admiration perma-

nente, ces paroles amoureuses : « O bonté ! ô bonté ! ô bonté toujours ancienne et toujours nouvelle ! » et à l'exemple du grand saint François qui, planté sur ses genoux en oraison, passa toute la nuit en ces paroles : « O Dieu, vous êtes mon Dieu et mon tout, » les répétant continuellement, au récit du bienheureux Bernard de Quinteval, qui l'avait ouï de ses oreilles.

Or, la simple vue de la contemplation se fait en l'une de ces trois façons : quelquefois nous regardons seulement à quelque une des perfections de Dieu, comme, par exemple, à son infinie bonté, sans penser à ses autres attributs ou vertus ; quelquefois aussi nous sommes attentifs à regarder en Dieu plusieurs de ses infinies perfections, mais d'une vue simple et sans distinction ; et enfin nous regardons d'autres fois, non plusieurs ni une seule des perfections divines, mais seulement quelque action ou quelque œuvre divine à laquelle nous sommes attentifs, comme, par exemple, à l'acte de la miséricorde, par lequel Dieu par-

donne les péchés, à l'acte de la création, ou de la résurrection de Lazare, ou de la conversion de saint Paul; et alors l'âme fait une certaine saillie d'amour, non-seulement sur l'action qu'elle considère, mais sur celui duquel elle procède.

Mais en quelle des trois façons que l'on procède, la contemplation a toujours cette excellence qu'elle se fait avec plaisir, d'autant qu'elle présuppose que l'on a trouvé Dieu et son saint amour, qu'on en jouit, et qu'on s'y délecte en disant : J'ai trouvé celui que mon âme chérit, je l'ai trouvé et ne le quitterai point. » En quoi elle diffère d'avec la méditation, qui se fait presque toujours avec peine, travail et discours, notre esprit allant par elle de considération en considération, cherchant en divers endroits, ou le Bien-Aimé de son amour, ou l'amour de son Bien-Aimé.

XII

**Du recueillement et du repos de
l'âme dans l'oraison.**

Rien n'est si naturel au bien que d'unir et d'attirer à soi les choses qui le peuvent sentir, comme font nos âmes, lesquelles tirent toujours et se rendent à leur trésor, c'est-à-dire à ce qu'elles aiment. Il arrive donc quelquefois que Notre-Seigneur répand imperceptiblement au fond du cœur une certaine douce suavité qui témoigne sa présence, et alors les puissances et même les sens extérieurs de l'âme, par un secret consentement, se retournent du côté de cette intime partie, où est le très-aimable et très-cher Epoux.

Or, ce doux recueillement de notre âme en soi-même ne se fait pas seulement par

le sentiment de la présence divine au milieu de notre cœur, mais en quelque manière que ce soit que nous nous mettions en cette sacrée présence. Il arrive quelquefois que toutes nos puissances intérieures se resserrent et se ramassent en elles-mêmes par l'extrême révérence et douce crainte qui nous saisit, en considération de la souveraine majesté de celui qui nous est présent et nous regarde. Ainsi, pour distraits que nous soyons, si le Pape ou quelque grand prince paraît, nous revenons à nous-mêmes et retournons nos pensées sur nous pour nous tenir en contenance et respect. C'en est de même en cette sorte de recueillement, car à la seule présence de Dieu, au seul sentiment que nous avons qu'il nous regarde, ou du ciel, ou de quelque autre lieu, hors de nous, bien que pour lors nous ne pensions pas à l'autre sorte de présence par laquelle il est en nous, nos facultés et puissances se ramassent et s'assemblent en nous-mêmes pour la révérence de sa divine majesté, que l'amour nous fait

craindre d'une crainte d'honneur et de respect.

L'âme étant donc ainsi recueillie dans elle-même en Dieu ou devant Dieu, se rend parfois si doucement attentive à la bonté de son Bien-Aimé, qu'il lui semble que son attention ne soit presque pas attention, tant elle est simplement et délicatement exercée; comme il arrive en certains fleuves qui coulent si doucement et également, qu'il semble à ceux qui les regardent ou naviguent sur eux ne voir ni sentir aucun mouvement, parce qu'on ne les voit nullement ondoyer ni flotter. Et c'est cet aimable repos de l'âme que la bienheureuse vierge Thérèse de Jésus appelle oraison de quiétude, non guère différente de ce qu'elle-même nomme sommeil des puissances, si toutefois je l'entends bien.

Quand donc vous serez en cette simple et pure confiance filiale auprès de Notre-Seigneur, demeurez-y sans vous remuer nullement pour faire des actes sensibles, ni de l'entendement ni de la volonté; car cet

amour simple de confiance, et ce sommeil amoureux de votre esprit entre les bras du Sauveur, comprend par excellence tout ce que vous allez chercher çà et là pour votre goût : il est mieux de dormir sur cette sacrée poitrine que de veiller ailleurs où que ce soit.

Quant à sa pratique, n'avez-vous jamais pris garde à l'ardeur avec laquelle les petits enfants s'attachent quelquefois au sein de leurs mères quand ils ont faim ? On les voit faire effort et sucer le lait si avidement, que même ils en donnent de la douleur à leurs mères ; mais, après que la fraîcheur du lait a un peu apaisé la chaleur appétissante de leur petite poitrine, et que les agréables vapeurs qu'il envoie à leur cerveau commencent à les endormir, vous les verriez fermer tout bellement leurs petits yeux et céder petit à petit au sommeil. Cependant ils continuent de faire un lent et presque insensible mouvement de lèvres par lequel ils tirent toujours le lait qu'ils avalent imperceptiblement, et cela, ils le

font sans y penser, mais non pas certes sans plaisir ; car si on les en empêche avant que le profond sommeil les ait accablés, ils s'éveillent et pleurent amèrement, témoignant, par la douleur qu'ils ont en la privation, qu'ils avaient beaucoup de douceur en la possession.

Or, il en est de même de l'âme qui est en repos et quiétude devant Dieu, car elle suce presque insensiblement la douceur de cette présence, sans discourir, sans opérer et sans faire chose quelconque par aucune de ses facultés, sinon par la seule pointe de la volonté, qu'elle remue doucement et presque imperceptiblement, comme la bouche par laquelle entre la délectation et l'assouvissement insensible qu'elle prend à jouir de la présence divine.

L'âme n'a aucun besoin en ce repos de la mémoire, car elle a présent son Époux ; elle n'a pas aussi besoin de l'imagination, car qu'est-il besoin de se représenter en image, soit extérieure, soit intérieure, celui de la présence duquel on jouit ? de sorte qu'enfin

c'est la seule volonté qui attire doucement, et, comme en tétant tendrement le lait de cette douce présence, tout le reste de l'âme demeure en quiétude avec elle par la suavité du plaisir qu'elle prend.

Lorsque par votre aimable présence vous jetez dans nos cœurs, ô mon Dieu, vos parfums célestes, mille fois plus délicieux que le vin et que le miel, toutes nos puissances intérieures cessent d'agir pour entrer dans un agréable repos, qui, en les rassasiant, les fait jouir d'un si grand calme et d'un contentement si parfait, qu'aucune d'elles ne s'avise de se donner du mouvement. La seule volonté, qui est comme l'odorat spirituel, est doucement occupée à sentir, sans s'en apercevoir, l'avantage inestimable qui lui vient de la présence de son Dieu.

XIII

**Comment conserver la paix et le
calme dans l'oraison.**

Il y a bien des esprits qui sont sujets à se troubler en la sainte oraison, soit parce qu'ils veulent sentir ou tout voir, s'inquiétant de leur avancement, soit parce qu'ils veulent regarder et savourer leur contentement. Il y a bien de la différence néanmoins entre s'occuper en Dieu, qui nous donne du contentement, et s'amuser au contentement que Dieu nous donne.

Or, l'âme à qui Dieu donne la sainte quiétude amoureuse en l'oraison, se doit abstenir, tant qu'elle peut, de se regarder soi-même, ni son corps, lequel, pour être gardé, ne doit point être curieusement re-

gardé ; car qui l'affectionne trop le perd, et la juste règle de le bien affectionner, c'est de ne point l'affecter. Et comme l'enfant qui, pour voir où il a ses pieds, a ôté sa tête du sein de sa mère, y retourne tout incontinent parce qu'il est fort mignard, ainsi faut-il que si nous nous apercevons d'être distraits par la curiosité de savoir ce que nous faisons en l'oraison, soudain nous remettons notre cœur en la douce et paisible attention de la présence de Dieu, de laquelle nous étions divertis.

Néanmoins il ne faut pas croire qu'il y ait aucun péril de perdre cette sacrée quiétude par les actions du corps ou de l'esprit, qui ne se font ni par légèreté, ni par indiscretion ; car, comme dit la bienheureuse Mère Thérèse, c'est une superstition d'être si jaloux de ce repos, que de ne vouloir ni tousser, ni cracher, ni respirer, de peur de le perdre ; d'autant que Dieu, qui donne cette paix, ne l'ôte pas pour tels mouvements nécessaires, ni pour les distractions et divagations de l'esprit, quand elles sont

involontaires; et la volonté étant une fois amorcée à la présence divine, ne laisse pas d'en savourer les douceurs, quoique l'entendement ou la mémoire se soient échappés et débandés après des pensées étrangères et inutiles.

Suivant ce que nous disons, la sainte quiétude a donc divers degrés. Oui, car quelquefois l'entendement et la mémoire conspirent avec la volonté; quelquefois la volonté est seule, et alors encore la sainte quiétude est ou sensible ou imperceptible.

Quelquefois non-seulement l'âme s'aperçoit de la présence de Dieu, mais elle l'écoute parler par certaines clartés et persuasions intérieures qui tiennent lieu de paroles; d'autres fois elle le sent parler et lui parle réciproquement, ou bien il lui arrive de ne pouvoir parler, parce que l'aise de l'ouïr, ou la révérence qu'elle lui porte, la tient en silence, ou parce qu'elle est en sécheresse et telle qu'elle n'a de force que pour ouïr et non pas pour parler.

Quelquefois enfin elle sait seulement

qu'elle est en la présence de son Dieu auquel il plaît qu'elle soit. Or, on se maintient en la présence de Dieu, non-seulement en l'écoutant, ou en le regardant, ou en lui parlant, mais aussi en attendant s'il lui plaira de nous regarder, de nous parler ou de nous faire parler à lui ou à quelqu'un pour l'amour de lui; ou en écoutant quelqu'un qui parle pour lui, ou en faisant quelque œuvre, quelle qu'elle soit, pour son honneur et service; ou bien encore en ne faisant rien de tout cela, mais demeurant simplement où il lui plaît que nous soyons, et parce qu'il lui plaît que nous y soyons. Que si, à cette simple façon de demeurer devant Dieu, il lui plaît d'ajouter quelque petit sentiment que nous sommes tout siens et qu'il est tout nôtre, ô Dieu ! que ce nous est une grâce désirable et précieuse !

C'est donc la bonne façon de se tenir en la présence de Dieu que d'être et vouloir toujours et à jamais être en son bon plaisir ; car ainsi, comme je pense, en toutes occurrences, oui, même en dormant pro-

fondément, nous sommes encore plus profondément en la très-sainte présence de Dieu, oui, certes; car si nous l'aimons, nous nous endormons non-seulement à sa vue, mais à son gré, et non-seulement par sa volonté, mais selon sa volonté. Puis, à notre réveil, si nous y pensons bien, nous trouvons que Dieu a toujours été présent, et que nous ne nous sommes pas non plus éloignés ni séparés de lui. Nous avons donc été là, en la présence de son bon plaisir, quoique sans le voir et sans nous en apercevoir; de sorte que nous pourrions dire, à l'imitation de Jacob : « Vraiment j'ai dormi auprès de mon Dieu et entre les bras de sa divine présence et providence, et je n'en savais rien. »

La charité est un lien, et un lien de perfection; celui qui a plus de charité est plus étroitement uni et lié à Dieu. Or, nous ne parlons pas de cette union qui est permanente en nous, par manière d'habitude, soit que nous dormions, soit que nous veillions; nous parlons de l'union qui se fait

par l'action, et qui est un des exercices de la charité et dilection.

Imaginez-vous donc que saint Paul, saint Denis, saint Augustin, saint Bernard, saint François, sainte Catherine de Gênes ou de Sienne sont encore en ce monde, et qu'ils dorment de lassitude après plusieurs travaux pris pour l'amour de Dieu ; représentez-vous, d'autre part, quelque bonne âme, mais non pas si sainte comme eux, qui fut en l'oraison d'union à même temps. Je vous demande qui est plus uni, plus serré, plus attaché à Dieu, ou ces grands saints qui dorment, ou cette âme qui prie. Certes, ce sont ces admirables amants, car ils ont plus de charité, et leurs affections, quoique en certaine façon dormantes, sont tellement engagées et prises à leur maître, qu'elles en sont inséparables. Mais, me direz-vous, comment se peut-il faire qu'une âme qui est en l'oraison d'union, et même jusqu'à l'extase, soit moins unie à Dieu que ceux qui dorment, pour saints qu'ils soient ? Voici ce que je vous dis : celle-là

est plus avant en l'exercice d'union, et ceux-ci sont plus avant en l'union; ceux-ci sont unis et ne s'unissent pas, puisqu'ils dorment, et celle-là s'unit, étant en l'exercice et pratique actuelle de l'union.

Telle fut la quiétude de la très-sainte Madeleine, quand, assise aux pieds de son Maître, « elle écoutait sa sainte parole. » Voyez-la, je vous prie : elle est assise en une profonde tranquillité, elle ne dit mot, elle ne pleure point, elle ne sanglote point, elle ne soupire point, elle ne bouge point, elle ne prie point. Marthe, tout empressée, passe et repasse dans la sallette; Marie n'y pense point. Et que fait-elle donc? Elle ne fait rien, mais elle *écoute*. Et qu'est-ce à dire, elle écoute? C'est-à-dire, elle est là comme un vaisseau d'honneur, disposée à recevoir goutte à goutte « la myrrhe de suavité que les lèvres de son Bien-Aimé distillaient » dans son cœur. Et ce divin Époux, jaloux de l'amoureux sommeil et repos de cette bien-aimée, tança Marthe qui la voulait éveiller :

« Marthe, Marthe, tu es bien embesognée et te troubles après plusieurs choses; une seule chose néanmoins est requise : Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée. » Mais quelle fut la partie ou portion de Marie? De demeurer en paix, en repos, en quiétude auprès de son doux Jésus.

Quand donc vous serez en cette simple et pure confiance filiale auprès de Notre-Seigneur, demeurez-y, sans vous remuer nullement pour faire des actes sensibles, ni de l'entendement, ni de la volonté; car cet amour simple de confiance, et cet endormissement amoureux de votre esprit entre les bras du Sauveur, comprend par excellence tout ce que vous allez cherchant çà et là pour votre goût. Il est mieux de dormir sur cette sacrée poitrine que de veiller ailleurs où que ce soit.

En l'oraison, l'union se fait souvent par manière de petits mais fréquents élancements et avancements de l'âme en Dieu.

L'âme ayant longuement demeuré au sentiment d'union par lequel elle savoure doucement combien elle est heureuse d'être à Dieu, enfin, aspirant de plus en plus à cette union par un serrement et élan cordial : Oui, Seigneur, dira-t-elle, je suis vôtre, toute, toute, toute sans exception ; ou bien : Hé ! Seigneur, je le suis certes, et je le veux être toujours plus ; ou bien par manière de prière : O doux Jésus, tirez-moi toujours plus avant dans votre cœur, afin que votre amour m'engloutisse et que je sois tout abîmée en sa douceur.

D'autres fois l'union se fait non par des élancements répétés, mais comme par un continuel, insensible pressement et avancement du cœur en la divine bonté.

Notre cœur étant une fois joint à son Dieu, s'il demeure en cette union et que rien ne l'en divertisse, il va s'enfonçant continuellement par un insensible progrès d'union, jusqu'à ce qu'il soit tout en Dieu, à cause de l'inclination sacrée que le saint amour lui donne de s'unir toujours

davantage à la souveraine bonté ; car , comme le dit le grand apôtre de la France, l'amour est une vertu unitive , c'est-à-dire qui nous porte à la parfaite union du souverain bien . Et , puisque c'est une vérité indubitable que le divin amour , tandis que nous sommes en ce monde, est un mouvement ou au moins une habitude active et tendante au mouvement , lors même qu'il est parvenu à la simple union, il ne laisse pas d'agir , quoique imperceptiblement, pour l'accroître et perfectionner de plus en plus . Ainsi , comme les arbres qui aiment d'être transplantés, après qu'ils le sont, étendent leurs racines dans le sein de la terre, qui est leur élément et aliment, nul ne s'apercevant de cela qu'après, le cœur humain, s'étant uni à la divine bonté au moyen de l'oraison, s'étend en Dieu de plus en plus par des progrès insensibles , il est vrai , mais bien réels.

Cet exercice de l'union avec Dieu se peut même pratiquer par de courts et pas-

sagers , mais fréquents élans de notre cœur en Dieu , par manière d'oraisons jaculatoires faites à cette intention. Ah ! Jésus , qui me donnera la grâce que je sois un seul esprit avec vous ? Enfin , Seigneur , rejetant la multiplicité des créatures , je ne veux que votre unité. O Dieu , vous êtes le seul un et la seule unité nécessaire à mon âme. Hélas ! cher ami de mon cœur , unissez ma pauvre unique âme à votre très-unique bonté. Hé ! vous êtes tout mien , quand serai-je tout vôtre ? L'aimant tire le fer et le serre ; ô Seigneur Jésus , mon Epoux , soyez l'aimant qui tire mon cœur , pressez et unissez à jamais mon esprit sur votre paternelle poitrine. Hé ! puisque je suis fait pour vous , pourquoi ne suis-je pas en vous ? Abîmez cette goutte d'esprit que vous m'avez donnée dans la mer de votre bonté , de laquelle elle procède. Ah ! Seigneur , puisque votre cœur m'aime , que ne me ravit-il à soi , puisque je le veux bien ? « Tirez-moi , » et « je courrai à la suite » de vos attraits , pour

me jeter entre vos bras paternels et n'en jamais sortir dans les siècles des siècles. Amen.

Aspirez donc bien souvent en Dieu par de courts mais ardents élancements de votre cœur; admirez sa beauté, invoquez son aide, jetez-vous en esprit au pied de la croix, adorez sa bonté, interrogez-le souvent sur votre salut, donnez-lui mille fois le jour votre âme, fixez vos yeux intérieurs sur sa douceur; tendez-lui la main comme un petit enfant à son père, afin qu'il vous conduise; mettez-le sur votre poitrine comme un bouquet délicieux, plantez-le en votre âme comme un étendard, et faites mille sortes de divers mouvements de votre cœur pour vous donner de l'amour de Dieu et vous exciter à une passionnée et tendre dilection de ce divin Époux.

XIV

L'amour sacré rend les vertus excellemment plus agréables à Dieu qu'elles ne le sont de leur propre nature.

C'est une des propriétés de l'amitié qu'elle rend aimable l'ami et tout ce qui est en lui de bon et d'honnête. L'amitié répand sa grâce et faveur sur toutes les actions de celui que l'on aime, pour peu qu'elles en soient susceptibles ; les aigreurs des amis sont des douceurs, les douceurs des ennemis sont des aigreurs. Toutes les œuvres vertueuses d'un cœur ami de Dieu sont dédiées à Dieu. Car le cœur qui s'est donné soi-même, comment n'a-t-il pas donné tout ce qui dépend de lui-même ? Qui donne l'arbre sans réserve

ne donne-t-il pas aussi les feuilles, les fleurs et les fruits ? « Le juste fleurira comme la palme ; il croitra comme le cèdre du Liban. Plantés en la maison du Seigneur, ils fleuriront dans les parvis de la maison de notre Dieu. » Puisque le juste est planté en la maison de Dieu, ses feuilles, ses fleurs et ses fruits y croissent, et sont dédiés au service de sa majesté. Il est « comme l'arbre planté près le courant des eaux, qui porte son fruit en son temps ; ses feuilles mêmes ne tombent point, tout ce qu'il fait prospérera. » Non-seulement les fruits de la charité et les fleurs des œuvres qu'elle ordonne, mais les feuilles mêmes des vertus morales et naturelles tirent une spéciale prospérité de l'amour du cœur qui les produit. Si vous entez un rosier, et que dans la fente de la tige vous mettiez un grain de musc, les roses qui en proviendront seront toutes musquées. Fendez donc votre cœur par la sainte pénitence, et mettez l'amour de Dieu dans la fente ; puis, entant sur lui telle vertu que vous

voudrez, les œuvres qui en proviendront seront parfumées de sainteté, sans qu'il soit besoin d'autre soin pour cela.

Toutes les vertus reçoivent un nouveau lustre et une excellente dignité par la présence de l'amour sacré ; mais la foi, l'espérance, la crainte de Dieu, la piété, la pénitence et toutes les autres vertus, qui d'elles-mêmes tendent particulièrement à Dieu et à son honneur, ne reçoivent pas seulement l'impression du divin amour, par laquelle elles sont élevées à une grande valeur, mais elles se penchent totalement vers lui, s'associant avec lui, le suivant et servant en toutes occasions. Car enfin la parole sacrée attribue une certaine propriété et force de sauver, de sanctifier et de glorifier à la foi, à l'espérance, à la piété, à la crainte de Dieu, à la pénitence, qui témoigne bien que ce sont des vertus de grand prix, et qu'étant pratiquées en un cœur qui a l'amour de Dieu, elles se rendent excellemment plus fructueuses et plus

saintes que les autres, lesquelles de leur nature n'ont pas une si grande convenance avec l'amour sacré. Et celui qui s'écrie : « Si j'ai toute la foi, en sorte même que je transporte les montagnes, et que je n'aie point la charité, je ne suis rien, » montre bien, certes, qu'avec la charité cette foi lui profiterait grandement. La charité donc est une vertu nonpareille, qui n'embellit pas seulement le cœur auquel elle se trouve, mais bénit et sanctifie ainsi toutes les vertus qu'elle rencontre en lui par sa seule présence, les embaumant et parfumant de son odeur céleste, par le moyen de laquelle elles sont rendues de grand prix devant Dieu ; ce qu'elle fait néanmoins beaucoup plus excellemment en la foi, en l'espérance et dans les autres vertus qui d'elles-mêmes ont une nature tendante à la piété.

C'est pourquoi, entre toutes les actions vertueuses, nous devons soigneusement pratiquer celles de la religion et révérence envers les choses divines ; celles de la foi,

de l'espérance et de la très-sainte crainte de Dieu, parlant souvent des choses célestes, pensant et aspirant à l'éternité, fréquentant les églises et services sacrés, faisant des lectures dévotes, observant les cérémonies de la religion chrétienne. Car le saint amour se nourrit à souhait parmi ces exercices, et répand sur eux plus abondamment ses grâces et propriétés qu'il ne fait sur les actions des vertus simplement humaines, ainsi que le bel arc-en-ciel rend odorantes toutes les plantes sur lesquelles il tombe, mais plus que toutes incomparablement celle de l'aspalathus.

O Jésus, je veux vous suivre, parce que vous êtes le chemin qui me menez au vrai amour de Dieu. Je veux croire en vous, parce que vous êtes la vérité infallible, qui me révélez les secrets et les abîmes de l'amour divin. Je veux vous aimer parce que vous êtes la vie du saint amour.

XV

Comment le divin amour sanctifie encore plus excellemment les vertus, quand elles sont pratiquées par son ordonnance et commandement.

Entre toutes les vertus, la gloire de notre salut et de notre victoire sur l'enfer est déférée à l'amour divin, qui, comme prince et général de toute l'armée des Vertus, fait tous les exploits par lesquels nous obtenons le triomphe. Car l'amour sacré a ses actions propres, issues et procédées de lui-même, par lesquelles il fait des miracles d'armes sur nos ennemis ; puis, outre cela, il dispose, commande et ordonne les actions des autres vertus, qui, pour cette cause, sont nommées actes commandés ou ordon-

nés de l'amour. Que si enfin quelques vertus font leur opération sans son commandement, pourvu qu'elles servent à son intention, qui est l'honneur de Dieu, il ne laisse pas de les avouer siennes. Or néanmoins, quoiqu'en gros nous disions, après le divin Apôtre, que « la charité souffre tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout, » et, en somme, qu'elle fait tout, si est-ce que nous ne laissons pas de distribuer en particulier la louange du salut des bienheureux aux autres vertus, selon qu'elles ont excellé en un chacun; car nous disons que la foi a sauvé les uns, l'aumône quelques autres, la tempérance, l'oraison, l'humilité, l'espérance, la chasteté les autres, parce que les actions de ces vertus ont paru avec lustre en ces saints. Mais toujours réciproquement aussi, après qu'on a élevé ces vertus particulières, il faut rapporter tout leur honneur à l'amour sacré qui à toutes donne la sainteté qu'elles ont. Car que veut dire autre chose le glorieux Apôtre, inculquant que « la charité est bé-

nigne, patiente, qu'elle croit tout, espère tout, supporte tout, » sinon que la charité ordonne et commande à la patience de patienter, et à l'espérance d'espérer, et à la foi de croire? Il est vrai qu'avec cela il signifie encore que l'amour est l'âme et la vie de toutes les vertus, comme s'il voulait dire que la patience n'est pas assez patiente, ni la foi assez fidèle, ni l'espérance assez confiante, ni la débonnairété assez douce, si l'amour ne les anime et vivifie, et c'est cela même que nous fait entendre ce même *vaisseau d'élection*, quand il dit que « sans la charité rien ne lui profite et qu'il n'est rien ; » car c'est comme s'il disait que sans l'amour il n'est ni patient, ni débonnaire, ni constant, ni fidèle, ni espérant, ainsi qu'il est convenable pour être serviteur de Dieu, qui est le vrai et désirable être de l'homme.

Il n'y a que les enfants légitimes, c'est-à-dire les actes de la très-sainte charité, qui soient héritiers de Dieu, cohéritiers de

Jésus-Christ, et les enfants ou actes que les autres vertus conçoivent et enfantent sur ses genoux, par son commandement, ou au moins sous les ailes et la faveur de sa présence. Mais, quand les vertus morales, ou même les vertus surnaturelles, produisent leurs actions en l'absence de la charité, comme elles font entre les schismatiques, au rapport de saint Augustin, et quelquefois parmi les mauvais catholiques, elles n'ont nulle valeur pour le paradis, non pas même l'aumône, quand elle nous porterait à *distribuer toute notre substance aux pauvres*, ni le martyre non plus, quand nous *livrerions notre corps aux flammes pour être brûlé*. Non, sans la charité, dit l'Apôtre, tout cela *ne servirait de rien*.

De même, les mérites et fruits des vertus, tant morales que chrétiennes, subsistent très-doucement et tranquillement en l'âme, tandis que la sacrée dilection y vit et règne; mais, lorsque la dilection divine y meurt, tous les mérites et fruits des autres vertus meurent en même temps, et ce

sont ces œuvres que les théologiens appellent mortifiées, parce qu'étant nées en vie, sous la faveur de la dilection, et comme un Ismaël en la famille d'Abraham, elles perdent par après la vie et le droit d'hériter par la désobéissance et rébellion suivantes de la volonté humaine, qui est leur mère.

Les œuvres donc que le pécheur fait tandis qu'il est privé du saint amour ne profitent jamais pour la vie éternelle, et pour cela sont appelées œuvres mortes; mais les bonnes œuvres du juste sont au contraire nommées vives, d'autant que le divin amour les anime et vivifie de sa dignité. Que si par après elles perdent leur vie et valeur par le péché survenant, elles sont dites œuvres amorties, éteintes ou mortifiées seulement, mais non pas œuvres mortes, si principalement on a égard aux élus. Car, comme le Sauveur, parlant de la petite Tabithe, fille de Jairus, dit qu'*elle n'était pas morte, mais dormait* seulement, parce que, devant être soudain ressuscitée,

sa mort serait de si peu de durée, qu'elle ressemblerait plutôt à un sommeil qu'à une vraie mort, ainsi les œuvres des justes, et surtout des élus, que le péché survenu fait mourir, ne sont pas dites œuvres mortes, mais seulement amorties, mortifiées, assoupies ou pâmées, parce qu'au prochain retour de la sainte dilection elles doivent, ou du moins peuvent bientôt revivre et ressusciter. Le retour du péché ôte la vie au cœur et à toutes ses œuvres. Un hiver rigoureux amortit toutes les plantes de la campagne, en sorte que, s'il durait toujours, elles aussi toujours demeureraient en cet état de mort. Le péché, triste et très-effroyable hiver de l'âme, amortit toutes les saintes œuvres qu'il y trouve; et, s'il durait toujours, jamais rien ne prendrait ni vie ni vigueur.

Et comme, au retour du beau printemps, non-seulement les nouvelles semences qu'on jette en terre, à la faveur de cette belle et féconde saison, germent et bourgeonnent agréablement, chacune selon sa qualité,

mais aussi les vieilles plantes que l'âpreté de l'hiver précédent avait flétries, desséchées et amorties reverdissent, se revigorent, et reprennent leur vertu et leur vie, de même, le péché étant aboli, et la grâce du divin amour revenant en l'âme, non-seulement les nouvelles affections que le retour de ce sacré printemps apporte germent et produisent beaucoup de mérites et de bénédictions, mais les œuvres fanées et flétries sous la rigueur de l'hiver du péché passé, comme délivrées de leur ennemi mortel, reprennent leurs forces, se revigorent, et, comme ressuscitées, fleurissent derechef, et fructifient en mérites pour la vie éternelle. Telle est la toute-puissance du céleste amour, ou l'amour de la céleste toute-puissance. « Si l'impie se détourne de son impiété, et qu'il fasse jugement et justice, il vivifiera son âme. Convertissez-vous et faites pénitence de vos iniquités, et l'iniquité ne vous sera pas à ruine, » dit le Seigneur tout puissant. Et qu'est-ce à dire, *l'iniquité ne vous sera point à ruine*, sinon

que les *ruines* qu'elle avait faites seront réparées? Ainsi, outre mille caresses que l'enfant prodigue reçut de son père, il fut rétabli avec avantage en tous ses ornements et en toutes les grâces, faveurs et dignités qu'il avait perdues; et Job, image innocente du pécheur pénitent, reçoit enfin *au double de tout ce qu'il avait eu* (1).

(1) *Amo*, j'aime, parole courte, mais qu'elle est puissante, qu'elle est efficace! *J'aime* : cette parole ferme l'enfer, ouvre le ciel, blesse le cœur de Dieu, réjouit le paradis. C'est encore peu : cette parole monte et vole jusqu'au sanctuaire inaccessible de la très-sainte Trinité, et là elle prend et apporte avec elle l'amour, et avec l'amour elle entraîne tout, parce que Dieu le Père est amour, le Fils est amour, le Saint-Esprit est amour. Et avec une si noble et si divine société, l'âme est inondée de joie, elle vit heureuse, et elle règne en tout lieu.

(*Élévations à Dieu.*)

XVI

**Comment nous devons réduire toute
la pratique des vertus et de nos
actions au saint amour.**

Le souverain motif de nos actions, qui est celui du céleste amour, a cette souveraine propriété, qu'étant plus pur il rend l'action qui en provient plus pure. Ainsi les anges et saints du paradis n'aiment chose aucune pour autre fin quelconque que pour celle de l'amour de la divine bonté et par le motif de lui vouloir plaire. Ils s'entr'aiment tous très-ardemment, ils nous aiment aussi, il aiment les vertus, mais tout cela pour plaire à Dieu seulement. Ils suivent et pratiquent les vertus, non en tant qu'elles sont belles et aimables,

mais en tant qu'elles sont agréables à Dieu. Ils aiment leur félicité, non en tant qu'elle est à eux, mais en tant qu'elle plaît à Dieu. Oui, même ils aiment l'amour duquel ils aiment Dieu, non parce qu'il est en eux, mais parce qu'il tend à Dieu ; non parce qu'il leur est doux, mais parce qu'il plaît à Dieu ; non parce qu'ils l'ont et le possèdent, mais parce que Dieu le leur donne et qu'il y prend son bon plaisir.

Purifions donc tant que nous pourrons toutes nos intentions ; et, puisque nous pouvons répandre sur toutes les actions des vertus le motif sacré du divin amour, pourquoi ne le ferions-nous pas, rejetant, dans les occurrences, toutes sortes de motifs vicieux, comme la vaine gloire et l'intérêt propre, et considérant tous les bons motifs que nous pouvons avoir d'entreprendre l'action qui se présente alors, afin de choisir celui du saint amour, qui est le plus excellent de tous, pour en arroser et détremper tous les autres ? Par exemple, si je veux m'exposer vaillamment aux ha-

sards de la guerre, je le puis, considérant divers motifs ; car le motif naturel de cette action, c'est celui de ma force et vaillance, à laquelle il appartient de faire entreprendre par raison les choses périlleuses ; mais, outre celui-ci, j'en puis avoir plusieurs autres, comme celui d'obéir au prince que je sers, celui de l'amour envers le public, celui de magnanimité qui me fait plaie en la grandeur de cette action. Or, venant donc à l'action, je me pousse au péril par tous ces motifs ; mais pour les relever tous au degré de l'amour divin et les purifier parfaitement, je dirai en mon âme de tout mon cœur : O Dieu éternel, qui êtes le très-cher amour de mes affections, si la vaillance, l'obéissance au prince, l'amour de la patrie et la magnanimité ne vous étaient pas agréables, je ne suivrais jamais leurs mouvements que je sens maintenant ; mais, parce que ces vertus vous plaisent, j'embrasse cette occasion de les pratiquer, et ne veux seconder leur instinct et inclination, sinon parce que vous les aimez et que vous le voulez.

Quelquefois nous sommes touchés de quelque motif particulier, comme, par exemple, s'il nous advenait d'aimer la chasteté à cause de sa belle et tant agréable pureté ; soudain sur ce motif il faut reprendre celui du divin amour en cette sorte : O très-honnête et délicieuse blancheur de la chasteté, que vous êtes aimable, puisque vous êtes tant aimée par la divine bonté ! Puis, se retournant vers le Créateur : Hé ! Seigneur, je vous requiers une seule chose, c'est celle que je recherche en la chasteté, de voir et de pratiquer en elle votre bon plaisir et les délices que vous y prenez. Et, lorsque nous rentrons dans les exercices des vertus, nous devons souvent dire de tout notre cœur : *Oui, Père éternel, je le ferai, parce qu'ainsi a-t-il été agréable de toute éternité devant vous.* En cette sorte faut-il animer toutes nos actions de ce bon plaisir céleste, aimant principalement l'honnêteté et beauté des vertus, parce qu'elle est agréable à Dieu.

Dieu a mis sur moi l'étendard de sa cha-

rité, dit la Sulamite. L'amour est l'étendard en l'armée des vertus ; elles se doivent toutes ranger à lui : c'est le seul drapeau sous lequel Notre-Seigneur les fait combattre, lui qui est le vrai général de l'armée. Réduisons donc toutes les vertus à l'obéissance de la charité ; aimons les vertus particulières, mais principalement parce qu'elles sont agréables à Dieu ; aimons excellemment les vertus plus excellentes, non parce qu'elles sont excellentes, mais parce que Dieu les aime plus excellemment. Ainsi le saint amour vivifiera toutes les vertus, les rendant toutes aimantes, aimables et suraimables.

XVII

**Comment la charité comprend en
soi les dons du Saint-Esprit.**

—

Afin que l'esprit humain suive aisément les mouvements et instincts de la raison pour parvenir au bonheur naturel qu'il peut prétendre, vivant selon les lois de l'honnêteté, il a besoin, premièrement, de la tempérance, pour réprimer les inclinations insolentes de la sensualité ; secondement, de la justice, pour rendre à Dieu, au prochain et à soi-même ce qu'il est obligé ; troisièmement, de la force, pour vaincre les difficultés qu'on sent à faire le bien et repousser le mal ; quatrièmement, de la prudence, pour discerner quels sont

les moyens les plus propres pour parvenir au bien et à la vertu ; cinquièmement, de la science, pour connaître le vrai bien auquel il faut aspirer et le vrai mal qu'il faut rejeter ; sixièmement, de l'entendement, pour bien pénétrer les premiers et principaux fondements ou principes de la beauté et excellence de l'honnêteté ; septièmement enfin, de la sagesse, pour contempler la Divinité, première source de tout bien. Telles sont les qualités par lesquelles l'esprit est rendu doux, obéissant et pliable aux lois de la raison naturelle qui est en nous.

Ainsi le Saint-Esprit qui habite en nous, voulant rendre notre âme souple, maniable et obéissante à ses divins mouvements et célestes inspirations qui sont les lois de son amour, en l'observation desquelles consiste la félicité surnaturelle de cette vie présente, nous donne sept propriétés et perfections pareilles presque aux sept qui, en l'Écriture sainte et dans les livres des théologiens, sont appelées dons du Saint-Esprit.

Or, ils ne sont pas seulement insépara-

bles de la charité, mais, toutes choses bien considérées, et à proprement parler, ils sont les principales vertus, qualités et propriétés de la charité. Car 1° la sagesse n'est autre chose, en effet, que l'amour qui savoure, goûte et exprime combien Dieu est doux et suave ; 2° l'entendement n'est autre chose que l'amour attentif à considérer et pénétrer la beauté des vérités de la foi, pour y connaître Dieu en lui-même, et puis de là, en descendant, le considérer dans les créatures ; 3° la science, au contraire, n'est autre chose que le même amour qui nous tient attentifs à nous connaître nous-mêmes et les créatures, pour nous faire remonter à une plus parfaite connaissance du service que nous devons à Dieu ; 4° le conseil est aussi l'amour, en tant qu'il nous rend soigneux, attentifs et habiles, pour bien choisir les moyens propres à servir Dieu saintement ; 5° la force est l'amour qui encourage et anime le cœur, pour exécuter ce que le conseil a déterminé devoir être fait ; 6° la piété est l'amour qui adoucit le tra-

vail et nous le fait cordialement, agréablement et d'une affection filiale employer aux œuvres qui plaisent à Dieu notre Père; et 7°, pour conclusion, la crainte n'est autre chose que l'amour, en tant qu'elle nous fait fuir et éviter ce qui est désagréable à la divine majesté.

Ainsi la charité nous sera une autre échelle de Jacob, composée des sept dons du Saint-Esprit, comme autant d'échelons sacrés par lesquels les hommes angéliques monteront de la terre au ciel, pour s'aller unir à la poitrine du Dieu tout-puissant, et descendront du ciel en terre, pour venir prendre le prochain par la main et le conduire au ciel. Car, montant au premier échelon, la crainte nous fait quitter le mal; au second, la piété nous excite à vouloir faire le bien; au troisième, la science nous fait connaître le bien qu'il faut faire et le mal qu'il faut fuir; au quatrième, par la force, nous prenons courage contre toutes les difficultés qu'il y a en notre entreprise; au cinquième, par le conseil, nous choisiss-

sons les moyens propres à cela ; au sixième, nous unissons notre entendement à Dieu, pour voir et pénétrer les traits de son infinie beauté ; et, au septième, nous joignons notre volonté à Dieu, pour savourer et expérimenter les douceurs de son incompréhensible bonté. Car, sur le sommet de cette échelle, Dieu étant penché vers nous, il nous donne le baiser d'amour et nous présente les sacrées *mamelles* de sa suavité, *meilleures* que le vin.

Mais si, ayant délicieusement joui de ces amoureuses faveurs, nous voulons retourner en terre pour tirer le prochain à ce même bonheur, du premier et du plus haut degré, où nous avons rempli notre volonté d'un zèle très-ardent et avons parfumé notre âme des parfums de la charité souveraine de Dieu, nous descendons au second degré, où notre entendement prend une clarté nonpareille et fait provision de conceptions et maximes plus excellentes pour la gloire de la beauté et bonté divines. De là nous venons au troisième, où, par le don

du conseil, nous avisons par quels moyens nous inspirerons dans l'esprit du prochain le goût et l'estime de la divine suavité. Au quatrième, nous nous encourageons, recevant une sainte force pour surmonter les difficultés qui peuvent être en ce dessein. Au cinquième, nous commençons à prêcher par le don de la science, exhortant les âmes à la suite des vertus et à la fuite des vices. Au sixième, nous tâchons de leur inspirer une sainte piété, afin que, reconnaissant Dieu pour père très-aimable, elles lui obéissent avec une crainte filiale. Et, au dernier degré, nous les pressons de craindre les jugements de Dieu, afin que, mêlant cette crainte d'être damnées avec la révérence filiale, elles quittent plus ardemment la terre pour monter au ciel avec nous.

La charité donc comprend les sept dons du Saint-Esprit, et ressemble à une belle fleur de lis qui a six feuilles plus blanches que la neige, et au milieu les beaux martlets d'or de la sagesse, qui poussent en

nos cœurs les goûts et savouremens amoureux de la bonté du Père, notre Créateur, de la miséricorde du Fils, notre Rédempteur, et de la suavité du Saint-Esprit, notre Sanctificateur (1).

(1) Parmi toutes les vertus morales et théologales, parmi tous les dons de l'Esprit-Saint, et parmi toutes les grâces gratuitement données, la vertu par excellence, le don par excellence, la grâce par excellence, est la charité. Elle surpasse, au témoignage de l'Apôtre, la grâce des langues, la grâce de prophétie, la grâce de la science naturelle et surnaturelle; elle l'emporte sur la grâce des miracles, sur la libéralité qui donne tous ses biens aux pauvres, et sur le courage qui donne même sa vie en sacrifice. Toutes ces grâces, quoique grandes en elles-mêmes, ne sont cependant rien, sans la charité, comme le dit l'Apôtre.

XVIII

**Comment l'amour sacré comprend
les douze fruits du Saint-Esprit
avec les huit béatitudes de l'Évan-
gile.**

Le glorieux saint Paul a dit : « Or, le fruit de l'Esprit est la charité, la joie, la paix, la patience, la bénignité, la bonté, la longanimité, la mansuétude, la foi, la modestie, la continence, la chasteté. »

L'Apôtre ne veut dire autre chose ici, sinon que le fruit du Saint-Esprit est la charité, laquelle est joyeuse, paisible, patiente, bénigne, affable, clémente, douce, fidèle, modeste, continent, chaste ; c'est-à-dire que le divin amour donne une joie et consolation intérieure avec une grande paix de cœur, qui se conserve entre les adversités par la patience, et qui nous rend

gracieux et bénins à secourir le prochain par une bonté cordiale envers lui, bonté qui n'est pas variable, mais constante et persévérante, d'autant qu'elle nous donne un courage de longue étendue, au moyen de quoi nous sommes rendus doux, affables et condescendants envers tous, supportant leurs humeurs et imperfections, et leur gardant une loyauté parfaite, témoignant une simplicité accompagnée de confiance tant en nos paroles qu'en nos actions, vivant modestement et humblement, retranchant toutes superfluités et tous désordres au boire, manger, vêtir, coucher, jeux, passe-temps et autres telles convoitises voluptueuses, par une sainte continence, et réprimant surtout les inclinations et séditions de la chair par une soigneuse chasteté, afin que toute notre personne soit occupée en la divine dilection, tant intérieurement, par la joie, paix, patience, longanimité, bonté et loyauté, comme aussi extérieurement, par la bénignité, mansuétude, modestie, continence et chasteté.

De sorte qu'en somme la très-sainte dilection est une vertu, un don, un fruit et une béatitude. En qualité de vertu, elle nous rend obéissants aux inspirations intérieures que Dieu nous donne par ses commandements et conseils, en l'exécution desquels on pratique toutes les vertus; donc la dilection est la vertu de toutes les vertus. En qualité de don, la dilection nous rend souples et maniables aux inspirations intérieures, qui sont comme les commandements et conseils secrets de Dieu, à l'exécution desquels sont employés les sept dons du Saint-Esprit, en sorte que la dilection est le don des dons. En qualité de fruit, elle nous donne un goût et plaisir extrêmes en la pratique de la vie dévote, qui se sent dans les douze fruits du Saint-Esprit, et ainsi elle est le fruit des fruits. En qualité de béatitude, elle nous fait prendre à faveur extrême et singulier honneur les affronts, calomnies, confusions et opprobres que le monde nous fait, et nous fait quitter, renoncer et rejeter toute autre gloire, si

non celle qui procède du bien-aimé Crucifix pour lequel nous nous glorifions en l'abjection, abnégation et anéantissement de nous-mêmes, ne voulant autres marques de majesté que la couronne d'épines du Crucifix, le sceptre de son roseau, le manteau de mépris qui lui fut imposé, le trône de sa croix, sur lequel les amoureux sacrés ont plus de contentement, de joie, de gloire et de félicité que jamais Salomon n'eut sur son trône d'ivoire.

Ainsi la dilection est souvent représentée par la grenade, qui, tirant ses propriétés du grenadier, peut être appelée sa vertu, comme encore elle semble être son don, qu'il offre à l'homme par amour, et son fruit, puisqu'elle est mangée pour récréer le goût de l'homme; et enfin elle est, par manière de dire, sa gloire et béatitude, puisqu'elle porte la couronne et le diadème.

XIX

**Moyens de faire des progrès dans
l'amour divin.**

—

**§ 1. — *Le désir d'aimer Dieu doit être
continuel.***

« Thésaurisez des trésors au ciel. » Un trésor ne suffit pas au gré de ce divin Epoux, mais il veut que nous ayons tant de trésors, que notre trésor soit composé de plusieurs trésors ; c'est-à-dire qu'il faut avoir un désir insatiable d'aimer Dieu pour joindre toujours dilection à dilection. Qu'est-ce qui presse si fort les abeilles d'accroître leur miel, sinon l'amour qu'elles ont pour lui ?

O cœur de mon âme, qui es créé pour aimer le bien infini, quel amour peux-tu

désirer, sinon cet amour qui est le plus désirable de tous les amours? Hélas! ô âme de mon cœur, quel désir peux-tu aimer, sinon le plus aimable de tous les désirs? O amour des désirs sacrés, ô désirs du saint amour, oh! *que j'ai souhaité de désirer* vos perfections!

Le désir d'aimer et l'amour dépendent de la même volonté; c'est pourquoi, aussitôt que nous avons formé le vrai désir d'aimer, nous commençons d'avoir de l'amour, et, à mesure que ce désir va croissant, l'amour aussi va s'augmentant. Qui désire ardemment l'amour aimera bientôt avec ardeur. O Dieu! qui nous fera la grâce que nous brûlions de ce désir, qui est « le désir des pauvres et la préparation de leur cœur » que Dieu « exauce » volontiers? Celui qui n'est pas assuré d'aimer Dieu est pauvre, et, s'il désire de l'aimer, il est mendiant, mais mendiant de l'heureuse mendicité de laquelle le Sauveur a dit: « Bienheureux sont les mendiants d'esprit, car à eux appartient le royaume des cieux. »

Tel fut saint Augustin quand il s'écria : « O aimer ! ô marcher ! ô mourir à soi-même ! ô parvenir à Dieu ! » Tel saint François disant : « Que je meure de ton amour, ô l'ami de mon cœur, qui as daigné mourir pour mon amour ! » Telles sainte Catherine de Gênes et la bienheureuse Mère Thérèse comme biches spirituelles, pantelantes et mourantes de la soif du divin amour, lançaient cette voix : « Hé ! Seigneur, donnez-moi de cette eau. »

Qui bien désire la dilection, bien la cherche ; qui bien la cherche, bien la trouve ; qui bien la trouve, a trouvé la source de la vie, à laquelle *il puisera le salut du Seigneur*. Crions nuit et jour : Venez, ô Saint-Esprit, remplissez les cœurs de vos fidèles et allumez en eux le feu de votre amour. O amour céleste, quand complerez-vous mon âme !

§ 2. — *Retrancher les autres désirs.*

Le lis n'a point de saison, il fleurit tôt ou tard, selon qu'on le plante plus ou moins

avant en terre ; car si on ne le pousse que de trois doigts en terre, il fleurira incontinent; mais si on le pousse de six ou neuf doigts, il fleurira aussi toujours plus tard à même proportion. Si le cœur qui prétend à l'amour divin est fort enfoncé dans les affections terrestres et temporelles, il fleurira tard et difficilement; mais, s'il n'est dans le monde que justement autant que sa condition le requiert, vous le verrez bientôt fleurir en dilection et répandre son odeur agréable.

Pour cela, les saints se retiraient dans les solitudes, afin que, dépris des multitudes mondaines, ils vaquassent plus ardemment au céleste amour. Pour cela, l'épouse sacrée ferme *l'un de ses yeux*, afin d'unir plus fortement sa vue en l'autre seul, et viser plus justement, par ce moyen, au milieu du cœur de son Bien-Aimé, qu'elle veut brûler d'amour. Pour cela, elle-même tient sa chevelure tellement plissée et ramassée dans une tresse, qu'elle semble n'avoir qu'un seul cheveu,

duquel elle se sert comme d'une chaîne pour lier et ravir le cœur de son époux qu'elle rend esclave de sa dilection.

Les âmes qui désirent tout de bon d'aimer Dieu doivent donc fermer leur entendement aux discours des choses mondaines, pour l'employer plus ardemment dans les méditations des choses divines, et ramasser toutes leurs prétentions sous l'unique intention qu'elles ont d'aimer uniquement Dieu. Quiconque désire quelque chose qu'il ne désire pas pour Dieu, en désire moins Dieu.

Un religieux demanda au bienheureux Gilles ce qu'il pourrait faire de plus agréable à Dieu, et il lui répondit en chantant : « Une à un, une à un ; » c'est-à-dire une seule âme à un seul Dieu. Tant de désirs et d'amours en un cœur sont comme plusieurs enfants sur une mamelle, qui, ne pouvant téter tous ensemble, la pressent tantôt l'un, tantôt l'autre à l'envi, et la font tarir et dessécher. Qui prétend au

divin amour doit soigneusement réserver son loisir, son esprit et ses affections pour cela.

§ 3. — *Employer surtout les occasions présentes en la pratique du divin amour.*

Il y a des âmes qui font des projets d'actions éminentes et de souffrances extraordinaires, mais actions et souffrances desquelles l'occasion n'est pas présente, ni ne se présentera peut-être jamais, et sur cela pensent avoir fait un trait de grand amour; en quoi elles se trompent fort souvent, comme il paraît, en ce qu'embrassant par souhait, ce leur semble, de grandes croix futures, elles fuient ardemment la charge des présentes, qui sont moindres. N'est-ce pas une extrême tentation d'être si vaillant en imagination et si lâche en exécution ?

Hé ! Dieu nous garde de ces ardeurs imaginaires, qui nourrissent bien souvent

dans le fond de nos cœurs la vaine et secrète estime de nous-mêmes ! Les grandes œuvres ne sont pas toujours en notre chemin ; mais nous pouvons à toute heure en faire de petites excellentement, c'est-à-dire avec un grand amour. Voyez ce saint, je vous prie, qui donne un *verre d'eau* pour Dieu aux pauvres passagers altérés : il fait peu de chose, ce semble ; mais l'intention, la douceur, la dilection dont il anime son œuvre est si excellente, qu'elle convertit cette simple eau en eau de vie et de vie éternelle.

Les abeilles picorent dans les lis, les flambes et les roses, mais elles ne font pas moins de butin sur les menues petites fleurs du romarin et du thym ; elles y cueillent non-seulement plus de miel, mais encore de meilleur miel, parce que, dans ces petits vases, le miel, se trouvant plus resserré, s'y conserve aussi bien mieux. Certes, dans les bas et menus exercices de dévotion, la charité se pratique non-seulement plus fréquemment, mais aussi pour

l'ordinaire plus humblement, et par conséquent plus utilement et saintement.

Ces condescendances aux humeurs d'autrui, ce support des actions et façons agrestes et ennuyeuses du prochain, ces victoires sur nos propres humeurs et passions, ce renoncement à nos menues inclinations, cet effort contre nos aversions et répugnances, ce cordial et doux aveu de nos imperfections, cette peine continuelle que nous prenons de tenir nos âmes en égalité, cet amour de notre abjection, ce bénin et gracieux accueil que nous faisons aux mépris et censures de nos conditions, de notre vie, de notre conversation, de nos actions, tout cela est plus fructueux à nos âmes que nous ne saurions penser, pourvu que la céleste dilection le ménage.

Notre-Seigneur, au rapport des anciens, répétait aux siens : « Soyez bons monnayeurs. » Si l'écu n'est de bon or, s'il n'a son poids, s'il n'est battu au coin légitime, on le rejette comme non recevable ; si une œuvre n'est de bonne espèce, si elle

n'est ornée de charité, si l'intention n'est pieuse, elle ne sera point reçue entre les bonnes œuvres. Si je jeûne, mais pour épargner, mon jeûne n'est pas de bonne espèce ; si c'est par tempérance, mais que j'aie quelque péché mortel en mon âme, le poids manque à cette œuvre, car c'est la charité qui donne le poids à tout ce que nous faisons ; si c'est seulement par conversation et pour m'accommoder à mes compagnons, cette œuvre n'est pas marquée au coin d'une intention approuvée. Mais si je jeûne par tempérance, et que je sois en la grâce de Dieu, et que j'aie intention de plaire à sa divine majesté par cette tempérance, l'œuvre sera une bonne monnaie, propre pour accroître en moi le trésor de la charité.

C'est faire excellemment les actions petites que de les faire avec beaucoup de pureté d'intention et une forte volonté de plaire à Dieu ; et alors elles nous sanctifient grandement. Il y a des personnes qui mangent beaucoup et sont toujours maigres,

exténuées et allangouries, parce qu'elles n'ont pas la force digestive bonne; il y en a d'autres qui mangent peu et sont toujours en bon point et vigoureuses, parce qu'elles ont l'estomac bon. Ainsi y a-t-il des âmes qui font beaucoup de bonnes œuvres et croissent fort peu en charité, parce qu'elles les font ou froidement ou lâchement, ou par instinct et inclination de nature plus que par inspiration de Dieu ou ferveur céleste; et au contraire il y en a qui font peu de besogne, mais avec une volonté et intention si saintes, qu'elles font un progrès extrême en dilection; elles ont peu de talents, mais elles les ménagent si fidèlement, que le Seigneur les en récompense largement.

§ 4. — *Les occupations légitimes n'y font point obstacle.*

La curiosité, l'ambition, l'inquiétude, avec l'inadvertance et l'inconsidération de la fin pour laquelle nous sommes en ce

monde, sont cause que nous avons mille fois plus d'empêchements que d'affaires, plus de tracas que d'œuvres, plus d'occupation que de besogne. Et ce sont ces embarras, c'est-à-dire les niaises, vaines et superflues occupations desquelles nous nous chargeons, qui nous divertissent de l'amour de Dieu, et non pas les vrais et légitimes exercices de nos vocations. David et après lui saint Louis, parmi tant de hasards, de travaux et d'affaires qu'ils eurent, soit en paix, soit en guerre, ne laissaient pas de chanter en vérité : « Qu'y a-t-il pour moi au ciel, et que désiré-je sur la terre, si ce n'est vous seul, ô mon Dieu? »

Que veut mon cœur, sinon Dieu,
De ce qu'au ciel on admire ?
Qu'est-ce que, dans ce bas lieu,
Sinon Dieu, mon cœur respire ?

Saint Bernard ne perdait rien du progrès qu'il désirait faire en ce saint amour, quoiqu'il fût dans les cours et armées des grands princes, où il s'employait à réduire les affaires d'état au service de la gloire

de Dieu. Il changeait de lieu, mais il ne changeait point de cœur, ni son cœur d'amour, ni son amour d'objet; et, pour parler son propre langage, ces mutations se faisaient en lui, mais non pas de lui, puisque, bien que ses occupations fussent fort différentes, il était indifférent à toutes occupations, ne recevant pas la couleur des affaires et des conversations, comme le caméléon celle du lieu où il se trouve, mais demeurant toujours uni à Dieu, toujours blanc en pureté, toujours vermeil en charité, et toujours plein d'humilité.

Dieu *est innocent à l'innocent*, bon au bon, cordial au cordial, tendre envers les tendres; et son amour le porte quelquefois à faire des traits d'une sacrée et sainte mignardise pour les âmes qui, par une amoureuse pureté et simplicité, se rendent comme petits enfants auprès de lui.

Un jour sainte Françoise disait l'office de Notre-Dame; comme il advient ordinairement que s'il n'y a qu'une affaire en toute la journée, c'est au temps de l'orai-

son que la presse en arrive, cette sainte dame fut appelée de la part de son mari pour un service domestique, et par quatre diverses fois, pensant reprendre le fil de son office, elle fut rappelée et contrainte de couper un même verset, jusqu'à ce que cette bénite affaire, pour laquelle on avait si empressement diverti sa prière, étant enfin achevée, revenant à son office, elle trouva ce verset si souvent laissé par obéissance et si souvent recommencé par dévotion, tout écrit en beau caractère d'or, que sa dévote compagne, Madame Vannocci, jura d'avoir vu écrire par le cher ange gardien de la Sainte, à laquelle par après saint Paul aussi le révéla.

Quelle suavité de cet Epoux céleste envers cette douce et fidèle épouse ! Vous voyez cependant que les occupations nécessaires à un chacun, selon sa vocation, ne diminuent point l'amour divin, mais l'accroissent, et dorent, par manière de dire, l'ouvrage de la dévotion.

§ 5. — *Moyen général pour appliquer nos œuvres à l'amour de Dieu.*

« Tout ce que vous faites, et quoi que vous fassiez en paroles et en œuvres, faites-le tout au nom de Jésus-Christ. Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, ou que vous fassiez quelque autre chose, faites-le tout à la gloire de Dieu. » Ce sont les propres paroles du divin Apôtre, lesquelles, comme dit le grand saint Thomas en les expliquant, sont suffisamment pratiquées, quand nous avons l'habitude de la très-sainte charité, par laquelle, bien que nous n'ayons pas une expresse et attentive intention de faire chaque œuvre pour Dieu, cette intention néanmoins est contenue secrètement en l'union et communion que nous avons avec Dieu, par laquelle tout ce que nous pouvons faire de bon est dédié avec nous à sa divine bonté. Il n'est pas besoin qu'un enfant, demeurant en la maison et puissance de son père, déclare que ce qu'il acquiert est acquis à son père ;

car, sa personne étant à son père, tout ce qui en dépend lui appartient aussi. Il suffit aussi que nous soyons enfants de Dieu par dilection pour rendre tout ce que nous faisons entièrement destiné à sa gloire.

Il est donc vrai que, comme l'olivier planté près de la vigne lui donne sa saveur, de même la charité, se trouvant auprès des autres vertus, leur communique sa perfection. Mais comme il est vrai aussi que, si l'on ente la vigne sur l'olivier, il ne lui communique pas seulement plus parfaitement son goût, mais la rend encore participante de son suc, ne vous contentez pas aussi d'avoir la charité et avec elle la pratique des vertus, mais faites que ce soit par elle et pour elle que vous les pratiquiez, afin qu'elles lui puissent être justement attribuées.

Quand un peintre tient et conduit la main de l'apprenti, le trait qui en procède est principalement attribué au peintre, parce qu'encore que l'apprenti ait contribué au mouvement de sa main et à l'appli-

cation du pinceau, le maître a aussi, de sa part, tellement mêlé son mouvement avec celui de l'apprenti, qu'en lui imprimant l'honneur de ce qui est bien au trait, il lui est spécialement déferé, encore qu'on ne laisse pas de louer l'apprenti, à cause de la souplesse avec laquelle il a accommodé son mouvement à la conduite du maître. Oh ! que les actions des vertus sont excellentes, quand le divin amour leur imprime son sacré mouvement, c'est-à-dire lorsqu'elles se font par le motif de la dilection ! Mais cela se fait différemment.

Voyez-vous ce verre d'eau ou ce petit morceau de pain qu'une sainte âme donne au pauvre pour Dieu ? C'est peut de chose, certes, et chose presque indigne de considération, selon le jugement humain ; Dieu néanmoins le récompense, et tout soudain donne pour cela quelque accroissement de charité. Car, comme en l'Arabie-Heureuse non-seulement les plantes de nature aromatique, mais toutes les autres sont odorantes, participant au bonheur de ce climat,

ainsi, en l'âme charitable, non-seulement les œuvres excellentes de leur nature, mais aussi les petites besognes se ressentent de la vertu du saint amour, et sont en bonne odeur devant la majesté de Dieu, qui, à leur considération, augmente la sainte charité.

C'est Dieu qui fait cet accroissement en considération de l'emploi que nous faisons de sa grâce, selon qu'il est écrit : « A celui qui a, » c'est-à-dire qui emploie bien les faveurs reçues, « on donnera davantage, et il abondera. » Ainsi s'entend l'exhortation du Sauveur : « Amassez des trésors au ciel, » comme s'il disait : Ajoutez toujours de nouvelles bonnes œuvres aux précédentes, car ce sont les pièces desquelles vos trésors doivent être composés, le jeûne, l'oraison, l'aumône.

Or, comme au trésor du Temple « les deux petites pièces de la pauvre veuve » furent estimées, et qu'en effet, par l'addition des petites pièces, les trésors s'agrandissent et leur valeur s'augmente d'autant

ainsi les moindres petites bonnes œuvres, quoique faites un peu lâchement, et non selon toute l'étendue des forces de la charité que l'on a, ne laissent pas d'être agréables à Dieu et d'avoir leur valeur auprès de lui; de sorte qu'encore que d'elles-mêmes elles ne puissent causer aucun accroissement à l'amour précédent, étant de moindre valeur que lui, la Providence divine toutefois, qui en tient compte et par sa bonté en fait état, les récompense soudain de l'accroissement de la charité pour le présent et de l'assignation d'une plus grande gloire au ciel pour l'avenir.

Tel est l'amour que Dieu porte à nos âmes, tel le désir qu'il a de nous faire croître en celui que nous lui devons porter. Sa divine suavité nous rend toutes choses utiles; elle prend tout à notre avantage; elle fait valoir à notre profit toutes nos besognes, quelque basses et débiles qu'elles soient.

Le motif de la divine charité répand une influence de perfection particulière sur

les actions vertueuses de ceux qui se sont spécialement dédiés à Dieu pour le servir à jamais. Tels sont les évêques et les prêtres, qui, par une consécration sacramentelle et par un caractère spirituel qui ne peut être effacé, se vouent, comme serfs stigmatisés et marqués au perpétuel service de Dieu ; tels les religieux, qui, par leurs vœux ou solennels ou simples, sont immolés à Dieu en qualité « d'hosties vivantes et raisonnables ; » tels tous ceux qui se rangent aux congrégations pieuses, dédiées à jamais à la gloire divine ; tels tous ceux qui à dessein se procurent de profondes et puissantes résolutions de suivre la volonté de Dieu, faisant pour cela des retraites de quelques jours, afin d'exciter leurs âmes, par divers exercices spirituels, à l'entière réformation de leur vie : méthode sainte, familière aux anciens chrétiens, mais depuis presque tout à fait délaissée, jusqu'à ce que le grand serviteur de Dieu, Ignace de Loyola, la remît en usage du temps de nos pères.

§ 6. — *Moyens particuliers.*

Pour faire un excellent progrès en la dévotion, il faut, non-seulement au commencement de notre conversion et puis tous les ans, destiner notre vie et toutes nos actions à Dieu, mais aussi il les lui faut offrir tous les jours ; car, en ce renouvellement journalier de notre oblation, nous répandons sur nos actions la vigueur et vertu de la dilection par une nouvelle application de notre cœur à la gloire divine, au moyen de quoi il est toujours plus sanctifié.

Outre cela, appliquons cent et cent fois le jour notre vie au divin amour par la pratique des oraisons jaculatoires, élévations de cœur et retraites spirituelles ; car ces saints exercices, lançant et jetant continuellement nos esprits en Dieu, y portent ensuite toutes nos actions. Et comment se pourrait-il faire, je vous prie, qu'une âme, laquelle à tous moments s'é-

lance en la divine bonté et soupire incessamment des paroles de dilection pour tenir toujours son cœur dans le sein de ce Père céleste, ne fût pas estimée faire toutes ses bonnes actions en Dieu et pour Dieu ?

Celle qui dit : « Hé ! Seigneur, je suis vôtre ! Mon Bien-aimé est tout mien, et moi je suis toute sienne ! Mon Dieu, vous êtes mon tout ! Jésus vous êtes ma vie ! Hé ! qui me fera la grâce que je meure à moi-même, afin que je ne vive qu'à vous ? O aimer ! ô s'acheminer ! ô mourir à soi-même ! ô vivre à Dieu ! ô être en Dieu ! O Dieu ! ce qui n'est pas vous-même ne m'est rien ! » celle-là, dis-je, ne dédie-t-elle pas continuellement ses actions au céleste Epoux ? O que bienheureuse est l'âme qui a une fois bien fait le dépouillement et la parfaite résignation de soi-même entre les mains de Dieu ! Car après, elle n'a à faire qu'un petit soupir et regard en Dieu pour renouveler et confirmer son dépouillement, sa résignation et son obla-

tion, avec la protestation qu'elle ne veut rien que Dieu et pour Dieu, et qu'elle ne s'aime, ni chose du monde, qu'en Dieu et pour l'amour de Dieu.

Or, cet exercice de continuelle aspiration est donc fort propre pour appliquer toutes nos œuvres à la dilection ; mais principalement il suffit très-abondamment pour les menues et ordinaires actions de notre vie. Car, quant aux œuvres relevées et de conséquence, il est expédient pour faire un profit d'importance, d'user de la méthode suivante :

Élevons, en ces occurrences, nos cœurs et nos esprits en Dieu ; enfonçons notre considération et étendons notre pensée dans la très-sainte et glorieuse éternité ; voyons qu'en elle la divine bonté nous chérissait tendrement, destinant pour notre salut tous les moyens convenables à notre progrès en sa dilection, et particulièrement la commodité de faire le bien qui se présente alors à nous, ou de souffrir le mal qui nous arrive. Cela fait déployant, s'il faut ainsi

dire, et élevant le bras de notre consentement, embrassons chèrement, ardemment et très-amoureusement, soit le bien qui se présente à faire, soit le mal qu'il nous faut souffrir, en considération de ce que Dieu l'a voulu éternellement, pour lui complaire et obéir à sa providence.

§ 7. — *Des motifs que nous avons pour le saint amour.*

Je vais me contenter de marquer seulement les points que j'en ai touchés en ce traité.

La bonté divine, considérée en elle-même, n'est pas seulement le premier motif de tout, mais le plus grand, le plus noble et le plus puissant ; car c'est celui qui ravit les bienheureux et comble leur félicité. Comment peut-on avoir un cœur et n'aimer pas une si infinie bonté ?

Le second motif est celui de la providence naturelle de Dieu envers nous, de la création et conservation.

Le troisième motif est celui de la providence surnaturelle de Dieu envers nous, et de la rédemption qu'il nous a préparée.

Le quatrième motif, c'est de considérer comme Dieu pratique cette providence et rédemption, fournissant à chacun toutes les grâces et assistances requises à notre salut.

Le cinquième motif est la gloire éternelle que la divine bonté nous a destinée, qui est le comble des bienfaits de Dieu envers nous.

§ 8. — *Méthode pour employer ces motifs.*

Or, pour recevoir de ces motifs une profonde et puissante chaleur de dilection, il faut : 1° Qu'après en avoir considéré l'un en général, nous l'appliquions en particulier à nous-mêmes. Par exemple : Oh ! qu'aimable est ce grand Dieu qui, par son infinie bonté, a donné son Fils en rédemption pour tout le monde ! Hélas ! oui, pour tous en général, mais en particulier encore pour

moi, « qui suis le premier des pécheurs. » Ah ! « il m'a aimé ; » je dis il m'a aimé, moi, mais je dis moi-même, tel que je suis, « et s'est livré » à la mort « pour moi. »

2° Il faut considérer les bénéfiques divins en leur origine première et éternelle. O Dieu ! quelle assez digne dilection pourrions-nous avoir pour l'infinie bonté de notre Créateur, qui, de toute éternité, a projeté de nous créer, conserver, gouverner, racheter, sauver et glorifier tous en général et en particulier ! Hé ! qui étais-je, lorsque je n'étais pas ? Moi, dis-je, qui, étant maintenant quelque chose, ne suis rien qu'un simple chétif ver de terre ? Et cependant Dieu, dès l'abîme de son éternité, « pensait » pour moi des « pensées » de bénédiction. Il méditait et désignait, et même déterminait l'heure de ma naissance, de mon baptême, de toutes les inspirations qu'il me donnerait, et enfin tous les bienfaits qu'il me ferait et offrirait. Hélas ! y a-t-il une douceur pareille à cette douceur ?

3° Il faut considérer les bienfaits divins en leur seconde source

méritoire. Car ne savez-vous pas que le grand-prêtre de la loi portait sur ses épaules et sur sa poitrine les noms des enfants d'Israël, c'est-à-dire des pierres précieuses sur lesquelles les noms des chefs d'Israël étaient gravés? Hé! voyez Jésus, notre grand « Evêque, » et regardez-le dès l'instant de sa conception; considérez qu'il nous portait sur ses épaules, acceptant la charge de nous racheter par sa mort, « et la mort de la croix. » Cette âme du Sauveur nous connaissait tous par noms et par surnoms; mais surtout au jour de sa passion, lorsqu'il offrait ses larmes, ses prières, son sang et sa vie pour tous, il lançait, en particulier pour nous, ces pensées de dilection : Hélas ! ô mon Père éternel, je prends à moi et me charge de tous les péchés des hommes, pour souffrir les tourments et la mort, afin qu'ils en demeurent quittes et qu'ils ne périssent point, mais qu'ils vivent. Que je meure pourvu qu'ils vivent; que je sois crucifié, pourvu qu'ils soient glorifiés. O amour souverain du cœur de Jésus, quel

cœur te bénira jamais assez dévotement ?

Ainsi, dans sa poitrine maternelle, son cœur divin prévoyait, disposait, méritait, impétrait tous les bienfaits que nous avons, non-seulement en général pour tous, mais en particulier pour chacun ; et ses mamelles de douceur nous préparaient le lait de ses mouvements, de ses attraits, de ses inspirations, et des suavités par lesquelles il tire, conduit et nourrit nos cœurs à la vie éternelle. Les bienfaits ne nous échauffent point, si nous ne regardons la volonté éternelle qui nous les destine, et le cœur du Sauveur qui nous les a mérités par tant de peines, et surtout en sa mort et passion.

§ 9. — *Le mont Calvaire est la vraie académie de la dilection.*

Or, enfin, pour conclusion, la mort et passion de notre Seigneur est le motif le plus doux et le plus violent qui puisse animer nos cœurs en cette vie mortelle ; et,

c'est la vérité que les « abeilles » mystiques font leur plus excellent miel dans les plaies de ce « lion de la tribu de Juda, » égorgé et mis en pièces, et déchiré sur le mont Calvaire ; et les enfants de la croix le glorifient en leur admirable « problème » que le monde n'entend pas. De la mort qui dévore tout « est sortie la viande » de notre consolation, et de la mort plus « forte » que tout « est issue la douceur » du miel de notre amour. O Jésus, mon Sauveur, que votre mort est aimable, puisqu'elle est le souverain effet de votre amour !

Aussi, là-haut, en la gloire céleste, après le motif de la bonté divine connue et considérée en elle-même, celui de la mort du Sauveur sera le plus puissant pour ravir les esprits bienheureux en la dilection de Dieu, en signe de quoi, en la Transfiguration, qui fut un échantillon de la gloire, Moïse et Elie « parlaient » avec notre Seigneur « de l'exces qu'il devait accomplir en Jérusalem. » Mais de quel excès, sinon de cet excès d'amour par lequel la vie fut ravie à l'Époux

pour être donnée à la bien-aimée ? Ainsi, au cantique éternel, je m'imagine qu'on répétera à tous moments cette joyeuse acclamation :

Vive Jésus, duquel la mort
Montra combien l'amour est fort !

La nourriture est sortie de la mort, qui dévore tout ; de la mort, plus forte que tout, est sortie la douceur, c'est-à-dire la grâce et l'amour, qui consolent et qui fortifient. Que votre mort est aimable, ô mon doux Jésus ! Et comment ne le serait-elle pas, étant l'effet prodigieux de votre amour ?

Vive Jésus ! Ah ! que sa mort
Prouve bien que l'amour est fort !

Tout amour qui ne tire pas son origine de la passion du Sauveur est inutile et dangereux. Malheureuse la mort où l'amour du Sauveur ne se trouve pas ! Malheureux l'amour qui ne vient pas de la passion du Sauveur !

Sur le Calvaire, on ne peut vivre que par

l'amour, et on ne peut avoir l'amour que par la mort du Rédempteur. Hors du Calvaire, tout est ou mort éternelle ou amour éternel : la sagesse chrétienne consiste à choisir entre deux extrémités.

Point de milieu pour nous, ou l'amour, ou la mort ;
Point de choix par-delà l'existence mortelle :
Si céleste amour n'est pour toujours mon sort,
Ce sera la mort éternelle.

O amour éternel, mon âme soupire après vous et vous choisit pour être son partage. Ou aimer, ou mourir ! Mourir et aimer ! Mourir à tout autre amour pour vivre de celui de Jésus-Christ, c'est le moyen d'éviter la mort éternelle. O Sauveur de nos âmes, que nous vivions à jamais de votre amour, et que nous chantions éternellement : Vive Jésus ! j'aime Jésus, Vive Jésus que j'aime ! j'aime Jésus qui vit et qui règne dans le siècle des siècles.

Ainsi soit-il.

XX

**De la mort dans le saint amour,
pour l'amour ou par l'amour.**

L'amour est fort comme la mort. La mort sépare l'âme du mourant d'avec son corps et d'avec toutes les choses du monde. L'amour sacré sépare l'âme de l'amant d'avec son corps et d'avec toutes les choses du monde. Il n'y a donc point de différence, sinon en ce que la mort fait toujours par effet ce que l'amour ne fait ordinairement que par l'affection. Or, je dis ordinairement, parce que quelquefois l'amour sacré est bien si violent que même par effet il causa la séparation du corps et de l'âme, faisant mourir les amants d'une mort très-heureuse, qui vaut mieux que cent vies, comme nous allons voir.

De tous ceux qui meurent en l'amour et en la grâce de Dieu, il en est qui meurent bien différemment; la mort subite et soudaine peut être aussi bien la mort des élus que tout autre. Mais comment peuvent-ils donc décéder en l'amour de Dieu, ceux qui ne pensent pas en Dieu lors de leur trépas?

Les savants hommes ne perdent pas leur science en dormant; autrement ils seraient ignorants à leur réveil, et il faudrait qu'ils retournassent aux écoles. Or, il en est de même de toutes les habitudes de prudence, de foi, d'espérance, de charité; elles sont toujours au-dedans de l'esprit des justes, bien qu'ils n'en fassent pas toujours les actions. Quand un homme dort, il me semble que toutes ses habitudes dorment avec lui, et qu'elles se réveillent aussi avec lui. Ainsi donc, l'homme juste mourant subitement, ou accablé par la chute d'une maison, ou tué par la foudre, ou suffoqué ou mourant dans le délire d'une fièvre, ne meurt certes pas en l'exercice de l'amour

divin, mais il meurt néanmoins en l'amour de Dieu. Aussi le Sage a dit : « Le juste, s'il est prévenu par la mort, aura son repos ; » car il il suffit, pour obtenir la vie éternelle, de mourir en l'état et l'habitude de l'amour et charité.

Plusieurs saints néanmoins sont morts non-seulement en charité et avec l'habitude de l'amour céleste, mais aussi en son action et pratique : tels saint Augustin qui mourut en l'exercice de la sainte contrition, qui n'est pas sans amour : saint Jérôme exhortant ses chers enfants à l'amour de Dieu, du prochain et de la vertu ; saint Ambroise, tout ravi, s'entretenant doucement avec son Sauveur, soudain après avoir reçu le très-divin sacrement de l'autel ; saint François-Xavier tenant et baisant l'image du crucifix, et répétant sans cesse ces élans d'esprit : « O Jésus, le Dieu de mon cœur ! »

En outre, tous les martyrs moururent pour l'amour divin ; car, quand on dit que plusieurs sont morts pour la foi, on ne doit

pas entendre que ç'ait été pour la foi morte, mais pour la foi vivante, c'est-à-dire animée de la charité. Aussi la confession de la foi n'est pas tant un acte de l'entendement et de la foi, comme c'est un acte de la volonté et de l'amour de Dieu. Pourtant il y a eu des martyrs qui moururent expressément pour la charité seule, comme les saints évêques Stanislas et Thomas de Cantorbéry, comme une grande partie des saintes vierges et martyres qui furent massacrées pour le zèle qu'elles eurent à garder la chasteté que la charité leur avait fait dédier à l'Époux céleste.

Mais il y en a, entre les amants sacrés, qui s'abandonnent si absolument aux exercices de l'amour divin, que ce saint feu les dévore et consume leur vie. Le regret et chagrin quelquefois empêche si longuement les affligés de boire, de manger et de dormir, qu'enfin, affaiblis et languissants, ils meurent, et lors on dit qu'ils sont morts de regret ; mais ce n'est pas la vérité, car ils meurent de défaillance de forces et d'i-

nanition. Il est vrai que cette défaillance leur étant arrivée à cause du regret, il faut avouer que, s'ils ne sont pas morts de regret, ils sont morts à cause du regret et par le regret. Ainsi, quand l'ardeur du saint amour est grande, elle donne tant d'assauts au cœur, elle le blesse si souvent, elle lui cause tant de langueurs, elle le porte en des extases et ravissements si fréquents, que, par ce moyen, l'âme, presque tout occupée en Dieu, ne pouvant fournir assez d'assistance à la nature, les forces animales et vitales commencent à manquer petit à petit, la vie s'accourcit et le trépas arrive.

O Dieu ! que cette mort est heureuse ! que douce est cette amoureuse sagesse qui, nous blessant de cette plaie incurable de la sacrée dilection, nous rend pour jamais languissants et malades d'un battement de cœur si pressant qu'enfin il faut mourir ! Il en fut ainsi sans doute de sainte Catherine de Sienne, de saint François, du petit saint Stanislas Kostka, de saint Charles,

et de tant d'autres qui moururent si jeunes (1).

Mais ce qui appartient au souverain degré d'amour, c'est que quelques-uns meurent d'amour ; cela arrive lorsque non-seulement l'amour blesse l'âme, en sorte qu'il la met en langueur, mais quand il la transperce, donnant son coup droit dans le milieu du cœur, et si fortement qu'il pousse l'âme hors de son corps, ce qui se fait ainsi : l'âme, attirée puissamment par les suavités divines de son bien-aimé, pour correspondre de son côté à ses doux attraits, s'élançe de force et tant qu'elle peut vers ce désirable ami, et ne

(1) Telles souffrances sont douces, parce qu'elles sont le chemin à une sainte mort, et en même temps l'adoucissement et le rafraîchissement de l'amour.

Dites hardiment, mon âme : Ou mourir ou souffrir pour Jésus. *Aut mori aut pati.* Mes souffrance seront une mort lente et méritoire, et ma mort ne sera qu'une souffrance bien courte et un passage à la joyeuse éternité.

pouvant tirer son corps après soi, plutôt que de s'arrêter avec lui parmi les misères de cette vie, elle le quitte et s'en sépare, volant seule, comme une belle colombe, dans le sein délicieux de son céleste Epoux. Elle s'élançe en son Bien-aimé, et son bien-aimé la tire et ravit à soi; et, comme l'époux « quitte père et mère pour se joindre » à sa bien-aimée, ainsi cette chaste épouse quitte la chair pour s'unir à son bien-aimé. Or, c'est le plus violent effet que l'amour fasse en une âme, et qui requiert auparavant une grande nudité de toutes les affections que peuvent tenir le cœur attaché ou au monde, ou au corps; en sorte que, comme le feu, ayant séparé petit à petit l'essence de sa masse et l'ayant entièrement épurée, fait enfin sortir la quintessence, de même le saint amour, ayant retiré le cœur humain de toutes humeurs, inclinations et passions, autant qu'il se peut, en fait par après sortir l'âme, afin que, par cette mort précieuse aux yeux divins, elle passe en la gloire immortelle.

Il est impossible d'imaginer que la sainte Vierge soit morte d'autre sorte de mort que de celle de l'amour; mort la plus noble de toutes, due par conséquent à la plus noble vie qui fût jamais entre les créatures; mort de laquelle les anges même désireraient mourir, s'ils étaient capables de mort.

L'amour sacré, en faisant mourir ceux qui aiment, les rend mille fois plus heureux que s'il leur donnait mille vies.

Qu'il est doux de souffrir la douleur d'une plaie faite par l'amour sacré, de savoir qu'elle est incurable, de languir sans cesse, d'être malade sans espoir de guérison, et de mourir enfin pour ne pouvoir plus soutenir l'agitation violente d'un cœur vivement pressé et dangereusement blessé par l'amour divin! O Dieu, que cette mort est heureuse! Qu'aimable est le trait qui nous blesse de la sorte!

O mort qui sert d'instrument à l'amour pour donner la vie! O amour qui vivifie en faisant les fonctions de la mort!

L'amour ayant fait ressentir à la sainte Vierge toutes les douleurs de la mort auprès de la croix, il était juste que la mort lui fit goûter les souveraines délices de l'amour.

XXI

Une mort d'amour.

Un fort illustre et vertueux chevalier alla un jour outre-mer, en Palestine, pour visiter les saints lieux, dans lesquels Notre Seigneur avait fait les œuvres de notre rédemption ; et, pour commencer dignement ce saint exercice, avant toutes choses, il se confessa et communia dévotement, puis alla en premier lieu en la ville de Nazareth, où l'ange annonça à la Vierge très-sainte la très-sacrée incarnation, et où se fit la très-adorable conception du Verbe éternel ; et là ce digne pèlerin se mit à contempler l'abîme de la bonté céleste, qui avait daigné prendre chair humaine pour retirer l'homme

de perdition. De là il passa en Bethléem, au lieu de la nativité, où l'on ne saurait dire combien de larmes il répandit, contemplant celles desquelles le Fils de Dieu, petit enfant de la Vierge, avait arrosé cette sainte étable, baisant et rebaisant cent fois cette terre sacrée, et léchant la poussière sur laquelle la première enfance du divin Jésus avait été reçue. De Bethléem il alla à Bethsaïde et passa jusqu'au petit lieu de Béthanie, où se ressouvenant que Notre Seigneur s'était dévêtu pour être baptisé, il se dépouilla aussi lui-même ; et, entrant dans le Jourdain, se lavant et buvant de ses eaux, il lui semblait d'y voir son Sauveur recevant le baptême par la main de son Précurseur, et le Saint-Esprit descendant visiblement sur lui sous la forme de colombe, avec les cieux encore ouverts, d'où, ce lui semblait, descendait la voix du Père éternel. disant : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel je mets toutes mes complaisances. » De Béthanie il va dans le désert, et y voit des yeux de son

esprit le Sauveur jeûnant, combattant et vainquant l'ennemi, puis les anges qui le servent de viandes admirables. De là il va sur la montagne du Thabor, où il voit le Sauveur transfiguré, puis en la montagne de Sion, où il voit, ce lui semble encore, Notre Seigneur agenouillé dans le cénacle, lavant les pieds aux disciples, et leur distribuant par après son divin corps en la sacrée Eucharistie. Il passe le torrent de Cédron et va au jardin de Gethsémani, où son cœur se fond en larmes d'une très-aimable douleur, lorsqu'il s'y représente son cher Sauveur suer le sang en cette extrême agonie qu'il y souffrit, puis tôt après lié, garotté et mené en Jérusalem, où il s'achemine aussi. Suivant partout les traces de son Bien-aimé, il le voit en imagination traîné çà et là, écoute les sept paroles avec un amour nonpareil, et enfin le voit mourant, puis mort, puis recevant le coup de lance, et montrant par l'ouverture de la plaie son cœur divin; puis ôté de sa croix et porté au sépulcre où il le va sui-

↓

vant, jetant une mer de larmes sur les lieux détremés du sang de son Rédempteur. De là il entre dans le sépulcre, et ensevelit son cœur auprès du corps de son Maître ; puis, ressuscitant avec lui, il va en Emmaüs, et voit tout ce qui se passe entre le Seigneur et les deux disciples : et enfin, revenant au mont Olivet, où se fit le mystère de l'ascension, et là, voyant les dernières marques et vestiges des pieds du divin Sauveur, prosterné sur elles et les baisant mille et mille fois avec des soupirs d'un amour infini, il commença à retirer à soi toutes les forces de ses affections, comme un archer retire la corde de son arc quand il veut décocher sa flèche ; puis se relevant, les yeux et les mains tendus au ciel : « O Jésus, dit-il, mon doux Jésus, je ne sais plus où vous chercher et suivre en terre. Hé ! Jésus, Jésus, mon amour accordez donc à ce cœur qu'il vous suive et s'en aille après vous, là-haut. » Et avec ces ardentes paroles il lança son âme au ciel, comme une flèche sacrée que, comme divin

archer, il tira au blanc de son très-heureux objet.

Mais ses compagnons et serviteurs qui virent subitement tomber comme mort ce pauvre amant, étonnés de cet accident, coururent vite au médecin, qui venant trouva qu'en effet il était trépassé, et, pour donner un jugement assuré des causes d'une mort tant inopinée, il s'enquit de quelle complexion, de quelles mœurs et de quelles humeurs était le défunt, et il apprit qu'il était d'un naturel tout doux, amiable, dévot à merveille, et grandement ardent en l'amour de Dieu. Sur quoi sans doute, dit le médecin, son cœur s'est éclaté d'excès et de ferveur d'amour. Et afin de mieux affermir son jugement, il le voulut ouvrir, il trouva ce brave cœur ouvert, avec ce sacré mot gravé au-dedans : « Jésus, mon amour ! » L'amour donc fit en ce cœur l'office de la mort, séparant l'âme du corps, sans concurrence d'aucune cause. Et c'est saint Bernardin, de Sienne, auteur fort docte et fort saint, qui fait ce récit.

XXII

**De la sainte persévérance en l'a-
mour sacré, et de la mort en cha-
rité.**

Tout ainsi donc qu'une douce mère, menant son petit enfant avec elle, l'aide et supporte selon qu'elle voit sa nécessité, lui laissant faire quelque pas de lui même dans les lieux moins dangereux et bien aplanis, tantôt le prenant par la main et l'affermissant, tantôt le mettant entre ses bras et le portant; de même notre Seigneur a un soin continuel de la conduite de ses enfants, c'est-à-dire de ceux qui ont la charité, les faisant marcher devant lui, leur tendant la main dans les difficultés, et

les portant lui-même dans les peines qu'il voit leur être autrement insupportables. Ce qu'il a déclaré en Isaïe, disant : « Je suis ton Dieu, prenant ta main, et te disant : Ne crains point, je t'ai aidé. » Ainsi nous devons, d'un grand courage, avoir une très-ferme confiance en Dieu et en son secours.

En cette conduite que la douceur de Dieu fait de nos âmes dès leur introduction à la charité jusqu'à sa finale perfection, qui ne se fait qu'à l'heure de la mort, consiste le grand don de la persévérance, auquel notre Seigneur attache le très-grand don de la gloire éternelle, selon qu'il l'a dit : « Qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé. » Car ce don n'est autre chose que l'assemblage et la suite de divers appuis, soulagements et secours, par le moyen desquels nous continuons en l'amour de Dieu jusqu'à la fin.

Enfin le Roi céleste ayant mené l'âme qu'il aime jusqu'à la fin, l'assiste encore en son bienheureux trépas, par lequel il la

tire au lit nuptial de la gloire éternelle, qui est le fruit délicieux de la sainte persévérance ; et alors cette âme toute ravie d'amour pour son Bien-aimé, se représentant la multitude des faveurs et secours dont il l'a prévenue et assistée tandis qu'elle était en son pèlerinage, baise incessamment cette douce main secourable qui l'a conduite, tirée et portée en chemin, et confesse que c'est de ce divin Sauveur qu'elle tient tout son bonheur ; puisqu'il a fait pour elle tout ce que le grand patriarche Jacob souhaitait pour son voyage lorsqu'il eut vu l'échelle du ciel.

Jésus-Christ, avant que de remettre son esprit à son Père, poussa un grand cri : ce fut pour montrer qu'il avait assez de force pour ne pas mourir, mais qu'il avait trop d'amour pour pouvoir vivre davantage, et qu'il était temps de mourir pour ceux qui ne pouvaient éviter la mort éternelle, ni prétendre à la véritable vie que par sa mort.

L'amour, dans notre divin Sauveur, a doublement triomphé de la mort, parce qu'il a ordonné et consommé lui-même le sacrifice dont la mort n'a été que l'instrument, et parce que, en déterminant le Sauveur à mourir pour nous, il lui a rendu la plus cruelle et la plus infâme de toutes les morts plus douce encore que l'amour même.

Allons en paix et sans inquiétude, allons de progrès en progrès dans la voie du saint amour; car qui mourra dans l'amour jouira de l'amour après la mort durant toute l'éternité.

L'amour, qui est fort comme la mort pour nous tout ôter, est magnifique comme la résurrection pour nous rendre avec avantage tout ce qu'il nous avait enlevé.

Vous avez toujours été avec moi, Seigneur; vous m'avez guidé dans la voie par laquelle je suis venu! vous m'avez

donné pour nourriture le pain de vos sacrements ; pour me rendre agréable à vos yeux, vous m'avez revêtu de la robe nuptiale de la charité ; et comme un bon père qui aime de toute éternité, et qui veut voir ses enfants réunis auprès de lui, vous m'allez introduire dans votre maison, qui est le séjour de la gloire. Qu'ai-je donc à désirer, si ce n'est vous ? et que puis-je dire, sinon que vous êtes mon Dieu dans tous les siècles des siècles ?

Par vos soins, ô mon Dieu, j'ai conquis l'héritage
 Où pour toujours vous serez mon partage.
 Votre bonté m'a frayé le chemin ;
 Vous m'avez tenu par la main,
 Et vous m'avez conduit de victoire en victoire,
 Jusques au séjour de la gloire.

(*Psal.* LXXII, 23.)

Je mourrai avec mon Sauveur, brûlé par les flammes sacrées de son amour ; il faut que ce feu divin, qui n'épargne pas mon Créateur, consume avec lui sa chétive créature. Mon Jésus est tout à moi, je veux être tout à lui, vivre et mourir sur son sein, sans que ni la mort ni la vie puisse m'en séparer.

SUJET D'ORAISON

**Sur les plaies de Notre-Seigneur
Jésus-Christ.**

L'Église ne cesse de faire retentir, dans ces jours d'allégresse, le cantique nouveau, le saint *Alleluia*. Tous ses offices, toutes ses prières sont entremêlées de ce cri de joie qui, souvent répété, fait une impression toujours nouvelle sur un cœur vraiment chrétien.

D'où vient-il, cet admirable cantique ? Ah ! c'est le ciel qui l'a enseigné à la terre. C'est le cantique des bienheureux, ainsi que nous l'apprenons de saint Jean. Ce disciple bien-aimé, cet aigle du Nouveau Testament, dans son extase mystérieuse, a connu les merveilles de la Jérusalem

céleste; il a vu le trône de Dieu resplendissant de gloire, et l'Agneau debout comme immolé; il a entendu les anges et les saints faire retentir, autour du trône et en présence de l'Agneau, les divers concerts qui commencent et finissent par le sublime transport de l'*Alleluia*.

Alleluia : Oh! que cette courte prière est excellente! Qu'elle est énergique! car elle ne signifie pas simplement : *louez Dieu*; mais elle exprime les louanges divines d'une manière ineffable, avec l'accent de l'amour, avec l'enthousiasme du cœur; c'est un langage céleste qu'on ne peut traduire en aucune langue; c'est un cri d'allégresse, un ravissement d'admiration, l'élan de la plus vive reconnaissance.

Mais pourquoi l'Église nous fait-elle, dès maintenant, entonner ces célestes concerts de la vie bienheureuse? Quoi! l'hymne de la fortunée patrie peut-il être sur les lèvres des tristes exilés qui gémissent dans la vallée de larmes! Assis sur les bords des fleuves de Babylone, pou-

vons-nous chanter le cantique du Seigneur dans une terre étrangère? Oui, sans doute, puisque par la foi nous habitons déjà les cieux, *conversatio nostra in cælis est*.

Il y a l'amour qui jouit, c'est celui des bienheureux; et il y a aussi l'amour qui désire, c'est notre partage; et l'un et l'autre chante *Alleluia*, parce que l'un et l'autre ne peut retenir les transports de sa joie à la vue de l'Agneau debout devant le trône comme immolé :

Qu'est-ce à dire, l'Agneau debout comme immolé? Vous le savez; c'est Jésus-Christ qui dans le ciel conserve ses plaies, marques touchantes de son immolation. A cette vue, tous les bienheureux célèbrent, dans l'ivresse de leur joie, l'Agneau qui les a rachetés par son sang précieux, *occisus es et redemisti nos Deo in sanguine tuo*.

Et nous, habitants de la terre, nous sommes appelés à partager ces divins transports; c'est aussi à nous de considérer, avec les yeux du cœur, les plaies

adorables de notre bon Maître. Voyez comme dans l'Évangile il invite saint Thomas à porter les mains dans ses divines plaies pour y puiser les lumières de la foi et les feux de l'amour !

Ces plaies sont les sources d'eau vive que l'amour du Sauveur nous a creusées dans son propre corps, et dont il a été écrit par Isaïe que nous y puiserons avec joie les grâces les plus abondantes : *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris.*

Pourquoi le Prophète nous invite-t-il à la joie, en nous rappelant le souvenir des plaies sanglantes de notre Sauveur ? Comment chanter l'*Alleluia* à la vue des tristes marques de la douloureuse passion ! *Haurietis aquas in gaudio.* Ah ! la joie sainte du temps pascal n'exclut point une douleur chrétienne. Quand l'Église nous fait chanter des cantiques d'allégresse en l'honneur de Jésus ressuscité, ce n'est pas pour que nous bannissons de notre esprit l'attendrissant souvenir de ses tourments

et de ses supplices , ni pour que nous cessions de verser des larmes sur ses cruelles souffrances. Et si elle célèbre maintenant l'auguste sacrifice de la Messe au milieu d'un concert harmonieux d'*Alléluia*, ce n'est pas pour que ses enfants oublient que l'oblation de la céleste Victime est la plus vive représentation du sacrifice de la croix. Non, cette tendre épouse, fille du Calvaire, née du sang de Jésus, présente toujours à nos yeux les plaies de son divin Époux, pour exciter nos cœurs aux sentiments de la plus tendre compassion. Toujours elle veut que la croix soit le grand objet de nos adorations et de nos hommages.

Ce serait donc s'écarter de son esprit, que de penser qu'en ce temps d'une sainte joie, il faut s'abstenir de prêter l'oreille avec une vive émotion aux coups redoublés des bourreaux qui percent les pieds et les mains de Jésus, qui déchirent sa chair adorable, qui ouvrent ses veines, qui meurtrissent cruellement ses nerfs.

L'Église nous invite toujours à fixer nos yeux sur le crucifix qui nous représente Jésus élevé en croix , tout le poids de son corps qui ne porte que sur ses plaies, sa chair et ses veines qui se déchirent de plus en plus, ses nerfs qui se brisent, et ses os qui se disloquent les uns après les autres, en sorte qu'on peut les compter comme l'avait prédit le Prophète , *Dimumeraverunt omnia ossa mea.*

Ah! s'écrie saint Bonaventure, si une épine seulement nous blesse le pied, nous jetons des cris de douleur, et comment donc serions-nous insensibles aux maux extrêmes qu'a soufferts notre chef et notre Seigneur !

Quoi, dit encore le même saint, nous ne pourrions soutenir la vue d'un tourment affreux exercé, je ne dis pas sur un parent ou sur ami, je ne dis pas sur un homme inconnu, mais sur un vil animal ; et nous verrions sans douleur l'excès des maux que souffre notre Dieu !

Que sera-ce donc, ajoute le saint Docteur,

si nous réfléchissons que nos péchés sont les bords de la croix de Jésus-Christ, que c'est pour nos crimes qu'il a été cloué à la croix, que ce sont nos iniquités qui lui ont fait ces plaies si humiliantes et si douloureuses ! Quelle profonde tristesse, quelle vive componction, quelle contrition amère ne doit pas s'emparer de notre cœur !

Mais en même temps, dit toujours saint Bonaventure, la bienheureuse passion de notre Sauveur doit exciter dans un cœur chrétien la plus sainte allégresse et le ravissement de la joie la plus vive.

Eh ! qui pourrait ne pas être transporté de joie en se voyant, par l'heureux effet des plaies de Jésus, arraché à la damnation éternelle, à l'esclavage du péché, à la tyrannie du démon ! Quelles bornes pourrions-nous donner aux transports de notre allégresse, quand nous considérons qu'un Dieu nous a aimés jusqu'à se réduire pour nous à tant d'humiliations et de souffrances !..... Ce n'est pas que nous nous réjouissons de ses ignominies et de ses douleurs ; non,

non, elles feront toujours la matière de nos gémisséments et de nos larmes, mais nous sommes saisis de joie à la vue des admirables effets qu'a produits le sang précieux qui coule de ses plaies : nous bénissons mille et mille fois la tendre affection, l'amour ardent qu'il nous a témoigné en mourant sur la croix pour notre salut.

Quel est le grand de la terre qui n'éprouverait pas la joie la plus vive, s'il était aimé du roi à tel point que ce monarque fût prêt à donner sa vie ! A combien plus forte raison, nous qui sommes des hommes si méprisables, de si infâmes esclaves, des pécheurs si abominables, devons-nous tressaillir de joie en voyant le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, notre Créateur et notre Dieu, Jésus, nous aimer jusqu'à s'immoler lui-même pour nous par la mort la plus ignominieuse et la plus cruelle.

Ah ! nous pouvons bien assurer qu'il nous aime infiniment plus que nous ne nous aimons nous-mêmes. Chantons donc l'*Aleluia* de la reconnaissance dans les trans-

ports ineffables d'une allégresse sans mesure.

Ses plaies sont un monument éternel de sa charité, mais de la charité la plus tendre et la plus généreuse. O aimables blessures de mon Sauveur ! ô plaies qui ne respirez que l'amour ! *O amantissima vulnera Domini nostri Jesu Christi !*

Ah ! Seigneur Jésus, je vous en conjure, percez mon cœur de vos divines blessures, enivrez-moi de votre sang, afin que dans cette ivresse surnaturelle, de quelque côté que je me tourne, je vous voie toujours crucifié, qu'à mes yeux tout paraisse rougi de votre sang, en sorte que, uniquement occupé de vous, je ne puisse rien trouver que vous, je ne puisse rien considérer que vos plaies sacrées !...

Quelle est donc la joie dont un cœur chrétien est pénétré en puisant aux sources du Sauveur ? Qui pourrait encore exprimer l'abondance des grâces qui sont renfermées pour nous dans ces fontaines de salut et de miséricorde ?

Nous apprenons de l'apôtre saint Paul que Jésus-Christ était figuré par la pierre salutaire, le rocher mystérieux d'où Moïse fit couler des eaux abondantes pour désaltérer le peuple d'Israël. Ses eaux sont les grâces que Jésus-Christ nous a méritées par son sang précieux ; les trous de la pierre par lesquels coulent ses eaux divines, sont, dit saint Bernard, les plaies sacrées du Sauveur, *foramina petræ, vulnera Christi*. Allons puiser avec confiance dans ces sources de bénédiction ; nous y trouverons une eau vive que Jésus nous a préparée pour nous fortifier contre tous les dangers, et pour former au dedans de nous une fontaine dont l'eau rejaillisse jusqu'à la vie éternelle : *Aqua quam ego dabo ei, fiet in ea fons aquæ salientis in vitam æternam*.

Mais pour puiser continuellement et avec facilité cette eau salutaire, il faut entrer jusque dans les trous de la pierre d'où elle découle, il faut établir notre demeure dans les plaies de Jésus-Christ. Ce divin Époux

de nos âmes ne cesse d'inviter sa colombe, sa bien-aimée à se retirer dans cette sainte habitation : *Columba mea in foraminibus petræ*. Or, qu'est-ce qu'habiter dans les plaies de Jésus? C'est, dit saint Bernard, avoir une dévotion tendre pour les plaies sacrées du Sauveur, s'élançant vers elles par les affections d'un cœur brûlant d'amour, y tenir l'âme comme collée par une méditation continuelle.

Ecoutez avec quelle sensibilité touchante continue à s'exprimer sur cet objet l'affectueux saint Bernard :

Quelle abondance de douceur, quelle plénitude de grâces, quelle perfection de vertus la colombe ne trouve-t-elle pas dans les trous de la pierre ?

Elle y habite en sûreté, elle y considère sans effroi l'épervier, qui vole autour du lieu de sa retraite.

Quel admirable spectacle ! Dès que la colombe a établi son nid dans les trous de la pierre, elle y puise une force et un courage invincible. Ce n'est plus une créature

faible et timide que le moindre péril épouvante, c'est un héros intrépide qui ne respire que le bonheur de souffrir et de mourir pour Jésus. Voyez un martyr toujours inébranlable demeurer ferme quand on lui déchire tout le corps, quand on promène le fer dans ses entrailles. Avec quelle allégresse il contemple son sang qui coule à gros bouillons ! il triomphe, il ne peut contenir les transports de sa joie. Est-ce donc qu'il ne sent pas la douleur ? il la sent, et vivement ; mais il la surmonte, mais il la méprise... Ah ! elle est dans le lieu sûr, elle est dans la pierre, elle est dans les entrailles de Jésus, elle habite dans ses plaies sacrées. Là elle s'anime par l'exemple de son Bien-Aimé ; là elle renouvelle continuellement sa vigueur ; là elle puise la force de boire le calice du Seigneur ; là elle s'enivre des délices qui sont cachées dans les souffrances.

Mais la pierre n'est-elle destinée à servir d'habitation qu'à ces âmes généreuses ? Ah ! l'Esprit-Saint m'apprend encore que les

hérissons, c'est-à-dire les âmes infirmes y trouvent un refuge et un asile : *Petra refugium herinaciis*. Et où dans ma faiblesse puis-je, dit toujours saint Bernard, trouver la sûreté, le repos, si ce n'est dans les plaies de mon Sauveur? J'y habite avec une sécurité proportionnée à sa puissance. Je ne puis rien de moi-même, mais je puis tout dans celui qui me fortifie. En vain le monde frémissant de rage m'attaque avec fureur, en vain la chair rebelle me livre de violents assauts; en vain le démon artificieux me dresse des embûches perfides, je ne tomberai jamais pourvu que, caché dans les plaies de Jésus, je m'appuie sur cette pierre ferme. Là, j'entonnerai le cantique du salut : Que Dieu se lève et que ses ennemis soient dissipés : *Exsurgat Deus et dissipentur inimici ejus*. Je m'armerai de la croix, je mettrai en fuite tous mes adversaires, et triomphant de leurs vains efforts, je bénirai sans cesse mon Sauveur par l'*Alleluia* de la victoire.

Quelquefois la pensée des jugements de

Dieu jette l'alarme dans ma conscience ; je me sens effrayé par la multitude et l'énormité de tant de péchés que j'ai autrefois commis ; mais aussitôt, pour me rassurer, je me jette dans les blessures du Seigneur, car je sais qu'il a été blessé par nos iniquités. Là je lis, écrit de son sang, le mystère de son amour, j'adore le témoignage précieux de son immense miséricorde. Quelle plus grande miséricorde, en effet, que de donner sa vie pour d'infâmes criminels condamnés au supplice ! Par la large ouverture que la lance fit au côté de mon bon Maître, je pénètre jusqu'à son cœur ; là je me repose dans les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, et j'y prends abondamment tout ce qui me manque pour payer ce que je dois à sa justice.

Ah ! puisque je trouve tant de biens dans les plaies de mon Jésus, je veux suivre le conseil de saint Bonaventure, et je prends pour résolution d'établir trois tentes, non sur le Thabor, car Pierre ne savait ce qu'il disait lorsqu'il faisait cette proposition à

Jésus, mais sur le Calvaire, où le Sauveur lui-même nous a préparé ces trois demeures dans ses divines plaies.

La première sera dans les plaies faites aux pieds de mon Sauveur. Là j'embrasserai avec une vive reconnaissance ces pieds percés pour mon amour; là j'apprendrai à détourner mes pieds de toutes les routes qui conduisent aux folles joies du monde; là je comprendrai le bonheur de marcher au Calvaire sur la trace sanglante des pas de Jésus : *Deus omnia subjecit sub pedibus ejus.*

La seconde sera dans les plaies de ses mains. J'y considérerai ces mains ouvertes pour me recevoir, ces bras étendus pour me soutenir, ce sang qui coule en abondance pour me sanctifier; j'y puiserai la force et la puissance qui réside dans ces mains adorables : *In manibus ejus, ibi abscondita est fortitudo ejus.*

La troisième, la plus spacieuse et la plus chère à mon cœur, sera dans la plaie que la lance fit à son côté. J'établirai ma de-

meure dans la fournaise d'amour, dans le divin Cœur transpercé pour moi. Auprès de ce foyer brûlant, je sentirai ranimer au milieu de mes entrailles la flamme d'amour jusqu'ici si languissante. Ah ! Seigneur ! votre Cœur est la véritable Jérusalem ; permettez-moi de le choisir à jamais pour le lieu de mon repos : *Hæc requies mea in seculum sæculi, hic habitabo quoniam elegi eam.*

Habitant de cette cité divine, je boirai à longs traits dans les fontaines de mon Sauveur, je collerai mes lèvres sur le sang qui en découle, je m'enivrerai de cette liqueur précieuse, et dans ma sainte ivresse j'irai, chantant par les rues de Jérusalem, l'*Alleluia* de l'amour, *et per vicos ejus Alleluia cantabitur.*

Nous prendrons pour bouquet spirituel les paroles de saint Pierre : *Bonum est nos hic esse, faciamus tria tabernacula.*

LIVRE TROISIÈME

DE LA SAINTE MESSE

1. Avis pratiques sur l'assistance à la sainte Messe. — 1. Je ne vous ai point encore parlé du soleil des exercices spirituels, qui est le très-saint, très-sacré et très-adorable sacrifice et sacrement de l'autel, centre de la religion chrétienne, cœur de la dévotion, âme de la piété, mystère ineffable et profond abîme de la charité divine, par lequel Dieu, en se donnant réellement à nous, nous communique magnifiquement ses grâces et ses faveurs.

2. La prière faite en union de ce divin

sacrifice a une force merveilleuse ; car l'âme, se trouvant alors comme appuyée sur son Bien-Aimé, abonde en faveurs célestes, et reçoit tant de consolations et de suavités spirituelles, qu'elle ressemble, pour me servir de l'expression du Cantique, à ces colonnes de fumée qui s'échappent de la myrrhe et de l'encens, et des bois aromatiques les plus exquis.

3. Ne manquez aucun jour d'ouïr la sainte Messe ; et, afin d'assister convenablement à cet ineffable mystère, invitez les facultés de votre âme à y faire leur devoir par cet excellent verset : *Venite, et videte opera Domini* ; venez voir les ouvrages du Seigneur, venez admirer les merveilles qu'il daigne faire en notre terre. *Transeamus usque Bethleem* ; allons à l'église, car c'est là que l'on fait le pain qui surpasse toute substance avec les saintes paroles que Dieu a mises en la bouche des prêtres pour notre consolation.

4. Il est mieux, sous tous les rapports, que vous entendiez la sainte Messe tous les jours que de ne l'ouïr pas, sous prétexte de continuer l'oraison chez vous. Je dis qu'il est mieux, non-seulement parce que cette réelle présence de l'humanité de Notre-Sei-

gneur en la Messe ne peut être suppléée par la présence mentale, bien que pour quelque digne respect on demeure éloigné d'icelle, mais aussi parce que l'Eglise désire fort que l'on assiste à la Messe ; et ce désir tient lieu de conseil, auquel cette espèce d'obéissance doit s'accommoder quand on le peut bonnement, et parce que votre exemple est utile au simple peuple en la qualité où vous êtes : or, il n'aura point d'exemple de ce que vous ferez en votre oratoire.

5. Il me semble que, faisant le matin une demi-heure d'oraison mentale, vous devez vous contenter d'ouïr tous les jours une Messe, et parmi la journée lire une demi-heure quelque livre spirituel, comme de Grenade ou de quelque autre bon auteur.

6. A la Messe, je vous conseille plutôt de dire votre chapelet qu'aucune autre prière vocale ; et, le disant, vous le pouvez interrompre quand il vous faudra observer les points que je vous ai marqués à l'Evangile, au *Credo*, à l'Elévation, et puis reprendre où vous aurez laissé ; et ne doutez nullement qu'il n'en sera que mieux dit par toutes ces interruptions ; et si vous ne le pouvez achever à la Messe, ce sera à

quelque heure du jour, et vous n'aurez besoin que de poursuivre où vous aurez resté.

Ce que je dis aussi de l'office de Notre-Dame, de quoi vous ne devez faire nul scrupule. Ainsi il y a de la superstition à croire que pour de légitimes interruptions il faille recommencer; car cela est sans nulle raison ni apparence de piété, notre Dieu ne regardant qu'à la dévotion avec laquelle on prie, et non pas si c'est à deux ou trois reprises. Au contraire, il semble meilleur de prier souvent, quoique peu, que de prier beaucoup une seule fois, et les anciens Pères ont pratiqué ceci.

Au demeurant, vous ne devez jamais commencer aucune prière sans premièrement vous être mis brièvement en la présence de Dieu.

7. Pour le regard de la Messe, je n'ai pas voulu particulariser tous les mystères d'icelle pour vous instruire comment il y faut correspondre par le menu avec des oraisons et des pensées, d'autant que cela charge tellement la mémoire, que la volonté n'a pas ses affections libres. Donc, pour le reste du temps de la Messe auquel je n'ai pas dit ce qu'il fallait faire, il faut continuer les affections que je vous ai mar-

quées, chacune en son ordre, comme, par exemple, celle de la contrition jusqu'à l'Evangile, celle de la protestation de foi jusqu'à la Préface, et ainsi des autres; on récite d'autres prières.

II. *Diverses fins et intentions avec lesquelles on peut entendre le très-saint sacrifice de la Messe.* — La première, pour mémoire de la très-amère passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par le moyen de laquelle il nous a rachetés.

La deuxième, pour la rémission et satisfaction des péchés commis.

La troisième, pour s'unir plus étroitement avec Dieu et acquérir plus grande pureté et sainteté de vie.

La quatrième, pour remède des propres infirmités spirituelles, des passions vicieuses, des mauvaises habitudes, etc.

La cinquième, pour obtenir de sa divine majesté quelque grâce particulière.

La sixième, pour remerciement et action de grâces de tous les bénéfices divins que vous avez reçus et recevrez en votre vie et à la mort.

La septième, à l'honneur et gloire spéciale de sa divine majesté et de tous ses saints.

La huitième, pour être délivré de quelque tribulation ou tentation.

La neuvième, pour quelques besoins de notre prochain, spirituels ou temporels, ou bien quelque devoir personnel.

La dixième, pour aider les âmes qui sont en purgatoire.

COURTE MÉTHODE

Pour entendre la sainte Messe.

1. Etant arrivé à l'église, tandis que le prêtre préparera le calice et le missel, mettez-vous en la présence de Dieu, et demandez-lui la grâce de lui rendre tout l'honneur qu'il prétend par ce divin sacrifice.

2. Au *Confiteor*, prosternez-vous en esprit devant Dieu, reconnaissez vos péchés, détestez-les et demandez-lui-en pardon par des actes fervents de contrition. Après cela, dites le chapelet, ou telles autres prières que vous goûterez le plus, jusqu'à l'Évangile.

3. Depuis l'Évangile jusqu'à la Préface, faites la profession de foi, récitant le *Credo*, protestant mentalement de vouloir vivre et mourir en la foi de la sainte Eglise.

4. Après le *Sanctus*, pensez avec humilité et respect au bénéfice de la mort et passion de Notre-Seigneur, le suppliant d'en vouloir appliquer le mérite au salut de tout le monde, au vôtre en particulier,

à la gloire et au bonheur des saints, et au soulagement des âmes du purgatoire.

5. A l'Élévation, adorez très-profondément le divin Sauveur, et offrez-le à Dieu son Père pour la rémission de vos péchés et de ceux de tous les hommes, vous offrant vous-même avec toute l'Église en l'union de ce divin sacrifice.

6. Après l'Élévation, remerciez-le très- humblement de l'institution de ce très-auguste sacrement et de la grâce qu'il vous a faite d'y pouvoir participer.

7. Au *Pater*, récitez-le avec le prêtre vocalement, avec autant d'humilité et de dévotion comme si vous l'entendiez de la propre bouche de Notre-Seigneur.

8. A la Communion du prêtre, faites-la aussi réellement ou spirituellement, vous approchant de Notre-Seigneur avec un saint désir d'être uni à lui et de le recevoir dans votre cœur.

9. Après la sainte Communion, contemplez Notre-Seigneur assis dans votre cœur, et faites venir devant lui vos sens et vos puissances pour ouïr ses commandements et pour lui promettre fidélité.

10. A la Bénédiction du prêtre, recevez-la comme si elle vous était donnée par Notre-Seigneur Jésus-Christ même.

MÉDITATIONS DE SAINT FRANÇOIS DE SALES

Pendant la sainte Messe.

Petite préface tirée d'Albinus Flaccus Alcuinus,
liv. III des *Offices divins*.

On célèbre la sainte Messe en mémoire de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme il a commandé à ses apôtres en leur donnant son corps et son sang, et leur disant : *Hoc facite in meam commemorationem*, c'est-à-dire : Faites cela en mémoire de moi ; comme s'il voulait dire : Souvenez-vous de ce que j'ai enduré pour votre salut, pratiquez donc ce même mystère pour vous et pour les vôtres.

L'entrée du prêtre à l'autel. (*Jésus entre au jardin.*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui avez voulu être saisi de crainte

et de tristesse à l'heure de votre passion, donnez-moi la grâce de vous consacrer tous mes ennuis. O Dieu de mon cœur, aidez-moi à les endurer dans l'union de vos souffrances et de vos tristesses, afin que par le mérite de votre passion ils me soient rendus salutaires. Amen.

Au commencement de la Messe. (*Les prières de Jésus au jardin.*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui avez voulu être fortifié lorsque vous priez au jardin des Olives, faites que, par la vertu de votre oraison, votre saint ange m'assiste toujours dans mes prières.

Au Confiteor. (*Jésus est courbé vers la terre.*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez sué du sang par tous vos membres et dans l'excès de votre douleur, lorsqu'étant réduit à l'agonie vous priez le Père éternel au jardin, faites que, par le souvenir de votre passion, je puisse participer à vos douleurs

divines, et qu'au lieu de sang je verse des larmes pour mes péchés.

Au baiser de l'autel. (*Jésus est trahi par le baiser de Judas.*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez enduré le baiser du traître Judas, faites-moi la grâce de ne vous trahir jamais, et de rendre à mes calomniateurs les offices d'une amitié chrétienne. Amen.

A l'Introit. (*Jésus est souffleté.*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu être conduit comme un criminel à la maison d'Anne, faites-moi la grâce de ne pas être attiré au péché par l'esprit malin ou par les hommes pervers, mais d'être guidé par votre Saint-Esprit à tout ce qui est agréable à votre divine volonté. Amen.

A l'Épître (1). (*Jésus est mené prisonnier.*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez bien voulu être garrotté par les mains des méchants, rompez les chaînes de mes péchés, et retenez-moi tellement par les liens de la charité et de vos commandements, que les puissances de mon âme et de mon corps ne s'échappent point à commettre aucune chose qui soit contraire à votre sainte volonté.

Au *Kyrie eleison*. (*Jésus est renié par Pierre.*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez permis d'être trois fois renié en la maison de Caïphe par le prince des apôtres, préservez-moi des mauvaises compagnies, afin que le péché ne me sépare jamais de vous. Amen.

Au *Dominus vobiscum*. (*Jésus regarde Pierre et le convertit.*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui, par un

(1) C'est-à-dire le prêtre va du côté de l'Épître.

regard de votre amour, avez tiré des yeux de saint Pierre les larmes d'une véritable pénitence, faites par miséricorde que je pleure amèrement mes péchés, et que je ne vous renie jamais de fait ou de parole, vous qui êtes mon Seigneur et mon Dieu. Amen.

A l'Épître. (*Jésus est mené chez Pilate.*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu être mené devant Pilate et accusé faussement en sa présence, apprenez-moi le moyen d'éviter les tromperies des méchants, et de professer votre foi par la pratique des bonnes œuvres. Amen.

Au *Munda cor meum*. (*Jésus est mené chez Hérode.*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui, étant en la présence d'Hérode, avez souffert les fausses accusations sans répliquer un seul mot, donnez-moi la force d'endurer courageusement les injures des calomniateurs,

et de ne pas publier devant les indignes les sacrés mystères. Amen.

A l'Évangile. (*Jésus est moqué est ramené devant Pilate.*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez souffert d'être renvoyé d'Hérode à Pilate qui devinrent amis par ce moyen, faites-moi la grâce de ne pas craindre les conspirations que les méchants font contre moi, mais d'en tirer du profit, afin d'être digne de vous être conforme. Amen.

A l'ouverture du calice. (*Jésus est dépouillé.*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu être dépouillé de vos habits et cruellement fouetté pour mon salut, faites-moi la grâce de me décharger des péchés par une bonne confession, afin de ne pas paraître devant vos yeux dépouillé des vertus chrétiennes. Amen.

A l'Offertoire. (*Jésus est fouetté.*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu être lié à la colonne et déchiré à coups de fouet, donnez-moi la grâce d'endurer patiemment les châtimens de votre correction paternelle, et de ne vous point affliger dorénavant par mes péchés. Amen.

Lorsqu'on couvre le calice. (*Jésus est couronné.*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu être couronné d'épines pour moi, faites que je sois tellement piqué par les épines de la pénitence en ce monde, que je mérite d'être couronné au ciel. Amen.

Lorsque le prêtre lave ses mains. (*Pilate lave ses mains.*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui, étant déclaré innocent par la sentence du président Pilate, avez souffert les impostures et les reproches des Juifs,

donnez-moi la grâce de vivre dans l'innocence; et de ne me point inquiéter de mes ennemis. Amen.

A l'Orate, fratres. (Pilate dit aux Juifs : Ecce homo.)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu être bafoué pour moi en présence des Juifs, portant les marques de leurs risées, faites que je ne ressente point le chatouillement de la vaine gloire, et que je compare au jugement sous l'enseigne de ces marques mystiques.

A la Préface. (Jésus est condamné à mort.)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu, quoique innocent, être condamné pour moi au supplice de la croix, donnez-moi la force de soutenir la sentence d'une mort cruelle pour votre amour, de ne redouter pas les faux jugements des hommes, et de ne juger personne injustement. Amen.

Au *Memento* pour les vivants. (*Jésus porte sa croix.*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez porté la croix pour moi sur vos épaules, faites que j'embrasse volontairement la croix de la mortification, et que je la porte journellement pour votre amour. Amen.

A l'Action. (*Sainte Véronique essuie d'un linge la face de Notre-Seigneur.*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui, étant dans le chemin par lequel vous marchiez au supplice de la croix, avez dit aux femmes qui pleuraient pour l'amour de vous qu'elles doivent pleurer pour elles-mêmes, donnez-moi la grâce de bien pleurer mes péchés ; donnez-moi les larmes d'une sainte compassion et d'un saint amour, qui me rendent agréable à votre sainte majesté.

A la Bénédiction des offrandes. (*Jésus est attaché en croix.*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez

voulu être attaché en croix pour mon salut, y attachant avec vous l'obligation de nos péchés et de la mort, percez ma chair d'une sainte crainte, afin qu'embrassant fortement vos commandements, je sois toujours attaché à votre croix. Amen.

A l'Élévation de l'hostie. (*Jésus crucifié est élevé.*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu être élevé en croix et exalté de la terre pour moi, retirez-moi des affections terrestres, élevez mon esprit à la considération des choses célestes. Amen.

●
A l'Élévation du calice. (*Le sang de Jésus-Christ coule de ses plaies.*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez fait couler de vos plaies salutaires la fontaine de vos grâces, faites que votre sacré sang me fortifie contre les mauvais désirs, et qu'il me soit un remède salutaire à tous mes péchés. Amen.

Au *Memento* pour les trépassés. (*Jésus prie pour les hommes.*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui, étant attaché à la croix, avez prié votre Père pour tous les hommes, même pour vos bourreaux, donnez-moi l'esprit de douceur et de patience qui me fasse aimer mes ennemis, rendre le bien pour le mal, suivant votre exemple et vos commandements. Amen.

Au *Nobis quoque peccatoribus.* (*La conversion du larron.*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez promis la gloire du paradis au larron qui se repentait de ses péchés, regardez-moi des yeux de votre miséricorde, afin qu'à l'heure de ma mort vous disiez à mon âme : Aujourd'hui tu seras avec moi en paradis. Amen.

Au *Pater.* (*Les sept paroles de Jésus en croix.*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui, étant attaché à la croix, avez recommandé votre

sainte Mère au disciple bien-aimé, et le disciple à votre Mère, faites-moi la grâce de me recevoir sous votre protection, afin que, me préservant parmi les dangers de cette vie, je sois du nombre de vos amis. Amen.

A la Division de l'hostie. (*Jésus meurt en croix.*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui, mourant sur la croix pour mon salut, avez recommandé votre âme au Père éternel, faites que je meure avec vous spirituellement, afin qu'à l'heure de ma mort je rende mon âme entre vos mains. Amen.

Quand le prêtre met une particule de l'hostie dans le calice. (*L'âme de Jésus descend aux enfers.*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui, après avoir terrassé les puissances du diable, êtes descendu aux enfers et avez délivré les pères qui y étaient détenus, faites, je vous prie, descendre en purgatoire la vertu de votre sang et de votre passion sur les âmes des fidèles trépassés, afin qu'étant

absoutes de leurs péchés, elles soient reçues dans votre sein et jouissent de la paix éternelle. Amen.

A l'*Agnus Dei*. (*La conversion de plusieurs à la mort de Notre-Seigneur.*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, plusieurs ont déploré leurs péchés par la considération de vos souffrances; faites-moi la grâce, par les mérites de votre passion douloureuse et de votre mort, de concevoir une parfaite contrition de mes offenses, et que désormais je cesse de vous offenser. Amen.

A la Communion. (*Jésus est enseveli.*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu être enseveli dans un nouveau monument, donnez-moi un cœur nouveau, afin qu'étant enseveli avec vous je parvienne à la gloire de votre résurrection. Amen.

A l'Ablution. (*Jésus est embaumé.*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez

voulu mourir, être embaumé, enveloppé d'un linge net par Joseph et Nicodème, donnez-moi la grâce de recevoir dignement votre saint corps au sacrement de l'autel, et dans mon âme embaumée des précieux parfums de vos vertus. Amen.

Après la Communion. (*La résurrection de Jésus.*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui êtes sorti victorieux et triomphant du sépulcre fermé et scellé, faites-moi la grâce que, ressuscitant du tombeau de mes vices, je marche dans une nouvelle vie, afin que, lorsque vous paraîtrez dans votre gloire, j'y paraîsse aussi avec vous. Amen.

Au *Dominus vobiscum*. (*Jésus apparaît à ses disciples.*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez réjoui votre chère Mère et vos disciples en leur apparaissant après la résurrection, donnez-moi cette grâce que, puisque je ne puis vous voir en cette vie mortelle, je vous contemple en l'autre en votre gloire. Amen.

Aux dernières Collectes. (*Jésus converse avec ses disciples pendant quarante jours.*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui, après votre résurrection, avez daigné converser l'espace de quarante jours avec vos disciples, et leur avez enseigné les mystères de la foi, ressuscitez dans moi et affermissez-moi dans la créance de vos divines vérités. Amen.

Au dernier *Dominus vobiscum*. (*Jésus monte au ciel.*)

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui êtes monté au ciel en la présence de vos disciples après avoir accompli le nombre de quarante jours, faites-moi la grâce que mon âme se dégoûte pour votre amour de toutes les choses de la terre, qu'elle aspire à l'éternité, et qu'elle vous désire comme le comble de la félicité. Amen.

A la Bénédiction. (*La descente du Saint-Esprit.*)

Mon Seigneur Jésus-Christ qui avez

donné le Saint-Esprit à vos disciples persévérant unanimement en l'oraison, épurez, je vous prie, l'intérieur de mon cœur, afin que le Paraclet, trouvant un séjour agréable en mon âme, l'embellisse de ses dons, de ses grâces et de sa consolation. Amen.

Action de grâces après avoir ouï la sainte Messe

Mon Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, mon Rédempteur, je vous remercie de ce que vous m'avez fait la grâce d'avoir entendu aujourd'hui la sainte Messe ; je vous prie, par les mérites de ce divin sacrifice, de me donner l'esprit et la force de résister toujours à toutes les mauvaises tentations, afin que, sortant de ce monde, je sois digne du paradis. Ainsi soit-il.

PRIÈRE

—

Pleine de confiance de saint François de Sales, à la bienheureuse Vierge Marie considérée comme Mère.

Je vous salue, très-douce Vierge Marie, Mère de Dieu, et vous choisis pour ma très-chère Mère; je vous supplie de m'accepter pour votre fils et serviteur; je ne veux plus avoir d'autre mère et maîtresse que vous. Je vous prie donc, ma bonne, gracieuse et douce Mère, qu'il vous plaise vous souvenir que je suis votre fils, que vous êtes très-puissante, et que je suis une pauvre créature, vile et faible. Je vous supplie aussi, très-douce et chère Mère, de

me gouverner et défendre en toutes mes actions ; car, hélas ! je suis un pauvre nécessiteux et mendiant qui ai besoin de votre sainte aide et protection. Eh bien donc ! très-sainte Vierge, ma douce Mère, de grâce, faites-moi participant de vos biens et de vos vertus, principalement de votre sainte humilité, de votre excellente pureté et fervente charité ; mais accordez-nous surtout... Ne me dites pas, gracieuse Vierge, que vous ne pouvez pas : car votre bien-aimé Fils vous a donné toute puissance tant au ciel que sur la terre ; vous n'alléguerez pas non plus que vous ne devez pas : car vous êtes la Mère commune de tous les pauvres enfants d'Adam, et singulièrement la mienne. Puisque donc, très-douce Vierge, vous êtes ma Mère et que vous êtes très-puissante, qu'est-ce qui pourrait vous excuser, si vous ne me prêtiez votre assistance ? Voyez, ma

Mère, et voyez que vous êtes contrainte de m'accorder ce que je vous demande et d'acquiescer à mes gémissements. Soyez donc exaltée sous les cieux, et, par votre intercession, faites-moi présent de tous les biens et de toutes les grâces qui plaisent à la très-sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, l'objet de tout mon amour pour le temps présent et pour la *grande éternité*.

Ainsi soit-il.



TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER.

	Pages.
PRÉFACE.	v
I. Amour de saint François de Sales pour Dieu.	25
II. Sa conformité à la volonté de Dieu	36
III. Amour et imitation de Jésus- Christ	44
IV. Sa dévotion au Sacré-Cœur et au Saint-Sacrement	54
V. Vertus pratiques de saint Fran- çois de Sales, qui compren- nent en abrégé ses principales actions.	61

LIVRE SECOND.

MAXIMES ET PENSÉES DE SAINT FRANÇOIS DE SALES SUR L'AMOUR DE DIEU.

I. Excellence de l'amour divin.	61
II. Le plus grand et le plus doux des commandements.	84
III. Les marques de l'amour de Dieu.	102

	Pages.
IV. De la conformité de notre volonté à celle de Dieu dans ses commandements.....	114
V. De l'amour de complaisance....	120
VI. De l'amour de bienveillance....	126
VII. Des effets de l'amour de bienveillance.....	134
VIII. Des blessures de l'amour sacré.	149
IX. De la vie d'amour. — Admirable exhortation de saint Paul pour nous porter à cette vie.	160
X. L'amour s'allume dans l'oraison.	168
XI. De la contemplation.....	172
XII. Du recueillement et du repos de l'âme dans l'oraison....	176
XIII. Comment conserver la paix et le calme dans l'oraison....	182
XIV. L'amour sacré rend les vertus excellemment plus agréables à Dieu qu'elles ne le sont de leur propre nature.....	194
XV. Comment le divin amour sanctifie encore plus excellemment les vertus, quand elles sont pratiquées par son ordonnance et commandement.	199

TABLE DES MATIÈRES.

319

Pages.

XVI. Comment nous devons réduire toute la pratique des vertus et de nos actions au saint amour.....*	207
XVII. Comment la charité comprend en soi les dons du Saint-Esprit.....	212
XVIII. Comment l'amour sacré comprend les douze fruits du Saint-Esprit avec les huit béatitudes de l'Évangile....	219
XIX. Moyens de faire des progrès dans l'amour divin.....	223
XX. De la mort dans le saint amour, pour l'amour ou par l'amour.	253
XXI. Une mort d'amour.....	262
XXII. De la sainte persévérance en l'amour sacré, et de la mort en charité....	267
XXIII. Sujet d'oraison sur les plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ.....	272

LIVRE TROISIÈME.

DE LA SAINTE MESSE.....	289
Courte méthode pour entendre la sainte Messe.....	295

	Pages.
Méditations de saint François de Sales pendant la sainte Messe	297
PRIÈRE à la sainte Vierge, considérée comme Mère.....	313

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris.— Typ. Rouge frères, Dunon et Fresné,
rue du Four-St-Germain, 43.

Page.

297

313



MÊME LIBRAIRIE

VIENT DE PARAÎTRE :

- Célèbres conversions contemporaines**, par le R. P. Huguët. 1 beau vol. in-12 de 567 pages, broché..... 3 »
- Les Victoires de Pie IX sur les Garibalbiens**, et les soldats du Pape devant l'histoire, par le R. P. Huguët. 1 vol. in-12..... 1 50
- Perfection chrétienne en exemple**, par le R. P. Huguët. 1 beau vol. in-12 de 556 pages, broché..... 3 »
- Sainte Germaine Cousin**, sa vie, — ses miracles, — son culte, avec le récit des solennités de sa canonisation, le 29 juin 1867, par M. Guérin. 1 vol. in-12.. 2 »
- De la modestie**, ou de la bienséance chrétienne, par le P. Lemoyne. — Nouv. édition. 1 joli vol. in-32..... 1 25
- Les Chrétiens à la cour de Dioclétien**, par M. l'abbé Duras. 1 beau vol. in-12..... 3 »
- Abandon de l'âme à Dieu**, consolation des âmes désolées qui sont dans les aridités et les abandonnements, par le R. P. Etienne Binet, de la Compagnie de Jésus. — Nouv. édition, revue avec soin. A. M. D. G. 1 vol. in-18..... 60 »
- Vie et opuscules spirituels** de la B. Marie des Angas, Carmélite déchaussée, par le R. P. Sernin-Marie de Saint-André, prieur des Carmes déchaussés. 1 beau vol. in-12, broché..... 3 »